

Jean-Yves Dupuis

Les temps assassins
et autres nouvelles

BeQ

Jean-Yves Dupuis

Les temps assassins
et autres nouvelles

© Jean-Yves Dupuis

Les temps assassins

La vie *morne et étriquée* de Justine prit un tournant quand un chauffard à peu près ivre renversa et tua son petit garçon de cinq ans. Dès lors, elle n'eut plus qu'une idée, de se revancher. Le saut ne fut pas difficile : les temps étaient plutôt à l'apologie de la justice individuelle. Même si Justine ne s'était jamais prononcée sur la peine capitale, elle jugeait néanmoins que *l'assassin* de son fils méritait la mort. Sa vie en fut tout chambardée, elle qui avait toujours pensé que le bonheur était dans sa banlieue favorisée. La colère de Justine s'exacerba lorsque l'infâme, après un court séjour en prison, put librement circuler dans la rue. Justine perdit d'abord le sommeil, puis son emploi.

Elle réclama que justice soit faite. « Sinon ce serait à désespérer de tout. » Mais, avec des familiers, elle ajoutait : « Enfin mon fils est mort, j'en demande vengeance. » Elle ne pouvait pas

cependant ne pas saisir les racontars suspects, les paroles malveillantes : « Elle est devenue folle. » Une amie lui fit la leçon : « Remue-toi. » Mais Justine, noyée en elle-même, n'entendait plus rien. Dans sa maison désertée, elle attendait sans se permettre d'espérer que vienne le moment favorable à la bonne exécution de son projet.

– Mais qu'est-ce que tu attends ? demanda Justine à Julien, son mari, qu'elle venait relancer. Les deux n'avaient pas entretenu que d'heureux rapports depuis leur séparation.

Mais la soudaine humeur conciliante de Justine paraissait suspecte. Ce qui déclencha des éclairs de lucidité chez Julien. Non, on ne se servirait pas de lui impunément.

– C'est tout à fait ridicule, dit Justine, glaciale et offensée. Elle réfuta vivement ces allégations.

De toute façon, Julien n'avait pas l'air très chaud pour en parler. Ce qui était arrivé, jamais il ne pourrait l'oublier. Mais c'était un homme pratique, voilà tout. Il fallait mieux continuer de vivre comme ceci, comme cela, délicatement, sans trop se faire de soucis.

– J’ai pensé aussi à me venger, puis je me suis ravisé, par lâcheté. Je me considère d’ailleurs comme le plus ennuyeux et le plus terne en matière de citoyen ordinaire.

Et puis il avait refait sa vie, en apprivoisant sa souffrance. Un travail harassant le rendait peu libre pour remâcher des rancunes. D’ailleurs, de grands pans de son passé, sans sortir complètement du champ de sa conscience, étaient tombés dans l’incertain, le vague. Ainsi, quand une image mentale émergeait du fond de sa mémoire, souvent il ne pouvait plus en dresser les contours. Longtemps, il s’était torturé l’esprit avec des réminiscences douteuses d’un passé lointain, puis un jour, *quelque chose* en lui s’était apaisé. Il apprit à rire et à se reposer. Son esprit, habitué à la confusion, retrouva un peu de sérénité et de paix. L’arrivée d’une femme dans sa vie ne fut sans doute pas étrangère à cette transformation.

Justine, fâchée, se mit à crier :

– Je te déteste ! Je ne veux plus te voir !
J’espère que tu vas te tuer sur la route !

Mais Julien n'insistait pas, et le sort de Justine l'indifférait sans appel. L'esprit alourdi par le vin, ou par quelque association étrange, sa pensée changea son cours, et le souvenir de sa vie commune avec cette femme lui revint, non sans déplaisir et amertume. Avec le temps, le visage aimé s'était dérobé furtivement, pour laisser place à un être plein de reproches et de rage, qui avait rendu sa vie intolérable, infernale, et la séparation qu'il avait si longtemps redoutée avait pourtant été douce, comme un soulagement. Il établit une comparaison entre sa vie d'alors et celle actuelle et il y trouva quelque réconfort et une satisfaction.

La fenêtre ouverte lui apporta un coup d'air qui le resitua dans la réalité mais il dut fournir un effort pour se représenter ce qui se passait : Justine avait repris le même discours, légèrement délirant, sur la nécessité de venger la mort de leur fils. Julien discuta et disputa. Mais Justine, sourde à tout raisonnement, cédait à toutes les impulsions de l'irrationnel. La réprobation, ni la prison, qui serait à coup sûr une conséquence de son acte, ne lui semblaient faire partie d'un futur

prochain, ou alors d'une manière si abstraite, comme dans un rêve. D'ailleurs, Justine n'augurait pas bien de l'avenir rapproché. Quoiqu'elle fit, la fatalité des événements la rejoindrait irrémédiablement. Mais cette logique absurde était le résultat de sa vie tourmentée des dernières semaines, elle était autrement plus volontaire habituellement. À la fin, elle s'effondra en larmes.

– Écoute, Justine..., dit Julien. (Il se fouillait l'esprit à la recherche de paroles de consolation et n'en trouva que de convenues et vaines.)

La soirée se conclut sans éclats, sans passion aussi. Les deux ne se virent plus alors que de loin en loin. La vie de Julien était assez tranquille. Et il le souhaitait ainsi. Il avait connu, déjà, assez de grands dérangements.

Donc, les années passèrent. Justine se secoua finalement. Elle prit des résolutions énergiques. Elle renouvela avec d'anciennes amies, elle trouva des ravissements dans le cinéma et le sport, elle reprit le travail. Elle décida d'oublier, sans rien perdre cependant. Mais sa vie alternait

encore entre des soirées détendues et des jours où sa tête affolée ne réussissait pas à chasser de terribles pensées. Et, pareil à une réponse vengeresse au destin, son cœur se durcit, elle manqua de compassions, volontairement souvent, elle s'égayait aux malheurs des autres. Non, personne ne compterait plus assez pour elle.

Elle eut un second enfant, un garçon aussi, qui se dépêcha de grandir et qui alla à l'école. C'était un enfant frêle et pas bavard. Les autres enfants alors le prirent en grippe, c'était bien naturel. Justine lui ordonna de se défendre mais il n'en fit rien. Elle était brusque avec lui. Elle renonça rapidement à lui parler sans nécessité. Lentement, imperceptiblement, elle se mit à le détester, comme ça, sans raison, et même si, d'abord, elle résista de toutes ses forces. Alors l'enfant sentit peut-être quelque chose, car, le plus souvent, il restait là les yeux perdus dans son assiette ou, s'il était en dedans, il regardait par la fenêtre et, s'il était dehors, il regardait devant lui, plus loin, beaucoup plus loin ; de toute façon, il avait toujours l'air de ne pas être à sa place. Ce n'était pas un enfant dont on pouvait être fier, ça non, il

avait une façon de regarder les gens, sans lever la tête, qui lui donnait un air sournois. Sa tête énorme n'arrangeait rien.

– Que lui reproches-tu donc ? demanda quelqu'un.

– Ce que je lui reproche ? Je ne vous comprends pas, répondit Justine, étonnée. J'aime vraiment cet enfant, plus que tout, enfin... presque. Voyez comme je l'embrasse.

Et elle avait vraiment l'air de penser ce qu'elle disait, l'hypocrite.

– Pensez donc, il est arrivé ceci et cela, rien de remarquable, mais je me suis transformée, je suis une autre, et quand j'y réfléchis longtemps, solidement, je ne vois pas que mon attitude ait changé envers mon fils.

Mais avec une amie, elle pouvait s'ouvrir complètement :

– Qu'ai-je donc fait ? Ai-je été assez sotte ? J'ai pensé que je pourrais tout recommencer...

A-t-on vu pareille indiscretion ! Le regard de Justine devenait farouche, soupçonneux. « J'ai fait une bêtise. » Elle s'arrêtait spécialement sur

ces mots, et l'émotion de Justine était vive. « Une bêtise », dit-elle encore.

Dans l'embrasement d'une porte, le jeune garçon brun regardait les deux femmes qui bavardaient ; l'une portait des vêtements très amples et clairs, l'autre, au contraire, était tout en noir et négligeait sa tenue. Il les surveillait attentivement mais sa tête était ailleurs, sans qu'il réussisse, cependant, à s'égarer dans des paysages inventés, sortis de ses livres de lecture, où il pouvait se soustraire à la tutelle implacable de sa mère. L'enfant oublié et délaissé retrouvait alors un visage serein. Il préservait ainsi, en ces temps assassins, des rêves et des désirs précieux. Lorsqu'il ne lisait pas, il se distraitait comme il pouvait ; il tâchait, du moins, de se distraire. Il n'était pas d'un âge où l'on recherche la solitude, pourtant, ses jeux étaient toujours solitaires. Sevré de toute amitié, il avait le regard méchant et triste.

– Cet enfant a toujours le nez dans un livre ! s'exclama la mère, comme si elle s'adressait à un interlocuteur invisible.

David continuait pourtant à épier les humeurs de sa mère et à mesurer ses silences, mais les voix menaçantes ne montaient plus jusqu'à lui, ou alors il ne les entendait plus. Il avait toujours l'air de quelqu'un qui réfléchissait à quelque chose.

« Il n'est pas beau, mais il est assez intelligent », disait sa mère. « Cela compte aussi. » Puis : « Il saura bien tirer les ficelles de son petit monde. » Et, sans s'embarrasser de circonlocutions : « J'aurais aimé avoir une fille ». David entendait tout. Quelle importance ! Elle ne baisserait pas le ton pour se confier à une amie, qui habitait la même rue.

– Parle plus haut, Lucie. Je disais donc que cet enfant, ce n'est pas exactement ce que je voulais. À vrai dire, je ne sais pas exactement ce que j'aurais voulu mais je pensais avoir droit à un enfant qui fait mieux que lire toute la journée, traîner, bouffer tout ce que je lui donne et qui n'est même pas capable de rencontrer des gens. C'est désespérant à la fin ! Heureusement j'en ai fini avec lui. Son père le reprend. Est-ce que je me demande ce qu'il va advenir de lui ? Oh,

comme j'aimerais changer d'existence.

Lucie soupira et Justine la regarda avec condescendance. Justine se querellait souvent avec Lucie, elle la jugeait durement et l'utilisait selon son humeur. « Une fois qu'on a goûté le plaisir de régner sur quelqu'un... » Mais Lucie n'offrait que très peu de résistance. Elle était là, elle était molle et elle attendait.

« Quel enfant exécrable ! », dit encore Justine. Alors elle se mit à penser à David, pas celui-là, l'autre, l'enfant mort avant la naissance du second. « Ce n'est pas le premier qui aurait dû mourir », avait-elle déclaré, un jour. « Cette mort-là m'obsède et me dévore. Une partie de moi-même est morte ce jour-là. J'avais fait un rêve et il s'est fracassé. »

Or, par ces propos si sombres, Justine n'obtint de Lucie qu'elle se replia avec un réflexe de défense. Le discours qu'on lui tenait lui paraissait absurde et l'avait indignée à un point qu'elle ne chercha pas à comprendre tous ses aspects.

– Je ne veux pas partir, dit l'enfant, faiblement. Pas de réponse. Il chercha, du regard,

son chien, qui dormait dans un coin. Il avait pris l'habitude de se confier à lui dans sa tête, il lui racontait sa petite vie, ses tracas, ses tourments. Son chien aussi, on le lui enlèverait. Il serra les poings. Et ses yeux exprimaient une haine vigoureuse, contre tout, et une tristesse radicale que rien, ni personne ne pourrait apaiser. « Je ne veux pas partir. » Mais sa mère, tout à son errance inquiète dans son passé, ne l'entendait pas.

– J'ai des raisons, dit Justine.

Elle avait déjà eu le temps d'avalier un second verre. C'était son point faible, l'alcool : gin, brandy, cognac... Et, aujourd'hui, elle était en proie à des émotions violentes.

– Parfaitement, j'ai des raisons. Quand j'ai eu cet enfant, je me suis dit que je le chérirais, doublement, pour celui qui était mort. Mais j'ai commencé à dégringoler la pente. Ses cris, ses pleurs, tout me faisait horreur. Et quand il a grandi, il ne faisait jamais comme je voulais. Et puis ses airs qu'il prend, oh comme j'aimerais l'écrabouiller. Il y a quelque chose en lui,

vraiment, quelque chose que je ne peux pas nommer que je n'aime pas, qui m'irrite profondément. D'ailleurs, personne n'a l'air de l'apprécier. Il faut voir la tête des gens.

À se le répéter plusieurs fois pour elle-même, cette idée avait fait son chemin et s'était fixé fermement dans son esprit.

– Je ne suis pas un phénomène, retiens-le. Seulement, aujourd'hui, je suis si ébranlée. Je devrais contrôler ma rage, mais je ne le fais pas, je ne peux pas.

Lucie ne disait mot. Le tour que prenait cette conversation lui paraissait étrange, impensable. Elle prit le parti de sourire, pour montrer qu'elle n'était pas dupe, qu'elle n'accordait pas foi à ces paroles. Elle se disait qu'il serait toujours temps de mesurer les choses selon des perspectives plus justes qu'offrirait le recul des jours. Elle savait sans doute déjà qu'il n'en serait rien, que tout ce qui avait été dit resterait dans une sorte de flou dans sa tête.

– Mais non, voyons, je comprends, finit-elle par dire. Tu as de la peine...

– Espèce de..., cria Justine. Tu es toujours à côté de la plaque.

Cependant, Lucie répliquait, levait le ton et s'avavançait vers Justine, dans un jaillissement de robe. Elle ne s'embarrassait pas de détails, elle discutait de la conduite de Justine et, pour la faire grimper, elle se hérissait de cris. Justine, dont le marmonnement en aparté était devenu une habitude, dit pourtant : « Quelle idiote ! » Quel farouche espoir garda Lucie ce soir-là encore ? Elle n'aurait su le dire, et bien que sa décision de couper définitivement tous les liens avec cette femme eut lieu seulement quelques semaines après, elle naquit de cette remarque.

– Pourquoi me méprises-tu ainsi ? demanda Lucie.

– Je ne suis pas bonne, dit Justine, de façon tout naturelle, certaine de l'effet qu'elle produirait. J'ai terminé avec cela. Depuis quelques mois, j'ai trouvé ma formule et c'est de ne penser qu'à moi. Dieu ! ça me réussit bien.

Elle se trouva drôle. Alors elle rit. Lucie avait deviné juste : Justine méprisait et haïssait

franchement tous les humains. Quant à Lucie, Justine voulait se la mettre de côté, elle pouvait encore lui rendre quelques services. Et puis, elle pensait qu'on pouvait lui dire n'importe quoi, qu'elle serait toujours là, à se cramponner, à s'agripper.

Justine poursuivit, en prenant des airs composés, se moquant bien de la mine déconfite de Lucie :

– Après la mort de David, mon état d'esprit a été misérable, pendant quelques mois. Étrangement, c'est mon père qui m'a aidé à y voir plus clair. Oh, comme je ressemble à ce vieillard hypocrite, arrogant et râleur ! Il fallait voir avec quelle légèreté il prenait la mort de mon enfant, tout de suite prêt à rigoler, s'amuser, insensible à tout. J'ai pris, un jour, une assurance-vie pour mon père, en espérant qu'il claque rapidement, sans me rendre compte que j'ai besoin de lui. La cruauté et l'indifférence, que nous partageons, lui et moi, me donnent des énergies et des forces. Écoute...

La semaine d'avant, Justine, en traînant, avait

assisté, au détour d'une rue, par hasard, au spectacle d'un type qui, intentionnellement, avait renversé un jeune garçon sur une bicyclette, dont le tort avait été de ne pas dégager la route assez rapidement. L'homme avait pris la fuite. Le garçon gisait par terre, en geignant et se roulant. Justine avait jeté un œil sur lui mais avait continué sa route sans se torturer, sans se déchirer de scrupules de ne pas avoir agi.

– Certaines choses ne réussissent pas à nous ébranler tout de suite. Il faut un certain temps pour en mesurer l'importance. J'ai réfléchi à cela un jour entier et je suis arrivée à cette étonnante constatation : un frisson de plaisir m'a parcouru lorsque j'ai vu ce garçon dans sa fâcheuse condition. Pourquoi aurais-je honte de l'avouer ? C'est vrai, ça m'excite d'emmerder les gens. Et je pourrais même tuer, si j'avais la certitude de ne pas me faire attraper. Ce serait un peu comme... une expérience intime. Oh, la méchanceté a des jouissances.

Elle rit, et on aurait eu le droit de se demander si elle ne désirait pas simplement étonner, scandaliser par ses propos. Lucie la regardait,

bouche bée ; Justine commençait à l'insupporter, et elle songeait à partir. Lucie était un être effacé, tranquille. Son chemin avait aussi été ardu. À quarante ans, elle n'avait encore connu que des emballements sans lendemains. Elle aimait un homme dont le cœur était occupé ailleurs. Elle avait lié amitié avec une vieille femme qui se mourait d'un cancer. Elle gagnait sa vie avec un « travail ennuyeux et inutile »...

– Je déteste que tu parles ainsi, dit-elle. Lucie ne suivrait pas Justine dans ces étranges chemins.

– Ça va, dit Justine, et elle regarda l'enfant tapi dans un coin de la pièce, avec l'air de le questionner. Dans cette maison, je n'ai pas eu de moments heureux. Et, cela m'étonne, cet enfant tient tout de même à rester. Ai-je été trop bonne ? Ou alors il se sera habitué à son malheur. Il n'y a pas moyen de savoir. Il n'y a rien à tirer de ce garçon.

Puis elle ne s'occupa plus de lui. Elle s'intéressa plutôt à Lucie. Elle avait un air malicieux. « Il paraît que tu as un copain. Eh bien je n'aurais pas cru ça. Raconte. » Elle ricana

salement.

Alors on sonna, à coups répétés, à la porte. Justine se mit à crier :

– David, sors immédiatement avec ton bagage, je ne veux pas que ton père entre ici. David ! ne me fais pas répéter.

David s'était enfermé dans la salle de bains et refusait d'en sortir, malgré les fureurs, les imprécations et les cris qui appelaient le malheur sur sa tête. Il était las, tellement las, à ne plus pouvoir jouer, rire, marcher avec les autres enfants et leur parler.

– Mon Dieu, mon frère est mort. Fais qu'il n'ait jamais existé.

Il tâcha de réfléchir mais il était trop fatigué. Il se mit seulement à penser au jour où, regardant sa mère à la dérobée, il la vit, anxieuse, irritée, qui allait dans la petite rue où donnait l'autre face du logement ; là, elle avait eu une courte conversation avec une femme, puis, comme la méésentente régnait encore, des coups volèrent de part et d'autre. David avait assisté impassible à cette scène. Il n'avait pas bougé encore lorsque sa

mère, revenue en hâte et tout retournée, déchargea sa colère sur lui, qui n'avait pas cinq ans à cette époque, avec une violence incroyable et totalement injustifiée. Mais il se rappelait plutôt les yeux de sa mère, secs, obstinés, et d'une dureté qui surprenait.

– Arrêtez ! dit l'enfant, inflexible et entier. Son visage, précocement vieilli, reflétait un fond d'incurable tristesse.

– David ! cria sa mère. La vérité, c'est que David ne l'entendait pas. Ses pensées prenaient toute sa tête : Ça ne faisait rien si sa mère ne l'aimait pas. Il avait son chien. Et puis il arrivait à faire si bien que plus rien ne prenait de l'importance autour de lui. Il s'était créé un monde à lui, où personne ne pouvait l'atteindre. Il arrivait même à toucher un peu de paix, quand l'ennemie courait les rues.

Mais son malheur le rendit stupide. Sa tristesse était d'une si grande intensité, il se battit la tête contre un mur, pas pour se faire mal, pour s'engourdir, pour arrêter de penser. Il émit plusieurs vagues sons, puis dit quelque chose,

quelques mots remplis d'une confusion pénible.

Incapable d'offrir plus de résistance, David, en sanglotant, ouvrit finalement la porte, inquiet d'une punition imminente. Il leva un regard sans éclat sur sa mère. Il essaya de sourire. Son visage apeuré s'illumina faiblement. Le petit être effacé et tranquille se déraidit un court instant. Il eut l'air de quémander quelques bonnes paroles ou une affection.

– Allons, David, viens ! dit la mère, impatientée, et elle traîna avec rudesse l'enfant hors de la maison.

Alors l'enfant cessa de pleurnicher et une grimace affreuse se figea sur son visage maintenant dur et laid. Son regard s'obscurcit et, pendant un moment, on aurait pu croire que ses yeux froids et insensibles étaient ceux d'un adulte. Mais c'était une illusion. David mettrait beaucoup de temps à se délivrer tout à fait de son enfance. Les timides, les rêveurs, les tendres s'écrasent. Tous.

Une affaire sans importance

– Ah, ce qu’il est vilain, disait la grosse infirmière, avec une effronterie incroyable ; et devant le vieux François, elle ajoutait : en plus, il pue comme un bouc.

En général, les gens rigolaient, même si le scénario, déjà, s’était répété plusieurs fois. Ils ne riaient pas parce que c’était drôle, mais pour bien montrer dans quel camp ils se situaient. Parfois, François râlait, et plus il râlait, plus ça faisait rigoler. Il avait vraiment une sale gueule. Même les meilleurs avaient peine à ne pas se réjouir de ses amères déconvenues. D’autres fois l’humeur batailleuse qui l’avait surpris l’abandonnait tout aussi subitement. Il mesurait l’ampleur des forces en présence. Il voyait sans doute qu’il n’était pas de taille à lutter contre cet ostracisme injustifié. Il devenait alors cramoisi de honte.

Il s’était détérioré depuis qu’il était entré dans cet hôpital, un mois auparavant. À cet époque, il

se contenait encore et avait des moments de lucidité. Et puis, quelques personnes, parfois, venaient le voir et il gardait ainsi un pied dans le monde des vivants. Maintenant il disait souvent : « Je me tuerai. Oui, un jour, je me tuerai. » Les gens haussaient les épaules. Parfois, l'un d'eux se demandait comment un homme, qui avait été un riche avocat, bien vu, avait pu devenir cette loque. Mais cette question ne le tracassait pas longtemps et il retournait bien vite à ses petites affaires.

Un matin, une jeune infirmière arriva, tout effrayée :

– Il est mort ! Je l'ai retrouvé mort sur son lit, tout habillé. Il a les yeux grand ouverts. Il a un oreiller sur le visage.

Mais, plus tard, à l'arrivée des policiers, l'oreiller avait disparu. Et la jeune infirmière était sommée de se taire. Elle ne rouspéta pas. Elle ne voulait pas d'embêtements. On lui donna une petite pilule, pour qu'elle se calme un peu. Et tout, ce jour-là, rentra dans l'ordre.

La grosse infirmière rigolait. Elle ne cachait

pas son contentement. On lui avait dit que le vieux avait longtemps battu sa femme et ses enfants. Alors elle ne s'était pas gênée pour le lui faire payer. Mais la réalité était tout autre. Le vieux avait, quelques années auparavant, par accident, au volant de son automobile, provoqué la mort d'un policier. Alors les confrères avaient décidé d'avoir sa peau, et, ce qui était plus commode, et pour lui enlever toute sympathie, ils avaient simplement colporté ces ragots. Oh, le vieux avait longtemps eu beaucoup trop de chance... Tout le monde, dans cette petite ville, connaissait son histoire. Et plusieurs en auraient eu long à raconter. Mais personne n'aurait osé se découvrir. Ils avaient tous tellement peur. Ils se taisaient tous, quelques-uns flattaient les policiers avec servilité.

En sortant de l'édifice, à la fin de l'après-midi, la grosse femme, suant et soufflant comme un cheval, fut bientôt rejointe par un policier bedonnant, qui sentait la bière, les frites et l'urine. Les yeux ronds, l'homme contemplait une adolescente qui circulait dans la rue. Il dit enfin :

– Et puis, comment ça s’est passé ? (Il renifla plusieurs fois.)

– Oh, très bien, dit la femme. Seulement... je crains un peu pour la jeune infirmière. Elle est très naïve et parle beaucoup trop. Je l’ai bien menacée de lui faire perdre son poste si elle ne se taisait pas mais elle semble ne pas comprendre.

– Je vais aller jeter un coup d’œil à cette fille, dit Marcel, le policier teigneux.

Il allait partir, il se retourna alors : « Veille à ce que personne ne fasse de bêtises. Moi je m’occupe de la petite. » Il avait la cinquantaine, il était lent, il n’avait rien d’un faible, il marchait en dandinant sa grosse carcasse. Il alla s’engouffrer dans sa voiture.

Autrement, la mort de l’homme entraîna peu d’agitation, les gens se drapaient plutôt dans une complète indifférence. Pour dire vrai, la courtoisie n’avait pas toujours caractérisé les relations entre les gens, dans ce petit hôpital. Mais bon, depuis quelques mois, et après un sérieux coup de barre de la part de la direction, on dénotait comme un léger mieux. Cependant,

les bonnes intentions étaient rares.

– Ce que je peux être soulagée, qu’il soit crevé, finalement, disait souvent la grosse infirmière.

Puis, elle se mettait à imiter les tics de l’homme, ce qui, invariablement, déclenchait des rires autour d’elle. Cette sacrée bonne femme disait des horreurs sur tout le monde. Elle était vache et aimait rigoler aux dépens des patients. Elle disait : « Ils m’emmerdent, ils demandent constamment... Je préfère les animaux. » C’était le genre de petit torrent sec et rigolard qui plaît tant, et on adorait ses grimaces. Ça faisait pitié à voir : cette grande adulte si pétrie de suffisance ! Et ça se faisait rire tellement c’était bête ! Dire des méchancetés la distraitait. Cette femme au vitriol ressemblait à une momie.

Dans la place, personne n’osait s’opposer à un adversaire aussi coriace. Les gens se confondaient devant elle en complaisances. Bien sûr, elle avait des ennemis jurés, mais ils étaient silencieux et veules. Tous aspiraient à une vie prudente, tranquille, dénuée de heurts et de

bouleversements.

Mais il fallait, tout de même, voir l'horreur de tous ces visages durs et insignifiants, et le pouvoir assassin de leur silence ravi. Au fond d'eux-mêmes, ces gens sentaient bien quelque chose qui ressemblait à du remords mais cela passait très vite. Dans leurs petits yeux vides, on lisait la méchanceté, la haine et la stupidité.

Il était tôt encore. Le soleil était chaud et Marcel eut envie de faire un tour sur les quais. Il acheta une bouteille. Le traversier avait débarqué son flot de gens. Il reluqua les visages. L'un, en particulier, lui déplut : cheveux longs, sac au dos, de l'acné sur le front... Il aurait voulu le tabasser un peu, juste pour ne pas perdre la main, mais il y avait trop de monde, et puis il se sentait fatigué. Il but un peu de vodka. Quelqu'un, une vieille femme, s'approcha de lui afin de lui demander un renseignement. Il jeta un coup d'œil très indifférent sur elle, puis tourna les talons sans dire un mot.

La jeune infirmière habitait un très petit appartement, rue Vézina. Le policier avait eu souvent à faire dans cet édifice mais, à ce moment, il ne réussit pas à se rappeler très bien pourquoi. Le proprio était un vieil homme raisonnable, qui ne ferait pas d'histoires. Il frappa à la porte ; quand on l'entrouvrit, il la poussa rudement. La jeune fille roula des yeux apeurés, elle était sur le point de crier, mais il la saisit à la gorge.

– Écoute, écoute bien ce que je vais te dire... (En lui parlant, il lui serrait le nez.) Certainement qu'on l'a tué, ce cochon, ajouta-t-il avec calme, le mégot aux lèvres, mais ça ne servirait à rien de le dire, maintenant. Et il ne se trouvera personne pour fouiller ce dépotoir.

Elle avait peut-être vingt ans, cette fille, pas très jolie, trop maigre, elle gardait les yeux fixés sur le visage bouffi du policier...

– T'auras pas de problème si tu fais ce que je te dis...

Il lui tapota un peu les seins, passa sa main sous sa robe, lui pinça les fesses... La routine. Il

avait fait ça des centaines de fois. Ça ne l'amusaient plus. C'était devenu une habitude. Il le faisait presque sans s'en apercevoir.

– Je suis gentil. Je suis gentil, n'est-ce pas ? Mais il ne faut pas me mettre en colère...

La méthode utilisée par Marcel pour découvrir la vérité, faire parler un individu, régler une affaire, était des plus simples. Elle consistait à brutaliser toutes les personnes, témoins ou victimes, jusqu'à ce qu'il obtienne tout ce qu'il avait besoin de savoir. Il se moquait des ruses gentilles que l'on avait enseignées à ses confrères plus jeunes. Il n'avait jamais d'affaires compliquées à résoudre : des petites escroqueries, des bagarres, des cambriolages, de fausses accusations que l'on voulait portées, par vengeance, ou simplement, par malice... Il lui arrivait, parfois, de laisser filer de vrais coupables. Ou alors il marchandait leur mise en accusation. Ça ne le remuait aucunement d'envoyer un homme innocent en prison pour quelques années ou, au contraire, de ne pas inquiéter un autre qui avait intentionnellement provoqué un accident. Un jour, alors qu'il avait

mis la main au collet d'un jeune garçon, occupé à survivre autant que possible, puis l'avait tout simplement laissé partir, sans même lui faire les poches, il dit à son compagnon : « Ça me réjouit de penser qu'il balancera encore peut-être un coup de poing à une petite vieille pour lui voler son sac. » Sur ce point, il ne ressemblait pas à ses confrères, qui auraient voté pour n'importe lequel crétin qui aurait promis le retour de la peine de mort.

La jeune fille n'avait encore rien dit. Quand elle l'ouvrit, les mots qu'elle dit déplurent au policier, qui la talocha abondamment.

– Ce n'est pas une blague, dit-il.

Alors, il la fit pivoter, la colla contre le mur et releva sa robe. Il passa quelque chose entre ses fesses. La fille se mit à hurler.

Quand il sortit de l'appartement, le vieux Joseph l'attendait au bout du couloir.

– Ça va, Joe ? demanda le policier, avec un petit air satisfait.

– Ça va, marmotta le vieux.

– Tu devrais un peu mieux choisir tes

locataires, pour éviter les ennuis. Si tu vois ce que je veux dire...

– Je vais m’en occuper dès aujourd’hui, dit le vieux, qui baissa les yeux pour ne pas affronter le regard du policier. C’était un vieux mal habillé et fatigué, avec assez de dents pourries dans la bouche pour que l’on renonce à les compter. Il parlait sans se donner la peine d’articuler. Il y avait pas mal d’angoisse dans sa voix. Il bougeait lentement, dans une sorte de soumission molle. À voir sa trogne, on pouvait facilement deviner qu’il avait une passion un peu exagérée pour la bouteille. Il était répugnant. Rien à redire de plus.

En arrivant dans la rue, le policier examina son butin : une radio, une cafetière et un peu d’argent. C’était mince ! Il fit une grimace en se dirigeant vers sa voiture. Mais quelqu’un l’appela :

– Marcel ! T’as envie de t’amuser ? Y a des jeunes qui ont fait un feu sur la plage...

C’était un confrère, moins vieux et plus fringant que lui. Il criait presque, il avait le visage offert au soleil. Il rigolait un peu. Marcel détestait

ce type : il avait toujours des blagues sinistres à raconter. Il cherchait toujours à provoquer le rire autour de lui. Et, juste à ce moment, d'ailleurs, il s'amusait follement, comme s'il savourait déjà ce qui allait venir.

– Non, dit Marcel, vas-y sans moi. J'ai une bouteille à finir.

L'autre policier remarqua alors ce qu'il portait sous le bras.

– Qu'est-ce que tu as pu trouver ? demanda-t-il.

– Oh, juste des babioles.

– Moi, j'ai mis la main sur un beau téléviseur, encore aujourd'hui. J'en ai tellement, je ne sais plus où les mettre. Faudra que j'ouvre un magasin.

Et il rit de sa bonne blague. Il ricanait encore lorsqu'il prit le coin de la rue, dans son automobile, en brûlant un feu. Alors, à ce moment, il se passa ce qui ne se passe jamais, du moins jamais autant qu'on le souhaite. Sans cause apparente, l'homme perdit le contrôle de sa voiture et voilà, le décor, l'arbre, le grand pin et

la fin. Marcel rigola un bon coup, en détaillant.

Il prit une ruelle, et alla se trouver un coin pour faire un somme avant de rentrer chez lui. Il voulait juste rester là et se prélasser. Il avait érigé l'affalement en art de vivre. La fibre lui venait de la maman qui dormait jusqu'à midi et nourrissait ses mioches à coup de sandwiches, qu'elle réussissait même à rater complètement. Une fois, elle avait eu une attaque alors qu'elle s'agitait avec un couteau à la main et Marcel s'était réjoui trop tôt. Parfois, ainsi, subrepticement, des souvenirs émergeaient à sa conscience, mais, plus généralement, il avait cessé d'interroger une histoire familiale dramatique. Pfff, fit-il. Et il regarda l'heure à sa montre. Il y eut bien quelques appels : un client qui ne voulait pas payer sa facture de resto parce que la serveuse avait craché dans son assiette, un cambriolage dans un chalet, un chien qui ne cessait de hurler... Mais il décida d'ignorer.

Il rentra chez lui vers les cinq heures. Sa femme l'attendait. Mais il n'avait pas le goût de l'entendre. Il était déjà ivre. Ça lui arrivait souvent depuis quelque temps. Alors la femme se

mit à crier. Il lui dit de la fermer. Elle ne s'arrêta pas. Alors il la tapa, ce n'était pas la première fois, mais cette fois, c'était du sérieux. Puis il alla au salon, pour y poursuivre sa sieste. Il se fatiguait vite maintenant. Il vieillissait. Et encore toute une année avant la retraite. Ça n'allait donc jamais se terminer.

Il fut réveillé, dans la soirée, par la sonnerie du téléphone. Son supérieur immédiat prenait des pincettes pour dire :

– Marcel ! Ta femme..., disait-il.

– Quoi, ma femme ?

– Elle est ici, au poste. Elle veut déposer une plainte.

– Ah !

Il ne trouvait rien à dire. Il essaya de rassembler ses idées. Il avait un mal de tête épouvantable. Une fois, sa femme avait tenté de se suicider. Ça avait mal regardé. Les gens avaient posé des questions. Et en plus elle s'était ratée, c'était vraiment manquer de chance. Il jurait bien qu'elle avait fait ça rien que pour l'embêter. Elle avait séjourné quelque temps à

l'hôpital, mais là encore ça ne lui avait pas été fatal. En revenant, elle avait refusé de se lever de son lit pendant toute une semaine. Elle puait. Marcel était sûr d'une chose : tant qu'elle vivrait, elle ne le laisserait jamais en paix.

– Écoute, elle m'a énervé et j'ai cogné.

– Je sais. Je vais arranger ça, parce que tu es mon meilleur ami. Mais il ne faut plus que ça arrive. Compris ?

– Compris.

– Autre chose, reprit la voix. Il ne faudrait pas que tu te défiles trop souvent. Les autres se plaignent de ce que tu leur laisses tout le boulot.

– C'est bon. Qu'est-ce que tu fais d'elle ?

– Ta femme ? Ne t'en fais pas. Je vais la garder pour la nuit. Ça va la calmer. Elle est frémissante de rage. Comment as-tu pu marier une tigresse pareille ?

Ils éclatèrent de rire tous les deux.

Cette nuit-là, il prit sa voiture et alla se promener un peu. Il y avait pas mal de monde sur le quai. Les gens se tassaient ou ils stoppaient là leur conversation quand il s'approchait, même

s'il était habillé en civil et n'était pas en service. Il marcha un peu, puis alla se poster à un bout du quai, et regarda la mer, sombre et tranquille. Une petite vieille toute ratatinée s'approcha de lui. Elle dit, d'une voix chevrotante :

– Faites-les baver, monsieur.

Elle était affreuse, elle avait les yeux exorbités. Une pichenette l'aurait jetée par terre.

– Qui ça ? demanda Marcel. Et il fit une grimace avec sa bouche, déjà prête au mépris.

– Les jeunes... les jeunes, dans le parc... ils sont sales et ils n'arrêtent pas de crier...

Marcel se redressa, la figure sombre, le regard dur.

– Dégage, dit-il.

L'autre resta là, à le regarder de ses yeux d'abrutie.

– Dégage, répéta-t-il plus fort. Ou je te jette par-dessus bord.

Ce fut lui plutôt qui partit, en rageant. Certains jours, ainsi, pour un rien, il devenait furieux. Il n'attendait qu'une étincelle pour exploser. Il ignorait ce qu'il y avait de rage en lui. Il cherchait

sûrement quelque chose et il ne savait pas ce que ça pouvait être. Souvent, il ne désirait plus que dormir, pendant des jours, comme il n'avait jamais fait ça.

Et sa femme... Il se demanda ce qu'il en ferait. Ce ne serait pas rigolo pendant quelques jours, puis elle se calmerait. Il faudrait discutait un peu. Il n'aimait pas. Mais il ne pouvait pas toujours se dérober aux servitudes familiales. Il en avait tout de même marre de ses états d'âme. Lui se taisait, il picolait et se taisait, il y passait le plus clair de son temps, grognon comme jamais. Un moment, il se demanda s'il irait la chercher au poste ou la laisserait là. Alors... alors il se rappela qu'un soir, il y avait longtemps, bien avant son mariage, elle l'avait apostrophé en lui disant :

– Tu ne me plais pas, d'abord.

Il serra les poings et rentra chez lui.

Il se dégota une bouteille et recommença à boire. Il était incapable de réfléchir. Il était seulement capable d'entretenir des idées de vengeance.

Il ne dort que quelques heures. Au matin, il

jeta un œil à la fenêtre. Il contempla alors pour la centième fois la fille adolescente de son voisin, qui, sans doute, s'en allait à son école. Une fois, il l'avait raccompagnée et alors il avait pu la serrer de près. Mais la petite ne s'était pas laissé faire. Marcel ignorait si elle avait tout raconté à son père et il s'en foutait un peu. Le lendemain, il donnait à ce grand bonhomme trois contraventions. Coup sur coup. Juste pour montrer qu'il ne fallait pas même oser penser à se rebeller contre lui. Depuis ce temps, l'homme adoptait un profil bas. Et l'adolescente se tenait loin. Marcel pensa qu'il lui aurait volontiers mis la main au cul. Il fut interrompu par un bruit de voix, et puis par des coups à la porte. Philippe, un compagnon de travail, qui venait causer, mais il n'avait rien à dire.

– Regarde qui j'ai amené ! dit Philippe.

Il y avait une sorte de jeune gars avec lui, tout frais arrivé. Il avait fallu le dégommer un peu, au début, car il refusait les règles. Marcel avait participé à la dérouillée. Maintenant, le garçon était parmi les plus zélés, et il avait fallu lui dire, souvent, de se calmer. Il n'avait qu'une seule

blague. Il prétendait ouvrir souvent la Bible et tomber constamment sur la page où il était écrit « Repens-toi ». Il avait une gueule déplaisante, il n'était pas très discret. On le voyait circuler en ville dans une énorme bagnole qu'il n'arrêtait pas d'astiquer ; ça l'ennuyait de savoir que des gamins rôdaient autour. Il traînait souvent à ses basques la femme d'un autre.

Mais Marcel, refermé sur lui-même, ne s'intéressait qu'à sa propre affaire...

– Ne fais pas de bêtises, conseilla Philippe.

Le jeunot dit aussi quelque chose. Ça ne plût pas à Marcel, qui lui décocha une injure choisie. Il n'avait pas du tout envie qu'un freluquet vienne mettre le nez dans son carré. Sa voix était autoritaire. Il donnait des ordres. Et quand les deux hommes s'en allèrent, il glissa à l'oreille de Philippe :

– Amène-moi quelqu'un, j'ai besoin de me défouler un peu.

– C'est déjà fait, dit l'autre.

Dans l'après-midi, il alla reluquer les petites filles à la sortie des classes. Il en aurait bien

accrocher une. Mais il n'osait pas. Il savait bien que ses confrères n'auraient pas laissé passer ça. Il contempla particulièrement les jambes nues d'une fillette en jupe carreautée. Elle avait peut-être douze ans. Elle rigolait comme une conne avec ses copines. Il imagina alors qu'il lui tordait le cou avec application. Il était fortement excité.

Le vieux Victor avait de la difficulté à comprendre exactement ce qu'il voyait : ses yeux glaireux dans l'obscurité ne réussissaient à distinguer que des silhouettes. Il se coula dans les broussailles et continua de regarder les deux ombres. Il se demanda si on pouvait le voir. Il avait peur. Par terre, il y avait une femme, croyait-il, une femme inerte, et l'homme n'arrêtait pas de frapper.

– Il ne faut pas que je me fasse prendre, dit-il tout bas.

Tout autour, il y avait la ville, bruyante, mais là, dans ce coin de verdure, ce terrain abandonné, une espèce de tranquillité, comme un trou

paisible, où il allait chercher refuge quand, comme ce soir-là, il trouvait quelque raison pour se noyer dans l'alcool. Souvent, il rôdait ainsi dans les bois d'alentour, essayant de se cacher, tout sale et puant. Alors, quand il y a eu ce policier qui s'en est allé, en examinant de tous les côtés, le vieux est resté accroupi, sans bouger, s'efforçant de moins respirer. Il est resté là longtemps. Puis, quand le soleil s'est levé, il a osé se mettre debout, il se trouvait complètement dégrisé maintenant, il voyait bien la femme, plus loin, probablement morte. Mais il détala sans s'en approcher. Juste avant d'arriver dans la rue, il buta contre une brouette renversée.

Plus tard, il y eut une foule qui commença à se former. Ça venait reluquer. Ça rigolait. Même la fine pluie qui avait commencé à tomber ne réussissait pas à refroidir la sale curiosité des gens. Il y eut quelqu'un pour dire :

– C'était l'épouse d'un policier...

Ils restaient là, à une certaine distance de la scène, la gueule ouverte, regardant de leurs petits yeux stupides. Finalement, ça se dispersa, comme

c'était venu, dans le désordre et nonchalamment. Une femme dit à sa voisine :

– Nous ne pouvons pas approcher, nous ne pouvons pas voir...

L'autre haussa les épaules. Son corps énorme, gros comme un tonneau, se balançait péniblement quand elle marchait. Elle dit simplement :

– J'ai un peu dans l'idée que nous ne saurons rien non plus.

Ce fut aussi l'avis qui eût cours parmi la population en général : les policiers allaient régler cette petite « affaire » entre eux, comme ils l'avaient toujours fait et les témoins ou les gens qui savaient des choses seraient réduits au silence, s'ils osaient, ce qui était peu probable, se manifester.

L'affaire fit un peu de bruit, des journalistes se pointèrent : ils eurent à composer avec le mutisme total des gens de l'endroit. L'un de ces écrivains, d'ailleurs, nota que la population était complètement terrorisée par un corps policier malcommode.

Puis, rapidement, tout retomba dans la même

platITUDE et la même vacuité.

Une petite ville, vraiment, sinistre et ennuyeuse, engoncée dans la bêtise.

Les façades des maisons, laides et toutes à peu près identiques, affichaient leurs panneaux « A vendre », « A louer ». Au loin, on pouvait voir le fleuve. La beauté contre la platITUDE. Une ligne lumineuse contre un trou sombre, où il faisait toujours noir et blanc. Mais les gens, avec leurs figures rondes et leurs gros nez, n'y voyaient rien. Ils n'avaient pas idée que quelque chose pouvait leur échapper. Pour les faire rigoler, à coup sûr, il suffisait de mettre sur une fausse piste un touriste égaré. Alors ça s'étouffait de rire. Sur leur carré de pelouse, où on trouvait, parfois, un arbre, on pouvait les voir, étendus au soleil, bedonnants, gras, luisants. C'était satisfait. Ça regardait de travers les étrangers. Ça n'en loupait pas un. Les commentaires étaient déplaisants et étroits, les idées moyenâgeuses. Il y avait toujours quelqu'un pour dire : « Moi je sais rien. » Et alors il était tout fier de son ignorance. Pour tout dire, ça avait des airs de demeurés.

Fin de la vie

Paul était un homme d'une espèce compliquée. Sa vie ne présentait pas d'éclats – il vivait seul dans une petite maison sans charme particulier, il travaillait dans un bureau sombre où il exerçait un boulot ennuyeux et moyennement rémunéré, il ignorait ses voisins... Mais, au delà de l'homme futile, quotidien, sans saveur, modeste, et souvent indécis, il y avait un second individu, hardi et simulateur, que Paul s'était inventé, afin d'être un autre, de se voir autre, pas seulement en rêve, mais dans l'instant. Ainsi, le soir venu, il parcourait les rues du centre-ville, pas à la recherche d'aventures sentimentales ou sexuelles, mais plutôt pour y pourchasser ses rêves. Il entrait dans des restos, dans des bars, et, alors que dans le jour il ne parlait qu'avec gêne et hésitation, maintenant ses gestes étaient posés et sa démarche assurée. Pour tout dire, c'était un peu comme s'il s'accordait le droit de prendre un

moment de liberté et de récréation, comme s'il prenait congé de lui-même. Enfin, tard, il rentrait chez lui, et, après un sommeil souvent difficile à trouver, il se levait, retournait au travail, où des individus rigolards et mesquins, rompus à l'art de vivre en société, ne voyaient en lui qu'un être dénué d'intérêt.

– Paul, tu as l'air si intelligent, aujourd'hui.
(rires)

Il ne rouspétait pas. Parfois, peut-être, on aurait pu découvrir, sur son visage, si on avait été assez attentif, une colère contenue ou une impatience fébrile. Mais, rapidement, un mot ironique le repoussait. Et il s'isolait, dans la mesure de ses possibilités. Les relations avec lui devenaient de plus en plus tendues. Personne n'aurait pu ou voulu croire, que cet homme-là nourrissait quelque passion de l'esprit.

Le soir, en sortant de l'édifice, comme emporté par un enthousiasme juvénile, il parcourait à pied les quelques kilomètres qui le séparaient d'un café où il avait ses habitudes. Il s'assoit, il discutait avec des amis qui ne

savaient à peu près rien de lui, il se jetait avec ivresse dans des discussions interminables. Tout son être, alors, aspirait à un ce dérèglement. Il avait même poussé l'audace jusqu'à se faire connaître sous un nom d'emprunt : François-René. Il avait réussi, ainsi, à tresser un réseau de mensonges et d'échappatoires. Parfois, il confiait ses extravagances à un petit cahier à la couverture noire, dont il n'autorisait personne à en feuilleter les pages. Puis, un jour, il loua un appartement au centre-ville et, dès lors, il partagea sa vie entre ce trois-pièces bien éclairé, joliment décoré, et la maison, terne et ordinaire, qu'il avait acheté dans la banlieue. Le petit fonctionnaire, banal, plutôt mal habillé et solitaire, se métamorphosait, le soir venu, en un individu hâbleur, un peu ivrogne, que rien ne distrait plus que les joyeuses disputes avec des compagnons étranges.

Il aurait fallu des précautions incroyables pour vivre en accord avec ces deux personnages. Cependant, la peur d'être démasqué ne semblait pas trop le tracasser. Et il n'avait aucun plan précis quant à la conduite à suivre. Il réussissait à éloigner les curieux, refusait les intimités, se

dressait contre ceux qui voulaient s'immiscer dans ses affaires. Lorsque, parfois, on le questionnait, sur ses amours, sur son travail, il répondait malaisément, faisait changer le cours de la conversation.

Autant la vie étriquée, sans surprise de l'un, contrastait avec celle, bohème, fainéante, sans règles, que l'autre menait à la ville.

Des années passèrent avant qu'un drôle, au bureau où il travaillait, ne le confondit par une attaque serrée. Paul nia, refusa complètement d'avouer, mais alors on se mit à le regarder avec des airs suspicieux, comme s'il avait pu être l'auteur d'un crime atroce. Paul ne parut pas bouleversé outre mesure. Il répétait : « Ce que je fais ne regarde que moi. » Mais il savait bien que, dans cet édifice en béton, où ne rentrait jamais la lumière du soleil, chacun vivait et agissait avec, en vue, l'approbation des autres, du moins de ceux qui importaient. Ainsi, un grand type, grossier et menaçant, qui n'avait aucun réel pouvoir dans la place, autre que celui qu'il s'était

arrogé, avec sa prestance et sa forte gueule, ce type vint vers Paul et dit sur un air mi-sérieux, mi-comique : « Je t'ai à l'œil. » Il avait donné, fixé le ton, sans trop savoir, et les autres, moutonniers, s'empressèrent de suivre la même attitude, faite de sarcasmes et de soupçons. Quelqu'un dit :

– Paul va voir les petites prostituées.

Ce fut à l'époque de ces transformations que Paul s'établit confortablement dans son petit appartement. Jusque là, il ne s'était doté que de l'essentiel : un lit, une table, quelques vêtements... Maintenant, au lieu que de seulement traiter avec des amis, il voulait une vie plus remplie : il acheta des livres, trouva des plantes et même un petit chat, qu'il baptisait et rebaptisait selon ses humeurs. Il fit l'achat d'un ordinateur, lui qui les avait toujours eu en horreur. Enfin, il rencontra une femme. Le bougre devenait-il amoureux ? Ses compagnons de travail auraient eu de quoi rigoler.

Parfois, le premier, Paul, traitait le second, René, comme un ami. D'après discussions

avaient lieu entre les deux, tout à fait comme si l'un et l'autre avaient une existence propre. Ils discutaient, argumentaient, se chamaillaient, s'invectivaient. Ce n'était pas seulement un jeu. Il y avait quelque chose d'autrement sérieux. Alors, quelquefois, Paul, celui dont le monde intérieur était plus tourmenté, Paul était traversé d'effroi : il avait peur de sombrer dans la folie. Il le disait comme ça : *la folie*. Une peur qui le prenait tout entier et l'empêchait de réfléchir. Mais, avec l'habitude, il avait appris quelques trucs pour que ça fasse moins mal.

Mais il fallait bien l'admettre, Paul était un homme sinistre. Les gens, autour de lui, n'avaient que des histoires navrantes à raconter. On l'avait toujours vu manger ses inévitables sandwiches au jambon, le midi, ou entendu parler sur le ton le plus ennuyeux. On ne le voyait que comme un vieux type, qui n'avait pourtant pas encore tout à fait atteint la cinquantaine, et qui semblait avoir renoncé à plaire, à l'un et l'autre sexe. Sa compagnie était quelque chose d'attristant. On avait peine à l'imaginer autrement que se baladant avec un vieil imper et un sac rempli de

papier et de journaux. Et pour sa vie sexuelle... eh bien, on lui trouvait un sourire de demeuré, c'est tout dire. On soupçonnait aussi qu'il buvait, ce qui n'était pas un crime en soi, mais cela s'ajoutait au fait qu'il parlait peu, ou alors s'exprimait difficilement, et qu'il dégageait une certaine odeur que quelques-uns ne pouvaient pas supporter. Ceci étant dit, les propos que l'on tenait sur Paul étaient bien dignes de leurs auteurs, des salariés, qui, à eux tous, représentaient bien l'état de dévastation générale de la société.

Pourtant, Paul n'était pas sans ambiguïté et procurait un malaise certain. Un jeune garçon qui avait le don des raccourcis rapides, dit un jour : « Il devient de plus en plus une horreur. » Il fit rigoler. De temps à autre, on l'appelait ainsi : *l'horreur*. Mais on le tolérait. Car personne ne voulait faire le travail ennuyeux et routinier qui était le sien. On pouvait lire du dégoût dans le regard de ceux qu'il côtoyait, mais, le plus souvent, ça s'arrêtait là, rien n'arrivait à briser la torpeur générale. Il se dégageait, chez ces gens, une impression de vide incroyable. Mais ils

avaient tous l'air toujours très excités ; ce qui n'est pas nécessairement contradictoire. Leur vie, cependant, n'était pas un sujet d'observation très réjouissant. Comment en aurait-il pu être autrement ? Leurs seules joies leur étaient apportées par la télévision. Et, parfois, par une baise rapide. Ils auraient sombré dans un profond désespoir existentiel s'ils avaient été capables de voir le vide de leur vie. Mais ils étaient incapables d'exprimer une idée ou d'éprouver des sentiments moins complexes. D'ailleurs, ils vieillissaient tous très vite.

Puis, un jour, il y eut, dans la place, un homme qui mourut, d'une crise cardiaque. Juste avant, il ne ressemblait pas à un homme qui allait mourir. Il se mit à vouloir dégager une boîte qui encombrait une étagère, et voilà, pouf, il fit ça très vite, en quelques secondes. Paul accourut à son secours mais l'homme était mort et il le restait, pourtant ça n'empêcha pas Paul de lui prodiguer quelques trucs qu'il avait appris pour ranimer les gens. Paul était grave et silencieux ; les autres criaillaient autour de lui mais lui restait calme. Après ça, on trouva, autour de lui, que

Paul avait su bien prendre en main la situation. On n'allait pas le louer, ça non, mais on arrêta de le houspiller et de le dénigrer trop ouvertement. Avant, il servait d'épouvantail, puis on ne se soucia plus de lui, on ne le regardait même plus, on s'imaginait peut-être qu'il avait toujours été là. Parfois, cependant, il y en avait un pour se mettre à rigoler :

– Paul, Paul, c'est un péché que tu fais là.

Il y avait deux allusions idiotes dans ces propos : on soupçonnait qu'il était croyant et aussi qu'il fréquentait les prostituées. Mais, en fait, personne ne savait vraiment ce qu'il fabriquait dans ses temps libres, et ça n'intéressait personne. On était tellement assuré que ça ne pouvait être que sans intérêt.

– Je crois en Dieu, dit encore le jeune garçon, qui s'amusait.

Alors, cette fois, Paul se fâcha tout raide, on n'avait jamais vu ça, ça arriva en saccades puis ça s'arrêta tout net. Personne ne sut quoi en penser. À la fin, Paul sortit en claquant la porte. Mais, le lendemain, il reparut, comme s'il ne s'était rien

passé, sans un air qui aurait pu le trahir. Déjà, les gens avaient commencé à penser que sa place était à prendre. Ils se réjouissaient trop vite.

En sortant du grand édifice, un soir, Paul prit la direction du centre-ville, il marcha pendant une heure, avant de s'arrêter quelque part, pour acheter un journal, il avait lu le premier titre : « Un homme abattu par la police. » Il apparut que tout le monde s'intéressait à cette nouvelle. Il marcha encore, fit d'autres petits achats, et, tout à coup, sur la rue, il s'arrêta net, au milieu de l'agitation générale. Il dut rester ainsi quelques longues minutes, et il ne se remit en marche que lorsqu'un gros camion klaxonna furieusement, comme si cela avait donné le signal du départ. Alors il rentra dans son petit appartement, au centre-ville.

Il s'assit dans un fauteuil, raide, figé, tentant de rentrer à l'intérieur de lui-même. Il commença à dire qu'il allait mourir. Il se le répéta dix fois. Il avait l'air de penser qu'il ne faisait pas partie du monde. C'était un type sans famille, sans ami ;

les gens qui l'approchaient fuyaient très vite, ils avaient peur. L'homme était très malheureux. Horriblement.

Dans les semaines qui suivirent, il s'absenta plusieurs fois de son travail. Puis, un matin, on ne le revit plus. Il avait neigé toute la nuit, alors on pensa que la tempête était la raison de son absence. Mais, en fait, il ne reparut pas les jours suivants aussi. On le découvrit, deux semaines plus tard, dans le petit appartement qu'il avait loué, quelques mois auparavant, assis dans un fauteuil, prostré, mourant presque de faim.

Le temps passa. Les gens continuaient à tourner : le travail, les petits ennuis de la vie quotidienne, l'argent qu'il fallait gagner, parfois une joie... Dans tout ce tapage, il n'y avait pas de place pour quelqu'un qui sombrait. Paul était condamné à la relégation et à l'oubli. Personne ne voulait voir quelqu'un qui l'aurait rapproché de l'effroi. Tous cherchaient à écarter les démons.

Parfois il y avait un vieux type, moins pressé que les autres et plus souriant, qui venait et

s'assoyait en face de lui. Il regardait Paul intensément, comme s'il essayait de pénétrer et de comprendre une personnalité qui l'intriguait. Il se présentait. Il était médecin. Il demandait toujours que Paul parle de son enfance. Autrement, tous les deux réussissaient à causer avec désinvolture de sujets indifférents. Un jour, l'homme demanda, à sa manière harmonieuse :

– Aujourd'hui, je veux savoir...

Il accompagnait ses paroles par des gestes arrondis des mains, il parlait d'un ton mesuré et, parfois, en conversant, caressait son menton.

– Je veux savoir... je veux que tu m'expliques pourquoi ça s'est brisé tout d'un coup, comme ça. Tu avais réussi, jusque là, à maintenir un certain équilibre et puis, crac, quelque chose est arrivé...

Habituellement, il réussissait, par des paroles apaisantes, à endormir la douleur de Paul.

– Les mots ne servent à rien, dit celui-ci.

– Essaie un peu, tout de même.

Mais Paul se taisait.

– Alors, ta vie a été si terrible ? (L'homme ne put s'empêcher d'esquisser un sourire.)

– Oui, terrible.

– Raconte, un peu.

Alors, Paul fut saisi d'épouvante. Quelle atroce pensée lui traversa l'esprit ? Il réussit à articuler, cependant : « Non, non, pas ça. », puis : « Vous ne me croiriez pas. », avant de se murer dans un silence définitif.

Jour après jour, par un travail continu, indépendant de sa volonté, Paul avait réussi à tirer des limbes, cet espace entre la mémoire et l'oubli, tout un lot de souvenirs, implacables et torturants, enfouis au plus profond de son être. Il était toujours sur la trace de quelqu'un, sur la piste d'un souvenir, à la recherche d'une preuve ou d'une confirmation de ce qu'il découvrait en lui. Ainsi, tandis qu'autour de lui, s'agitaient des êtres futiles, avec leurs conversations ronronnantes, où c'était toujours le dernier qui parlait qui avait raison, dans sa tête et dans son esprit, un long cheminement, aussi douloureux qu'incessant, se faisait et l'incitait en même temps à se retirer du monde, irrémédiablement.

Dans une salle plongée dans une lumière grise plombée, un homme souffreteux et dépressif soliloquait dans son coin. Il passait ainsi ses rudes après-midis à regarder par une fenêtre grillagée, à ne rien voir d'autre que les toits des édifices. Il avait l'air de penser que la vie est un long voyage triste et ennuyeux, parfois cruel, et certainement dénué de sens, qui ne menait qu'à la mort. Perdu sur des chemins consignés seulement sur les seules cartes de son propre univers soumis à d'autres règles, funestes et improbables, il ne prêtait plus attention à ce qui se disait autour de lui. Il semblait résolu à rester à tout jamais prisonnier de ses lubies.

Mais un jour, à l'heure du dîner, sans avertir, il se leva de son fauteuil, arpenta un moment le long corridor, puis sortit dans la rue. Une escapade soudaine ? En tout cas, le visage de l'homme était blanc. Et il avait une sale expression. Assez pour attirer tous les regards des gens dans la rue, et certains, même, poltrons, pour faire un pas de côté.

— Il avait reçu ça dans le berceau, dit une infirmière, qui avait profité du départ du

bonhomme. Elle avait pu subtiliser une bonne part de ses effets personnels. C'était une grosse femme bavarde et sinistre. Elle reluquait dans les encoignures des portes.

– Oui, ses idées bizarres, il les avait reçues dans le berceau, répéta-t-elle, et elle tenta d'expliquer, en ponctuant ses développements d'un rire court et sec, et avec une ironie presque provocante.

Aussi ce fut dans le mépris, voire le dégoût, qu'elle accueillit la nouvelle de la découverte du corps de l'homme. Sa curiosité crasse la poussa à s'informer sur l'état du cadavre. « Pouah » faisait-elle, sans se gêner. Et elle en redemandait. Avec ce démon qui lui était particulier.

– Ce que je peux être soulagée, tout de même, dit une autre, de ce qu'il a crevé.

Au bord du gouffre

Dans ce bled impossible complètement au diable, où tout le monde épie son voisin, le vieux Vincent faisait figure d'un original. Cela tenait sans doute à ce qu'il se montrait peu affable et à sa mine rebutante. Et puis il était si vieux, il mourrait sans doute d'un jour à l'autre, ce qui n'arrangeait rien. D'ailleurs, beaucoup de gens éprouvaient du dégoût en l'apercevant. Et il leur aurait été impossible de dire, souvent, du moins de façon rationnelle, pourquoi ils éprouvaient un tel sentiment.

Un homme que personne ne pouvait aimer : au bord du gouffre.

Il n'avait que faire de la politesse, des belles manières, des susceptibilités à ménager. Il était injuste mais ne l'ignorait pas. Il se justifiait : la maladie lui donnait le droit de récriminer, de perdre patience, d'être insatisfait... Depuis quelques années, il menait une lutte contre le

cancer, qui dépassait ses forces, mais, maintenant, il avait presque abandonné. Aussi, il n'avait pas hésité à s'embarrasser de trente milles dollars de dettes (il s'égayait à imaginer la gueule que feraient ses enfants), il négligeait de se laver, il buvait beaucoup, il se laissait aller dans le désespoir, complètement. « Vous êtes un odieux bonhomme », avait dit un voisin. Il avait ri. Plus rien n'avait d'importance.

Il faisait ce jour-là un temps haïssable, la pluie, le vent, et, encore, les gens dans la rue avaient des mines rébarbatives. Vincent avait dû se prendre aux mots avec sa voisine, une petite vieille toute ratatinée, sèche et amère, qui croyait avoir droit à des privilèges au seul fait de son grand âge.

– Vous en faites une tête. Pourquoi n'avez-vous pas encore trouvé quelqu'un avec qui jacasser, au lieu de faire les cent pas, sur le trottoir, seule, avec un chapeau dans la main ?

– Je ne sais pas en quoi ça vous regarde. De toute façon, personne n'a envie de vous parler et vous ne serez pas embêté.

La vieille femme, mal fagotée, un peu ridicule, touchante, piétinait sur le trottoir. Vincent l'injuria abondamment. Son habitude du malheur le rendait brutal et méchant.

Souvent, avisant un jeune enfant, dans la rue, on pouvait apercevoir Vincent canne levée comme pour menacer et l'entendre faire quelques imprécations. On se moquait de lui ; les temps n'étaient pas à la bienveillance. On se plaisait à raconter qu'un matin on l'avait bousculé assez durement et il avait chuté ; depuis, il marchait en claudiquant un peu. Mais personne ne connaissait vraiment la véritable histoire, et ne s'en souciait, on savait seulement que le vieux en chapeau rond habitait un petit logement sombre, sans autre compagnie que celle de deux ou trois chats. D'ailleurs, on cherchait à l'en expulser, de son logement, mais l'odieux, le vilain avait dû rejeter pour un certain temps ses projets car des commères du village se découvrirent soudainement une affection pour ce vieil homme et le prirent sous leur aile, sans s'interdire pour autant de se moquer ouvertement de ce personnage dépourvu d'intérêt.

Donc, il faisait un sale temps et le vieux Vincent se ressouvint, non sans un goût amer, de ce qu'un jour, étant jeune, il se promenait sur le rivage et, découvrant le cadavre d'un homme, probablement noyé, que le fleuve avait rejeté, au lieu de prévenir les autorités, il prit le corps pour cible et, avec sa longue carabine, le trouva plusieurs fois. Ce ne fut que le lendemain qu'il apprit que son meilleur ami s'était noyé, quelque nuit précédente, en tentant de rejoindre en canot l'île la plus proche.

– Après plus de cinquante années, je revois encore tout très nettement : je n'ai pas frissonné d'horreur en voyant ce cadavre, à peine ai-je eu un mouvement de surprise. Il faut mettre cette attitude sur le compte de l'alcool et de trop de nuits sans sommeil. Et puis j'étais tellement insouciant, léger, à cette époque. Je me moquais de tout, je n'avais envie de rien. Après, quand j'ai vraiment pris conscience de ce que j'avais fait, quelque chose a cassé, plus rien n'a été pareil. Je me suis perdu complètement. Partout où je me trouvais, j'étais un étranger, tout m'échappait. Je n'étais pas un simple individu, j'étais un homme

qui avait un secret à sauvegarder. Il n'y a pas grand-chose à ajouter. En cinquante ans, j'ai pensé exclusivement à ce qui s'était passé ce matin-là. Sans que personne n'en sache jamais rien. Qu'aurais-je dû faire pour oublier ce matin où ma vie a pris une terrifiante tangente ?

Longtemps, ce souvenir l'avait hanté et avait empoisonné son existence, jusqu'à un âge avancé. Puis, ce passé qui resurgit, cette plaie secrète qu'il n'avait jamais voulu dévoiler avaient achevé, pas complètement, de le tourmenter en même temps que le visage de l'être affectionné disparaissait comme dans un brouillard. Pourtant, ces dernières semaines, il retrouvait ses vieux démons, et sa tête affolée ne réussissait pas à chasser de sombres pensées.

– Même avec mon cancer, mon cœur défaillant, et que j'ai été abandonné, quitté par les miens, je m'accroche encore à ma misérable vie. Pourquoi cet entêtement ? Dire que je voulais une vie bien peinarde. Elle a été tout, sauf cela. Il a fallu composer avec les petites mesquineries et l'insignifiance des gens, les petites violences, le labeur ennuyeux, les déceptions. Et je dois le

dire, si je suis honnête : je n'ai pas été à la hauteur. Oh, c'est affreux, c'est affreux !

Il traversa la rue sans regarder qui pouvait venir, pas indifférent à ce qui aurait pu arriver, plutôt certain que la maladie qui l'emporterait bientôt le préservait de quelque accident du sort. « Ce serait tellement stupide de me faire happer par une voiture alors que je suis déjà presque mort. » Ces propos étaient insensés et il le savait.

– Ces pensées ne m'avancent pas. À mon avis, il est tout à fait stupide de continuer à se torturer l'esprit avec un souvenir pareil. Je devrais plutôt penser à ce que je dois faire : mon médecin tient tellement à ce que je vive.

À force de tenter le mauvais sort, ce qui devait arriver arriva : une voiture happa Vincent à un croisement de routes. Il se retrouva à l'hôpital, dans de beaux draps. Mais sa blessure était sans gravité, et le vieux Vincent n'était pas si amoché, pas tellement plus, en tout cas, que le matin même. Immédiatement, sa fille accourut. Elle parut déçue d'avoir été alertée pour rien et d'avoir fait inutilement ce long trajet. C'était une

grande femme élancée et vive. Elle avait la cinquantaine bien sonnée, même si elle refusait de le laisser paraître, le cou rentré, l'œil fouineur, et toujours à se mettre du côté des rieurs et à donner des commentaires, une personne extrêmement consciente du regard et de la présence des gens. Elle n'avait pas beaucoup de temps à perdre. Elle se mit en tête de faire la conversation.

– Ça va, toi ?

– Oui. Doucement, dit Vincent.

Fernande parla de son travail, de sa maison, de ses enfants (« idiots comme le jour »), de ses passe-temps, de son frère, qu'elle n'avait pas vu depuis des lunes. Elle parlait d'elle et encore d'elle, dans un flot de paroles incessantes. Entre autres, Fernande, dont les haines étaient surtout dirigées contre les jeunes gens, parla sans souci de continuité, d'un voisin « ivrogne et niais », et dont le seul *crime* avait été de répliquer à ses sarcasmes et ses injures. Elle imaginait des complots et s'étonna de ce que Vincent lève quelques arguments.

– Qu'est-ce que tu as à faire du sentiment avec ce jeune ?

L'attitude de la femme, son discours, sa façon de s'exprimer dénotaient parfois une naïveté extrême, et, en même temps, elle pouvait avoir la réplique assassine et le ton mordant.

– Écoute, dit Vincent, et il tenta d'agripper la main de sa fille, qui se dégagea sans essayer de dissimuler la réaction de répugnance que ce geste entraîna. Écoute, je n'ai pas été heureux dans ma vie. Je n'ai jamais été gai, heureux ; je n'ai pas eu de beaux rêves et de belles pensées.

La réplique fut vite envoyée :

– Est-ce que tu penses que j'ai été heureuse, moi ? dit Fernande, sèchement.

– Ma vie a été dégoûtante. Ici, dans ce village, personne ne s'arrête à ces petites choses, pas un être, mais moi j'y songe, je pense à toutes ces bassesses que j'ai commises, puis à d'autres choses, et j'ai du chagrin, un chagrin aussi grand que, lorsque, dans mon enfance, mon vieux chien aveugle est mort. Ça aussi, je me le rappelle. D'autres souvenirs me reviennent aussi, mais

pourquoi faut-il que ce soit toujours ceux-là si immensément tristes ?... Oh, ma tête me fait mal.

– Tu m’embêtes, dit Fernande, et elle lui jeta un regard dur.

Elle n’écoutait déjà plus ; elle dit quelque chose, avec une voix dénuée d’inflexions, elle se mettait à parler fort, plus que nécessaire, pour être sûre que l’on ne l’interromperait pas et recommencerait à l’ennuyer.

– C’est peut-être ridicule et bête mais je croyais que, dans ce village, il n’y vivait plus trois êtres... Dire que j’y ai passé toute mon enfance. Quelle misère ! Heureusement, j’ai eu tôt fait de m’arracher à l’ignorance et à la petitesse de ce milieu étouffant. On ne peut s’en sortir qu’après le reniement de ce qu’on a été.

Vincent regardait cette étrangère. Il s’étonnait de la voir là, à ce moment. Il la détestait. Il l’avait toujours détestée. Tous ses enfants, d’ailleurs, l’insupportaient ; il ne les avaient pas désirés, il n’avait jamais recherché leur présence, il n’avait jamais rien fait pour eux, parfois il les exécrait, cette Fernande par exemple, si pareille à lui,

égoïste, intransigeante, insensible à tout. Il avait une aversion particulière pour elle, sans pouvoir découvrir, cependant, les raisons, comme si les haines devaient toujours avoir des motivations rationnelles. À ce moment, il aurait aimé rester seul. Il le dit, d'ailleurs, sans être écouté. Il devrait certainement faire avec les cris et les rires prolongés de la femme, ses discussions oiseuses ponctuées d'exclamations et de jurons, son œil inquisiteur qui cherchait à découvrir des intimités, des pensées secrètes, son œil, enfin, prompt et habile à condamner, à la moindre impatience ou divergence d'opinions. « Seulement, commença Vincent, et il se parlait à lui seul, seulement, je veux dire qu'il s'est passé, dans ma jeunesse, quelque chose de mystérieux... » Une toux très forte l'empêcha de continuer.

Fernande voulut décamper. Elle perdait son temps et ça la mettait en colère. Après plusieurs années, elle revoyait enfin son père, poussée par les convenances, ou par souci, vague, de soulager sa conscience. De toute façon, ce n'était pas une femme à réfléchir très longtemps, et elle dut se

dire que son devoir avait été fait. Elle sortit de la chambre et se perdit dans ce grand hôpital, une sorte de monstruosité architecturale, tout en corridors et en portes closes.

Quelques heures plus tard, lorsqu'elle reparut, pareillement indifférente et ennuyée, elle parcourut d'abord la chambre dans ses longueurs, avec l'air de réfléchir à quelque chose. Elle jeta négligemment son manteau sur le lit et se parla à elle-même, elle avait l'air de râler. Pour tout dire, elle avait des manières un peu grossières... Lorsqu'elle jeta enfin son regard sur le corps inerte de son père, elle prit un peu de temps avant de faire ce constat :

– Ça y est, il est crevé, dit-elle, et alors elle se dépêcha d'aller en aviser le groupe des infirmières.

Au village

Des gens de la campagne : lourdauds, fureteurs, lents, étroits, intransigeants, habiles à se lancer des poignards dans le dos, ni vu ni connu. Ils étaient tous là à regarder la jeune femme qui traversait la rue principale de ce village en serrant dans sa poigne de fer un enfant qui pleurait. Parmi eux, un retraité infatigable, informé de tout ce qui se tramait dans le village :

– Mais... c'est cette femme dont le garçon a, par accident, l'année dernière, mis le feu dans un vieux hangar et qui...

Il n'apprenait rien à personne : une fillette, trois ans, avait péri dans l'incendie. La mère, réservée et peu affable, avait repoussé toutes les manifestations de sympathie. On savait qu'elle élevait seule le garçon, huit ans, qui lui restait et qu'elle travaillait à la ville voisine, dans un édifice à bureaux. Elle habitait une petite maison sans charmes à un bout du village.

Une vieille femme geignarde dit :

– Elle le mène un peu rudement, tout de même !

On les vit s'engouffrer dans la jolie église de pierre : une singularité parmi toutes les laideurs environnantes.

Le visage courroucé de sa mère incita Kevin à se taire. Il retint des sanglots mais en laissa passer quelques autres. La main qui agrippait son bras lui faisait mal. Il le dit. Sans être entendu. Il ne connaissait pas encore cette fureur qui emportait sa mère. Il dut chasser des craintes absurdes : allait-elle le tuer ? La femme maugréait, certainement, mais Kevin n'en put saisir qu'un ou trois mots.

Un escalier, puis un autre, étroit celui-là, en bois vermoulu... Ils n'arrêtaient pas de grimper. Tout en haut, le clocheton, et on y apercevait tout le village, et plus loin encore, le fleuve, une île, et, de l'autre côté, des champs labourés, des vaches qui paissaient, la campagne ennuyeuse.

La mère n'avait pas dérougi : une colère sourde et terrifiante rendait laid son visage qui,

autrement, ne manquait pas de charmes. Elle avait peut-être quarante ans, elle était mince, nerveuse, et, à mi-vie, elle gardait une forme éblouissante, qui la faisait paraître beaucoup plus jeune.

Elle poussa son fils vers le rempart en lui coupant toute possibilité de retraite. Alors elle se mit à crier, hors d'elle :

– Saute, allez saute en bas. Saute, idiot !

L'enfant, terrifié, regardait sa mère sans comprendre. Il se recroquevilla sur le sol et se mit à geindre doucement.

– Tu as réussi à gâcher ma vie, dit (vociféra) Véronique, la mère. J'ai jamais pu te voir, te sentir. Tu me rappelles ton père, un horrible et un affreux, qui a consacré sa vie à l'alcool. En plus, et cela je ne pourrai jamais te le pardonner, tu es responsable de la mort de ma petite fille, le seul être que j'ai aimé dans toute ma vie.

Elle le roua de coups, le frappa du poing, cria des injures, l'incita encore à se jeter dans le vide. Mais en vain. L'enfant restait là, bouleversé par la peur, transi, complètement fou. Il trouva son

salut dans un évanouissement prolongé.

Alors la profonde colère de la femme cessa, subitement, de la dévorer. Elle regarda autour d'elle, puis en bas. Un court instant, la tentation terrible s'empara d'elle. Elle vit alors son corps disloqué sur l'asphalte trempé. Non, elle avait trop d'imagination pour se tuer. La haine la poussait vers les gens. Seules la vengeance, les mesquineries, les offenses pouvaient lui apporter un plaisir, une consolation ; si elle ne pouvait connaître des jouissances exceptionnelles, elle aurait au moins les petites satisfactions, pourtant si communes, de faire du tort aux gens. L'enfant se lamentait. Elle le tira à elle, et entreprit avec lui la descente.

– Toi, Kevin, tu ne connais encore rien de la vie, elle sera terrible, prédit-elle, avec un grognement.

L'été venait et quelques villageois déambulaient au long des rues. Mais qu'est-ce qui pouvait bien pousser ces gens à demeurer à cette extrémité de la terre où les cœurs sont si irrémédiablement secs ?

Un vieux

Ça durait plutôt longtemps. Les gamins, en revenant de l'école, avait pris l'habitude de se livrer bataille sur son terrain gazonné et certains, plus hardis que les autres, avaient même mis leur nez aux fenêtres. On lui avait rapidement fait une réputation de vieux grincheux, toujours en colère, disputant pour ceci ou pour cela. Il détestait les niaiseries, se raidissait à la vue d'un enfant. Le petit vieux bien sale avait perdu sa femme dans un tremblement de terre et depuis, il ne se trouvait plus personne pour le contenir. Alors il pestait, du matin au soir, et menaçait. Une nuit, en rentrant, ivre, il s'endormit à deux pas de chez lui, heureusement que mai finissait et la froidure aussi. Quand on le réveilla, il se mit à pleurer, le gros nigaud. Il avait l'air désespéré.

– Laissez-moi tranquille, répétait-il tout le temps.

Le lendemain, il tuait un chien à coups de

poing et s'en prit, verbalement et durement, à une petite vieille peu assurée dans ses souliers. C'en était trop. Les voisins se liguèrent. On fit signer une pétition. On voulait... mais quoi au juste ? Personne ne croyait à la possibilité d'expulser le vieux. Quelqu'un dit :

– Il a perdu la boule.

On le voyait bien que le vieux était détraqué. Et on se demandait si des démarches pouvaient être entreprises afin de le faire enfermer. L'affaire traîna en longueur. On l'oublia pendant quelques temps. Puis on se remit à lui rendre la vie impossible, par des mesquineries, des vandalismes, des plaintes continuelles et non fondées à des policiers malcommodes.

– Elle est fichue, ma vie, se disait le vieux. Maintenant c'est fini... je le sens.

Il mourut vers le matin. En se pendant à une poutre.

Le vieux était aussi peu capable de faire quoi que ce soit de ses dix doigts. On le vit bien, quand on entra chez lui, après le malheur. Quel désordre ! « Il n'y a pas même rien à prendre »,

dit une petite vieille, tout sèche. Elle regardait partout, soulevait, repoussait des choses. À la fin, elle y renonça.

– Eh, va donc en enfer... pouilleux !...

Le chemin des écoliers

Ça a commencé par une simple impertinence : en revenant de l'école, Simon vit un petit chien, sur la rue, et il se mit à lui tirer la queue, il n'avait pas d'idées ignobles, il croyait seulement pouvoir s'amuser. Alors, une vieille femme, furibonde, gueularde, sortit d'une maison avec un balai pour lui en donner des coups.

– Tout cela paraît quand même invraisemblable, dit sa mère, avec un air incrédule et presque soupçonneux.

– Je ne te raconterai plus rien ! Plus rien ! se dit l'enfant, et il se réfugia dans sa chambre pour commencer une longue bouderie.

Il tint trois jours. Il occupa ce temps à des espiègleries, dont une seule lui fut attribuée : une robe que sa mère aimait particulièrement et qu'il abîma. La gifle qui claqua lui fit mal trois secondes. Il ne baissa pas la tête.

Mais à la vieille femme, il réservait un sort

affreux. Il observa sa maison, épia les gens, tenta de découvrir leurs habitudes. À l'aller, le matin, il guettait aux fenêtres un signe de vie ; au retour de l'école, il restait parfois là, à quelques mètres de la maison, figé sur place et attendant, pendant de longues minutes. Une fois, il la vit, cette vieille chose, sortir de sa maison et, parmi d'autres activités, s'occuper plus cérémonieusement de la taille de ses rosiers. Simon haussa les épaules et partit.

Ce fut bien plus tard que cette sombre idée lui vint. Il remarqua alors que l'escalier extérieur de la maison était particulièrement raide, aux marches de pierre. Il compta les degrés : sept, et jugea que c'était un grand escalier. Il souriait déjà : il voyait la bonne femme en bondir de haut en bas et s'écraser sur le sol, sans vie.

– Et, avec tout ça, je rends service à l'humanité.

Un matin, beaucoup plus tôt que d'habitude, il se leva, s'habilla, et sortit sans alerter personne. Il avait pris soin de se munir d'une bonne ficelle. Il alla la fixer à la rampe de l'escalier, à une hauteur

d'une dizaine de centimètres, de sorte que la vieille femme basculât dans le vide, au moment où elle s'apprêterait à en descendre. Il eut peur. Mais son équipée se passa sans incident.

La vieille se rompit les os. Mais survécut. On put bientôt la voir circuler tout autour de sa maison dans une chaise roulante, la toute dernière nouveauté. Elle n'était plus jamais seule. Des parents, des amis, avaient consenti à la prendre sous leur protection.

Simon revenait de l'école et il lorgnait la vieille. Quelques fois, il la saluait, sans jamais obtenir, en échange, qu'un grognement sourd ; d'autres fois, il tirait la queue du chien.

Secrets

Tania vivait une existence terne et elle n'avait rien à dire. Mais elle ne cessait pas d'être satisfaite d'elle-même. Elle se voyait : séduisante, sûre d'elle, efficace, posée, cultivée. Assurément, Tania voulait être cela et un peu plus.

– Convaincre ? Excusez-moi, ma chère, mais vous ne comprenez rien à rien. Et si je consens à vous parler, c'est uniquement pour ne pas me reprocher de n'avoir pas essayé.

Mais ses goûts étaient fades et elle n'était pas toujours de qualité égale. Elle se trahissait parfois :

– Des gens en Afrique qui meurent de faim ?... Qu'est-ce que c'est que cette histoire absurde !

Il en fallait tout de même un peu plus pour entamer sa secrète complaisance à l'égard de sa médiocrité.

Quelqu'un dit :

– Elle a épousé un homme qui n'est pas riche, et elle a une conduite plutôt frivole. Elle est compétente, habile, et je ne la déteste pas, mais il faut avouer qu'elle a l'esprit un peu court et elle aime à en mettre plein la vue. Cela se voit dans le moindre de ses gestes. Quand on ne parle pas d'elle, elle s'ennuie et elle est méchante.

Ces paroles arrivèrent à son oreille. Le soir, au sortir du bureau, dans la rue, elle prit à part le malotru, exigeant une explication. L'homme ne se laissa pas démonter.

– Hum... qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda-t-il.

– Je t'aurai, t'en fais pas, lui dit Tania menaçante et, après avoir ramené son manteau, elle traversa la rue et prit une ruelle étroite. Mais dans sa hâte, elle glissa sur une plaque de glace. Alors elle perdit toute contenance, elle jura, cracha, hurla des obscénités, se lamenta. Enfin calmée, elle regarda tout autour d'elle, pour découvrir des témoins de son humiliation. Seul un adolescent boutonneux avait tout vu. Mais ça ne comptait pas.

– Ouf ! Je l’ai échappé belle.

Et elle se remet en route, fière, superbe, soulagée. Elle aurait préféré se rompre le cou, plutôt que d’être vue, dans cette fâcheuse position, par cet homme qui l’avait démasquée.

– N’importe quoi ! Mais je mettrai les policiers après lui. On verra bien qu’il vaut mieux se mettre de mon bord.

Elle prit une autre rue, courut, et vite, car elle avait un secret rendez-vous avec l’un des directeurs, qui avait promis de...

Un grand malheur

Natalia avait la foi avec tant d'exaltation, qu'elle apeurait les gens qui l'entouraient. Elle interrompait son travail pour s'enfermer dans une pièce sombre, où elle égrenait un chapelet.

– Je préférerais quand elle buvait trop, dit quelqu'un.

Mais la pauvre avait aussi un enfant malade, et donc, son préféré. Elle occupait ses temps libres à le promener d'hôpitaux en hôpitaux. Un soir, il mourut en emportant avec lui le secret de sa maladie.

La foi de Natalia ne résista pas à ce coup du sort.

– J'ai été idiot, maintenant je ne crois plus à rien, et demain je me remets à boire.

Son visage était effrayant à voir et il était clair qu'elle ne se rendait pas compte de ce qui se passait. Un supérieur lui proposa de prendre

quelques jours de repos. Elle se jeta plutôt sous un pont. Mais elle fut secourue par un brave homme, qui passait par là. Sur son lit d'hôpital, Natalia n'arrêtait pas de crier :

– Mon enfant ! Mon enfant !

Une grosse négresse, à l'accent créole, qui en avait vu bien d'autres, s'agitait tout autour d'elle. Elle dit, pour être charmante :

– Il est dans les mains de Dieu.

Alors, Natalia, furieuse, complètement hors d'elle, se leva d'un bond dans son lit et éclata en hurlements, apostrophant durement la pauvre infirmière, qui se mit à pleurer.

– Qu'on ne me parle plus jamais de Dieu !

Natalia eut une crise de nerfs. On la bourra de médicaments.

Un mois plus tard, quand Natalia reprit son travail, les gens se mirent à la dévisager et à épier tous ses gestes.

– La nourriture était bonne, les activités plaisantes, dit Natalia, posément, en parlant de son séjour à l'hôpital. Mais je n'ai pas aimé que l'on m'impose, dans ma chambre, une vieille

cancéreuse qui soufflait comme un âne. Les médecins et les infirmières étaient gentils. En somme, tout a bien été.

Elle déconcerta. C'était là, de sa part, une ruse. Elle ne désirait pas que l'on s'immisce dans ses affaires.

– Quel joli temps ! ajouta-t-elle, et elle se força à sourire.

Alors, on organisa une soirée pour elle seule. Plusieurs, dont Natalia, dansèrent, d'amusement et de joie. Elle but énormément et ne roula par terre qu'une seule fois.

– Qu'as-tu donc ? demanda quelqu'un.

– Comme c'est étrange, dit Natalia. Ma fille adolescente, qui trouvait que je la délaissais trop, ces derniers mois, a fait une fugue. Et je crois que, cette fois, c'est du sérieux. Mais je ne cesse pas, pour autant, d'être joyeuse. Je continue à rire, comme ça... J'ai été blessée à mort, une fois, mais aujourd'hui c'est terminé. Que le diable ait pitié de moi.

Et elle courut au milieu des gens, pour danser et pour rire.

Le bonheur

Il était venu à la campagne afin de se reposer et il lui arrivait quelque chose d'extraordinaire.

– J'ai passé mon existence sur l'asphalte, à côtoyer des gens hargneux, têtus, rassasiés et blasés. Mais voilà... quand je marche dans la forêt, le silence me fait tourner la tête. Quelle paix ! Je vis ici, sans savoir pourquoi, et je ne m'en soucie pas.

Il réussissait difficilement à dominer son exaltation. Il avait les yeux qui brillaient et sa voix était remplie d'émotions.

Des vandales, le verglas qui détruit tout, les routes souvent impraticables en hiver, les moustiques en été, rien ne réussissaient à entamer sa félicité.

Or, ce bonheur volé ne manqua pas de faire des envieux. Un voisin ouvrit un procès contre lui pour une histoire de chien qui, paraissait-il, jappait tout le temps. Un autre déclara à tous

venants que le vieux se promenait nu à travers champs et forêts, sans se soucier de ceux qui venaient. L'épicière refusa de lui vendre sa marchandise, sous prétexte qu'elle avait entendu raconter des histoires abominables sur son compte. « Les gens, ici, sont honnêtes, monsieur. » Elle incita d'autres commerçants à suivre la même conduite. Finalement, un bon gros homme, robuste et fort, se jeta sur lui sans raison apparente et le roua de coups. Quand il sortit de l'hôpital, trois jours plus tard, sa cabane avait été rasée par les flammes.

– C'était indécent, tout ce bonheur, dit une vieille femme.

Elle fut soulagée lorsqu'elle apprit que l'étranger avait repris le chemin de la ville.

– Oui, quelle satisfaction ! dit-elle, et elle cracha par terre.

Elle était molle, indolente, mesquine, et sa bêtise était à la mesure de ces grands pins, tout autour d'elle, dépouillés à demi de leurs branches. Elle restait là, debout, devant sa pauvre

bicoque, pétrifiée, dormant pesamment dans une ignorance infinie.

Voyages

Comme Francine était ennuyeuse. Avant, elle aimait au moins discuter longuement, maintenant elle ne savait plus que dire : l'enfant doit avoir faim, l'enfant s'est remis à pleurer, l'enfant...

Alors l'amour de Paul devint de plus en plus ténu, jusqu'à disparaître complètement.

– Si je pouvais ne plus l'avoir devant mes yeux...

Plus jeune, Paul avait voulu devenir écrivain et il n'en était pas devenu un, il avait voulu voyager et il n'avait fait que tourner tout autour de sa misérable province, il avait fait des rêves de richesses et n'avait réussi qu'à s'endetter sans trouver un moyen de s'en sortir... Il se voyait, là, traînant son existence jusqu'à son terme dans cette ville qu'il exécrait, chargés d'obligations de toute sorte. Il était mécontent de sa vie et il voulait vivre, maintenant. Il parlait d'aller s'installer à Paris. En disant cela, il avait des airs

d'un homme qui se sent coupable.

– Encore une de tes lubies, dit Francine.

Pendant ce temps, tous deux vieillissaient et se détérioraient. L'enfant grandit, puis disparut dans une autre ville. Lui aussi se prit dans le tourbillon.

– M'aimes-tu encore ? demandait Francine.

– Je t'ai toujours aimée, répondait Paul.

Et il remettait son nez dans ses fameux guides touristiques. Paris, Londres, Milan... Hum !

Sa femme mourut, un soir, en bondissant dans un escalier. La chute ne fut pas la cause de sa mort, plutôt une maladie du cœur que personne n'avait su diagnostiquer.

Paul continua à s'occuper de son jardin, de ses rosiers. Il était devenu vieux et amer. Il avait repoussé tous les gens tout autour de lui. Le seul petit plaisir qui lui restait consistait à s'enfermer chez lui, avec une grosse pile de guides touristiques.

– À Milan, les rues sont bondées de monde. Le jour comme la nuit. Et il suffit de tourner la tête pour apercevoir des édifices exceptionnels. Les

gens parlent toutes les langues. Et ils s'amuse-
nt vraiment. Sans avoir besoin de travailler...

Il languissait, le sot, mettant tout son plaisir à
être malheureux.

Souvenirs

Nina avait entrepris d'écrire son histoire folle et furieuse. Elle avait la prétention de pouvoir porter jusqu'à ses limites extrêmes l'art de se mettre à nu, complètement.

– Je ne cacherai rien, disait-elle.

Elle écrivit les premières pages dans la douleur et l'exaltation, raconta les débuts de son existence meurtrie, prit un malin plaisir à écorcher les gens qui avaient traversé sa vie... Puis, la mécanique se brisa. Sa tête se remplit de bruits et d'ombres. Elle alla donc voir sa grande sœur, Lorrie, qui avait bien d'autres préoccupations dans la vie, beaucoup plus terre à terre, entre autres de se faire une petite place, vers le haut, dans l'administration syndicale où elle travaillait.

– Mais rien ne s'est passé comme ça, dit Lorrie. Qu'as-tu donc inventé ?

Et elle fut prise d'un gros rire sonore.

Ces propos ébranlèrent Nina, qui n'abandonna pas son entreprise, mais ne put jamais dissiper le doute qui s'était installé en elle. Elle se mit à examiner ses pensées et tout ce qu'elle avait crû. Avait-elle donné vie à ce qui n'avait jamais existé ?

– Mais, moi, j'ai vu les choses de cette façon !...

Oh, oh, disait une voix en elle.

Elle se proposa de vérifier ce qui pouvait l'être : un journal, croyait-elle, avait relaté la mort particulièrement atroce de sa mère, en plongeant d'un pont dans le fleuve glacé, avec dans ses bras son jeune frère de deux ans. Elle ne trouva rien à ce sujet à la bibliothèque municipale.

– Il n'y a jamais eu de petit frère, dit Lorrie, et notre mère est morte dans son lit, sans embêter personne. Tu commences à dérailler, je crois.

Quand elle eut terminé ses sarcasmes, Lorrie incita sa sœur à plutôt se chercher un meilleur emploi, de ranger dans son appartement, et de cesser ces recherches idiotes.

– Ton enfance, ta vie jusqu’à aujourd’hui a été aussi ennuyeuse, aussi peu édifiante que la mienne.

– Mais alors...

– Tu es vraiment à côté de tes souliers...

– Je ne suis pas folle, se mit alors à crier Nina.

Folle ? Mais alors pourquoi oubliait-elle de s’alimenter pendant plusieurs jours ? Pourquoi dormait-elle sous son lit, sur le plancher de bois ? Qu’est-ce qu’elle marmonnait en marchant dans la rue ? Folle, elle commençait à le paraître et on a dû l’enfermer quand elle s’est mise à mordre dans la main dodue et tendre d’un agent de police.

Vieillesse

Malade comme il était, le vieux Simon ne pouvait aller nulle part. Alors il restait assis sur son balcon, toute la journée, et il crachait sur les gens qui passaient dans la rue. Mais on avait fini par découvrir son jeu et les passants avaient pris l'habitude de faire un léger détour, pour éviter le jet de son crachat. Bien sûr, il y avait aussi des étrangers qui empruntaient cette rue. Le vieux s'amusait bien fort quand ceux-ci se fâchaient...

– Quel maudit caractère que le vôtre, dit une voisine.

Tout le monde en avait plein le dos du vieux.

Deux jeunes garçons qui habitaient le quartier flânaient, un jour, par ce coin-là. L'un sortit un couteau et dit :

– Je vais le tuer.

– Si tu veux, mais dépêche-toi, dit l'autre.

Le premier partit en courant et revint moins

d'une minute plus tard. Il avait l'air un peu secoué.

– C'est fait.

Ils allèrent alors s'abrutir de musique dans un bar, près de là.

Plus tard, dans la soirée, les deux garçons revinrent par le même chemin. La rue était calme, vide. Tout à coup, un gros crachat gluant vint se coller sur le nez de l'un des garçons. Stupeur et interrogations. En haut, sur son balcon, le vieux les regardait et rigolait.

– Mais je croyais que tu...

– Eh bien, dit l'autre, je n'y comprend rien. Je t'assure que je lui en ai mis un dans les côtes et il est tombé par terre.

C'était septembre. Il ne faisait pas encore très froid. Mais le vieux, frileux et qui ne pouvait pas s'accoutumer à un souffle d'air frais, s'était emmitouflé dans deux manteaux et quelques chemises, si bien que la lame du couteau avait glissé dans l'étoffe, sans atteindre la peau...

– Tu m'as débité ta menterie, en me prenant pour un idiot, dit le second garçon.

– Eh, vas donc au diable... imbécile !

La bagarre s'engagea. Et le coup de couteau qui vola porta cette fois.

Le petit enfer

Les gens qui l'apercevaient trouvaient qu'il avait une tronche singulière. Mais ils ne se croyaient pas à moitié assez malins pour affronter ce grand type, costaud, au regard ahuri. Plusieurs le voyaient circuler dans la même rue, jour après jour, et ils se demandaient quand quelqu'un se déciderait enfin à dérouiller cet hurluberlu, avec ses manières originales : à quoi ça sert de faire peur comme ça ?

– Mais qu'est-ce qui ne va pas avec toi ? demanda, un jour, un type qui avait trop bu, et qui était lui-même un peu bizarre, avec sa gueule qui ne réussissait à articuler qu'un mot sur deux.

– Mais tout va très bien, dit Maxime, sur un air défensif, penaud et manquant de contenance.

Maintenant, il ne pensait plus à ces idiots, qui croyaient avoir gagné une bonne planque au soleil, et qui déliraient tranquillement entre les quatre murs de leurs petits bungalows, tous à peu

près identiques. La connerie est la même partout.

Sa vie s'écoulait, sans surprise, sans motif de contentement. Il aurait fallu un fait extraordinaire, ou une catastrophe, pour qu'il se secoue un peu, sorte de son univers indéchiffrable et hostile. Au contraire, il promenait sa misère de long en large, dans sa petite maison isolée et décrépite.

Déjà, dans le village, on l'avait catalogué comme une petite bête affolée, un semi-clochard déconnecté, comme quelqu'un qui était foutu, qui n'irait jamais très loin ; ce qui contribuait à le désincarner encore davantage. Effectivement, il n'avait rien d'une espèce de gagnant, irritant d'astuces, d'habiletés et de pensée positive, que l'adversité ne réussirait jamais à jeter à terre. Maxime se sentait désarmé et anxieux devant ces gens qui ne le ménageaient pas, mais il craignait de le montrer. Il réagissait, au contraire, par des excès de politesse. Mais il ne pouvait plus dormir, il restait éveillé toute la nuit. Les gens le regardaient aller et ils attendaient qu'il craque, ils le souhaitaient ardemment, ils se délectaient à cette seule pensée, mais, en même temps, ils en

avaient un peu peur : s'il fallait qu'il se mette à tuer des gens...

Oui, il s'effondrait tranquillement. Il s'enfermait dans une solitude désespérante. De plus, il devenait nerveux, colérique ; il était perclus de maux de tête et victime de longues insomnies. Le soir, lorsqu'il rentrait, après le boulot habituel, autour de la ferme, il s'assoit devant sa télé et gobait tout ce qu'on y présentait. Et il n'allait presque jamais en société. On ne pouvait deviner ce qu'il préparait. Il donnait des signes de ne pas tourner en rond.

– Il y a longtemps que le type a chaviré, disaient tous, dans le village.

– Je suis fou, se disait Maxime, parfois, dans un moment de lucidité. (Mais il avait aussi peur de l'épicière, qu'il soupçonnait de vouloir l'empoisonner. Et des rats qui couraient dans les escaliers...) Il se sentait observé, jaugé, inventorié, catalogué. Rabaissé, humilié, il serrait les poings dans ses poches. Il était tout à fait convaincu que les gens, autour de lui, le voyaient comme cinglé de part en part, et le considéraient

ainsi comme un coupable. Il avait bien découvert la gêne apportée aux gens par la vue d'un type au regard ahuri et à la tenue vestimentaire plus que critiquable. Il se sentait comme une bête traquée, il se voyait encore et toujours comme celui qui se retrouve écarté du groupe, lui contre tout le monde et tout le monde contre lui. En fait, il pensait tout simplement que son existence n'était qu'une ruine.

Souvent, il examinait dans un miroir sa bouille singulière. Il y avait bien quelques petites choses qui clochaient, mais il n'y avait rien d'anormal chez lui, sauf qu'il était maigre et nerveux et sa voix sonnait bizarrement, et ses habits étaient trop petits pour lui ; il se demandait pourquoi des gens croyaient avoir le droit de le repousser pour ça. J'y ai déjà réfléchi, se disait-il. Sans trouver de réponse, naturellement.

– Il doit y avoir aussi quelque chose qui est en moi, dit-il, empoisonné par l'angoisse.

À part lui, il argumentait sur des suppositions purement gratuites.

Comment pouvait-il arriver à ne plus penser

au petit enfer au fond de lui ?

Il en était arrivé à croire que, quand un type perdait la boule, c'était dans sa tête que ça se passait et pas ailleurs, ou alors, même, il lui manquait un morceau d'intelligence. Il n'arrivait pas à étouffer en lui quelque chose qui risquait de percer. Il avait une trouille intense de tomber dans une misère d'être dont on revient difficilement.

L'automne vint. Tous les soirs, alors, il prenait le frais, marchant à grands pas, en réfléchissant, comme s'il avait toujours fait ça. Ce soir-là, il avait plu, mais pas des cordes. Sur le chemin du retour, cependant, il ralentit perceptiblement le pas. Il n'était plus pressé de retrouver la maison, où personne ne l'attendait. Il affectait de garder une attitude décontractée. Une voiture passa près de lui en roulant vite sur la petite route poussiéreuse.

Ailleurs, dans le monde normal, les gens avaient un aspect peu décoratif, qui rebutait. Au village, il avait appris, par exemple, qu'une jeune fille s'était jetée dans le lac, tout près. Maxime

avait cru déceler quelque chose de tordu dans la tronche du type qui lui racontait cela. Il s'était assombri. Pourtant, il fut de ceux-là qui assistèrent à la scène quand on repêcha la femme, plusieurs jours après, alors que le vent bousculait les arbres et faisait tomber les feuilles. Un gros bonhomme avec un sourire de gredin dit plusieurs fois : « Il va pleuvoir » et « Cette nuit, il gèlera », avant de se rappeler qu'il serait en retard pour rentrer à la maison.

Les années passèrent. Mais les rugosités ne s'estompèrent pas au moment de la quarantaine. Maxime était toujours à essayer de se trouver une définition de soi. Il cherchait son souffle depuis quelques années. C'était un être toujours au bord de l'explosion. Pourtant, il essayait de comprendre ce qui lui arrivait, il était bien conscient de l'état critique où il se trouvait, sans pouvoir pour autant se croire capable de faire quelque chose ou de trouver l'aide nécessaire. Il ne se croyait tout simplement pas atteint par quelque démence, il imputait la faute, plutôt, de sa déraison et de son état précaire, aux gens qui l'entouraient, qui, pensait-il, par leur attitude et

leurs agissements, contribuèrent à le traîner plus encore dans la déchéance. Il voyait bien l'incongruité d'une telle affirmation, qui, de toute façon, ne menait nulle part. Mais il ne savait plus apprécier juste, il manquait de discernement. Son esprit était constamment occupé à mettre au clair quelques souvenirs dont il n'avait gardé que des traces infimes. Parmi d'autres images, il voulait absolument tirer au clair les événements entourant la mort de sa mère, survenue dans des circonstances violentes. Il le savait bien, pourtant, que son père avait enfin eu la peau de sa mère avant de se tuer à son tour. Maxime avait découvert les cadavres gisant dans leur sang dans la chambre à coucher. Il avait attendu trois jours avant d'alerter les policiers. Puis, alors, les gens s'étaient mis à jaser, de ceci, de cela ; les avis avaient été partagés. Enfin, tout s'était calmé. Tout s'était remis à aller plus lentement. Les gens tournaient moins vite. Presque le silence, et l'immobilité. Partout, des muets qui circulaient dans le village, et qui ne demandaient seulement qu'à mettre leur nez dans ses affaires. Ils le regardaient, oh oui, ils le surveillaient, ses plus

petits gestes, ses allées et venues.

– Bande d’abrutis, cria-t-il, un jour, exaspéré.

Les gens ne savaient pas trop quoi faire, ils reluquaient, ils questionnaient, ils ramassaient des informations. Avec le temps, leur attitude ne changeait pas. Toujours la même réserve froide et singulière. Maxime opposait invariablement à leur curiosité indiscreète un silence obstiné. Mais son ouïe très fine captait les moindres intonations. Alors il décelait toutes les paroles dégrisantes et ironiques. Cependant les gens aimaient à découvrir une souffrance chez ce taciturne.

Il y avait déjà sept années de cela. Quelles années infernales ! Que de gestes posés pour rien, que de nuits à ne pas trouver le sommeil, que de commentaires ! Au reste, il pensait s’en aller de ce sacré patelin. Ah, s’il pouvait vendre : la maison, la grange, les animaux... Mais une certaine paresse, en fait, le retenait dans cette situation affligeante, et le faisait rester là malgré l’horreur qu’il éprouvait.

Puis on le laissa un peu tranquille. En fait, on

trouva mieux, dans ce village où régnait la mauvaise humeur. Or, il arriva qu'une jeune fille, apparemment dépressive, emporta son nouveau-né dans la forêt et l'y abandonna. Pour une raison ou pour une autre, elle ne fut pas inculpée de meurtre ; on lui prodigua plutôt des soins psychiatriques. Mais on put continuer tout de même à la voir circuler dans tout le village. Elle gardait un air un peu paumé, elle s'habillait mal, elle jurait dans le cadre petit et mesquin de ce village. Mais elle était frondeuse et ne manquait pas d'apostropher ceux qui se mêlaient de ses affaires.

— Elle a su bien jouer son jeu, disaient plusieurs, et ils la regardaient avec une mine courroucée, mêlée de crainte.

La jeune fille ne quitta pas le village, même si à peu près rien ne la retenait dans ce coin, sauf une vieille mère qui se mourait d'un cancer. Elle avait l'air de se dire que, plus loin, les choses ne s'arrangeraient pas, son cas avait fait la manchette dans le pays, alors ! Il lui fallait affronter les gens. Elle le fit, avec résignation, mais aussi avec entêtement. Un jour, Maxime la

vit, dans un resto, grognant, hurlant, parce que l'on refusait de la servir. Oh, elle avait de la ténacité et de l'endurance, et elle semblait éprouver une joie maligne à se faire remarquer. Maxime en avait été un peu étonné, puis l'avait enviée, il avait envié son courage, cela même qui lui faisait si défaut.

Les deux se ressemblaient sur certains points. Pourtant, il n'y avait pas une personne, dans ce village, que Maxime ne haïssait plus, qu'il ne regardait avec plus de froideur et de mépris. Il n'aurait pas voulu être surpris en compagnie de cette femme.

– Regardez les deux cinglés !

Cette pensée inquiète le dominait complètement. Et la honte l'étouffait.

Maxime imaginait clairement ce qu'on en aurait dit : ils forment un joli couple, héhé ! Il avait une peur atroce d'être associé à un être encore plus marginal que lui. Il voulait être du côté des planqués, des grandes gueules. Toute son attention était alors dirigée à dégrossir les liens complexes qui l'unissaient aux gens du

village. Et il était assez heureux que cette grosse fille devienne à son tour la proie des gens, il n'aurait pas manqué même, il aurait aimé porter un vilain coup. Dans le secret de sa maison, il était déchaîné contre cette fille.

Puis, un jour – par quel hasard ! – il la vit qui, pour une escapade improvisée, se baladait à pied à une extrémité du champ où il travaillait. Il la regarda un moment, sans bouger, intrigué et anxieux. La jeune fille se dirigeait vers lui, sans se presser ; elle avait un air pas hostile, juste indifférent, avec une moue un peu boudeuse et ennuyée. Elle reluqua par çï, par là, puis se décida enfin à parler, avec un dédain quasi manifeste :

– Tu restes ici ? Je veux dire : dans cette cage ?

Elle désignait une petite maison, sans charme, à l'aspect délabré, plus loin, près de la route. Elle laissa échapper un sourire, mais on ne put rattacher ce sourire à quelque chose, de façon précise. Maxime dit, avec agressivité :

– Qu'est-ce que tu veux ?

Il tenait une pelle à la main, fermement ; tous ses membres étaient tendus. La solitude l'avait à tel point déshabitué de tous les agréments de la conversation qu'il parlait beaucoup trop fort, plus que nécessaire.

– Je ne veux rien... rien..., dit la fille, tranquillement. Je ne fais que passer. (Elle fit quelques pas comme pour s'en aller, puis elle se retourna.) Eh bien, c'est toi, le type dont on parle dans tout le village ?

Alors elle rit franchement.

– Et qu'est-ce que l'on dit ? répliqua Maxime, qui pouvait difficilement se contenir.

– On dit que tu es complètement fou. On porte d'ailleurs le même jugement sur moi. Mais moi ça m'est indifférent. Je n'ai pas d'amertume. J'ai un beau jardin secret, où personne ne va, que moi.

Maxime avait l'air de ne pas comprendre. Il se contenta de grogner un peu, puis dit quelque chose d'inintelligible.

– Alors c'est vrai que tu es fou ? Je crois que oui. Il faut te voir. Tu as une sale gueule, pas

laide, juste complètement égarée, avec des yeux exorbités. Note que je le dis comme je pense, simplement, pour que tu le saches bien et que tu ne te fasses pas d'illusions sur ton compte.

Elle partit. Mais juste comme elle avait le dos tourné, un gros objet siffla près de sa tête et alla se planter dans la terre un peu plus loin. Alors la fille se détourna, sans sembler comprendre, et ses yeux exprimaient une interrogation muette.

– Tu es fou, vraiment fou ! dit-elle, en reculant d'épouvante.

Alors Maxime se jeta sur elle et la bourra de coups, rageusement, jusqu'à ce que celle-ci perdit conscience. Puis il la regarda, qui gisait par terre, le visage ensanglanté. Il savait qu'elle vivait encore. Alors il prit une énorme roche et lui fit éclater la tête.

– Je ne suis pas fou, pas fou, dit-il. Et toute son ivresse tomba brusquement ; les nerfs déchirés, il ne savait pas ce qu'il entreprendrait contre lui-même.

Il regarda tout autour de lui. Rien. Il était seul. Complètement seul.

Les voix

Alors la voix dans le corridor, et moi mangeant ce sandwich, les coudes appuyés sur un coin de la table, et cette voix, et la table, grande la table, que je n'avais pas assez de mes deux mains, de tout mon corps pour l'occuper entière, la table nue, et la voix a continué, moi qui prêtais l'oreille sans oser rien avaler pour saisir tous les mots, et la voix, la voix, c'est alors que je me suis rendu compte que j'étais là à espionner derrière cette porte, je m'emparais de leurs mots, j'étais seul et je les écoutais, ils parlaient avec grande animosité, je ne perdais pas un seul de leurs mots. Eux ils parlaient, là derrière cette porte, ils étaient deux, moi j'étais seul.

Soudain j'ai eu peur. Étrangement, la chambre me parut trop grande, l'espace trop vide, et puis le silence, je me mis à surveiller les murs, regardant ici, là-bas, pour y déceler je ne sais quoi, non, j'étais seul dans cette chambre, et cela,

je sentis que je ne pourrais pas le supporter plus longtemps, que ma tête ou mon corps allait éclater si un seul instant de plus... Je laissai tomber le sandwich sur la table, me levai d'un seul geste, sortit, ou plutôt me précipitai dans la rue, sur les gens. Ils étaient encore là, eux deux, à parler dans le corridor.

Le vent d'automne, un peu frais, je m'aperçus que je ne m'étais pas habillé suffisamment, mais plutôt que de revenir, je continuai à marcher dans la rue, content d'avoir froid, de grelotter de tout mon corps, et enfin de saisir ne serait-ce qu'un instant les regards fugitifs des gens. Je me retins de rire, tout un immense plaisir qui me prenait, je savourais ces yeux qui semblaient me dénuder tout à fait, découvrir mes pensées, mes intentions, oh comme j'avais besoin de ces regards !

J'ai couru par là. La rue pleine de gens. Toutes les têtes superbes, les corps mouvants, là à parler, à rire, à marcher trop vite, des bouches à jouer, des joues gonflées, les visages rosés, toutes ces adorables têtes. Je les regardais toutes, elles avaient tant à me dire, mais je ne pouvais rien retenir. Alors je me suis assis, quelque part, et j'ai

regardé les gens. Je ne sais plus pendant combien de temps, jusqu'à ce que tout fut revenu en ordre dans ma tête. Je retournai chez moi. Je dormis bien cette nuit-là.

La galerie

Pas le temps de mettre le pied dans l'escalier qui mène chez moi qu'il est là à me dévisager de ses yeux sans expression. Un homme très vieu, c'est mon voisin, du matin au soir sur sa galerie qui est aussi la mienne, éternellement à surveiller la rue, les gens, et quand je rentre chez moi, il me surveille du coin de son œil sans jamais dire un mot. Son visage ne dit rien, je ne sais s'il peut être content quelquefois, ou s'il lui arrive de rire, mais sa bouche est toujours fermée, ses yeux grand ouverts, il examine, il décortique chaque passant, les prend à part, les dévore jusqu'à ce qu'ils aient tournée le coin de la rue.

Ce soir, encore là, comme à son habitude, je sens ses yeux sur moi, et je ne sais, la fatigue ou le soleil, mais je veux briser ce visage, je veux lui dire un mot pour le voir réagir, mais je ne trouve rien, tout reste pris dans ma gorge parce que ces yeux-là m'absorbent, m'interdisent de parler, ces

yeux me font peur. C'est idiot ! Alors pour dire quelque chose, j'ai dit : Bonsoir. Il a marmonné un mot péniblement et a continué de surveiller la rue. Je me suis réfugié chez moi.

Quoi que je fasse ce soir, ce vieux-là tient ma tête, je le sens à proximité pour m'espionner. J'essaie de lire, mais j'entends le bruit de sa berceuse sur la galerie, et alors je me l'imagine à regarder dans mon salon pour me juger, me condamner sûrement. Je sais bien que c'est impossible, il ne rentre jamais chez moi, mais cette peur que j'ai toujours à le savoir là à ma porte. L'appartement est trop petit, pour lui et moi, je veux être seul, je vais me fondre dans la foule de la rue, même si je dois l'affronter encore un instant. Je sors de chez moi sans rien voir, je presse le pas, je disparaïs.

Il était là encore cet autre soir, avec ces mêmes yeux, à ne rien dire, et il m'a regardé jusqu'à ce que je sois bien caché chez moi. Je n'en peux plus de le voir toujours là, je me sens volé. S'il disait un mot, je pourrais me fondre une image, et me dire : C'est un vieux comme les autres, ou encore : C'est un original, il a ses

petites fantaisies, mais non il ne dit jamais rien à personne, je ne sais rien de lui. Et il regarde toujours la rue, sans jamais se lasser.

Cela a assez duré. Je ne me ferai pas prendre ainsi continuellement. Il faut que je fasse quelque chose, l'aborder, l'interroger sur sa vie, ou le temps qu'il fait, ou n'importe quoi d'autre. Ou bien je pourrai aussi l'insulter abondamment. Qu'importe, il faut qu'il réagisse ne serait-ce qu'un instant, j'ai besoin d'un sourire ou d'un mot ou d'une insulte de lui, j'en ai terriblement besoin. Et qu'il cesse enfin de me regarder avec ces yeux tranchants. Cela devraient être interdit de regarder les gens de cette façon.

Indifférence

Dans la famille, on y était pâle, on parlait peu, les sourires étaient rares et on affichait une méfiance certaine pour ce qui était hors de l'ordinaire. Alors, ce fut sans regrets que Maxime, après avoir perdu son emploi dans un supermarché, décida de rebondir : quittant parents et patelin, il partit pour Montréal, afin d'y réussir sa vie. Au lieu de quoi, dans un bar minable, il fit la rencontre d'une fille singulière dont la seule présence suffisait à le faire se sentir tout chose. Il attendait la venue d'événements extraordinaires mais en vain, le plus considérable étant l'arrivée, impromptue, de sa mère, un samedi, qui l'exhorta à retourner à l'école. Ce qu'il fit, d'ailleurs, et avec un certain succès.

Alors, seulement quand il n'espérait plus rien, les malheurs se mirent à tomber sur lui. La maison familiale fut rasée par les flammes et, tandis que les parents s'envolaient en fumée, une

furie soûle, costaud, solide, proprement terrifiante, ennemie de tous les hommes de la terre, s'abattit sur lui, dans la rue, et lui planta un couteau dans l'épaule. Cloué au lit, dans un hôpital, il n'eut, pour lui tenir société, que sa petite sœur. De sa mésaventure, il était trop épuisé, ou assommé par les médicaments, pour en être tourmenté. Et il préférait se taire sur cette affaire. Étrangement, un détachement intérieur se fit et il put, il eut le temps de creuser un peu quelques souvenirs troubles et douloureux.

– Ça t'ennuie, non ? demanda Sabrina, qui faisait la lecture d'un roman aux nombreux rebondissements.

Maxime regarda la jeune fille sérieuse et tranquille qui le questionnait mais il pensa plutôt à l'adolescente timide et maladroite qui s'était inventé une histoire d'amour avec le beau garçon de son école.

– Je n'y comprends rien, dit Maxime. Je ne peux arriver à m'intéresser à cette histoire, ça n'a aucune vraisemblance et puis c'est vulgaire et mal écrit...

Il n'avait pas envie de parler. Il restait la tête sur l'oreiller, les yeux ailleurs. Il écoutait les rumeurs de l'hôpital.

– Je comprends, dit Sabrina, qui parlait bas, doucement, comme pour ménager son interlocuteur. Mais elle était toujours parfaitement à l'aise avec son frère, ça avait été longtemps son unique confident. Elle se dressa un peu sur sa chaise inconfortable et ajouta : Tu sais que (et elle blêmit brusquement) l'incendie n'a pas été accidentel. Maman était déjà morte quand... Notre père ne pouvait pas accepter qu'elle songe à le quitter. Je...

Son corps était secoué de tressaillements. Elle se mit à pleurer. Elle n'avait pas changé. Elle passait ses jours, jadis, à s'enfoncer dans une solitude, à s'abîmer dans son propre monologue, et elle cultivait une tristesse radicale, sans appel. Elle se laissait envahir par le malheur, par les gens.

– Tu n'as pas oublié... ?

Comme la suite ne venait pas, Maxime dit alors :

– Je n’ai pas oublié, je me suis habitué, c’est tout. Je ne veux pas me torturer l’esprit avec la vie sombre et triste, insignifiante, sans grandeur, que j’ai vécu jusqu’à maintenant. Je pourrai plutôt songer à tout cet argent que nos parents nous ont laissé...

Puis l’émotion s’amenuisa, ils trouvèrent une conversation et des figures convenables.

Sabrina parla de sa vie sans éclats qu’elle menait dans un petit appartement étroit, dans un quartier tranquille. Elle vivait seule et n’avait pas encore réussi à se faire des amis dans cette ville nouvelle pour elle. D’ailleurs c’était une personne d’approche difficile, plutôt réservée et méfiante ; on pouvait penser que l’opération serait ardue...

– Je n’ai que toi.

Mais la solitude, ce n’est pas un événement et Maxime n’avait pas sourcillé en entendant ces mots. Le garçon s’était habitué à la souffrance de sa sœur, il s’en amusait même, sans qu’il éprouvât du mépris pour elle. Mais il avait tant à penser. Sabrina pouvait bien attendre...

– Je crois que je ne vais pas pouvoir continuer, annonça-t-elle alors. Je me suis débattue, autant de fois qu’il a fallu, mais c’est pour retomber, continuellement, pour trébucher sur la réalité. Personne ne peut rien pour moi. Je suis arrivée au point où je me demande à quoi je pensais, du temps que je n’avais pas encore forger toutes ces chimères. Et, quand, par miracle, j’arrive à m’endormir, je suis immédiatement tourmentée par les rêves.

Maxime ne dit rien : Sabrina était tout à fait capable de se noircir les idées toute seule. Entre les cils, il l’épiait. Elle ne lui apprenait rien. Il y avait longtemps que la fréquentation des gens (et dans son cas on aurait pu dire la confrontation avec les gens) réglait ses humeurs. Elle avait pu tenir jusqu’à ses vingt ans, mais sa confiance en elle avait fléchi, à la suite d’un retentissant échec amoureux. Sa dernière lubie avait été de fréquenter Dieu et le diable, et les églises, en particulier. Mais les curés devaient sans doute se méfier de leurs fidèles trop jeunes et au regard affolé, car on l’avait poussée souvent vers la porte, sans ménagement.

Sabrina ne se décidait plus à prendre une meilleure mine. Encore sa bouche émit des sons sans que Maxime put reconnaître les mots. Il pensait à ce qu'elle lui avait dit un jour :

– Tu sais bien que je suis folle.

Il avait ri. Il y a une limite aux secours qu'un être peut porter.

À sa sortie de l'hôpital, Maxime fit de grands bouleversements dans sa vie. Il trouva un emploi, un meilleur appartement et se découvrit des goûts pour le cinéma, la musique et le vélo. Il n'y eut alors plus de place pour Sabrina, qui vivait encore dans la même morne inaction, chez elle, enfermée, cloîtrée. D'ailleurs, il fut vaguement ennuyé à l'annonce de son suicide, plus que choqué ou attristé : la cérémonie funèbre, les paperasseries, les yeux fureteurs des parents... Ce soir-là, Sabrina avait quémandé sa présence mais il avait ignoré ses prières et comme elle s'était faite trop pressante, il l'avait tancée vertement. Il n'avait jamais pensé, aussi, que Sabrina en arriverait à ce moyen extrême : elle était un peu fumiste, elle cherchait à attirer l'attention... Cette

indifférence, ce détachement total qu'il avait éprouvé pour sa sœur ne manqua pas de le surprendre. En même temps, il en tira un certain contentement : ainsi donc, il devenait mieux armé pour lutter contre les coups du sort.

Puis il revit Catherine plus souvent. Mais sa passion devenait plus tiède en même temps que celle de la jeune fille devenait plus violente. C'était un être touchant, que l'on pouvait blesser facilement, et on ne s'en privait pas beaucoup, comme il arrive souvent avec les gens peu habiles à se défendre. Mais elle restait digne et son attitude ne la trahissait pas. Elle avait un travail peu inspirant qui déteignait parfois sur elle : elle devenait alors sombre et se retranchait en elle-même. Mais elle arrivait à aller au delà de son triste quotidien par la lecture et le cinéma : elle avait une certaine ouverture d'esprit et une bonne intelligence.

Ils firent des projets. De mariage, entre autres. Maxime avait 22 ans. D'abord, l'idée lui avait paru amusante, mais, rapidement, des présages sinistres ôtèrent tout l'étrange romantisme au geste. Il résolut de se dégager de sa promesse par

une insolence gratuite, pour couper court, mais il aurait affaire à la mère de la belle, une personne incongrue et menaçante, capable d'une représaille. Il fallait voir le ton qu'elle prenait pour dire :

– Alors j'ai devant moi le fiancé de ma fille ?...

Il ne se sentait absolument pas capable d'affronter cette infernale bonne femme.

Il ne trouva rien de mieux à faire, pour retarder la cérémonie et se donner plus de temps pour trouver des échappatoires, que d'aller mettre le feu à l'église du quartier. Il y réussit si bien qu'au matin, quand les pompiers maîtrisèrent enfin les flammes, il ne restait plus que la façade de pierre.

Il pensa tout de même qu'il devrait trouver d'autres moyens, moins radicaux, pour régler ses problèmes.

La rage

Quelques instants prennent soudain trop d'importance dans la vie et on ne peut rien faire pour arrêter cela.

Il y a eu quelque chose d'effrayant dans la vie de M. Boily. Un jeune type, dans la rue, avait tenté de lui dérober son argent. S'il y a lieu, il n'avait dû qu'à une chance inouïe de ne pas être atteint par un coup de couteau.

Une terreur nouvelle s'était emparé de lui, aussi violente que déraisonnée. Le soir, tard, il n'avait pas fini de geindre et, dans la nuit, il eut une attaque. On le remit sur pied mais le regard du vieil homme s'inquiétait comme il ne s'était jamais inquiété.

— Laisse donc ces pensées, lui disait M. Simard, uniquement pour l'apaiser, mais il n'avait pas idée de toute l'étendue des dégâts qu'avait fait l'imagination de son ami.

Personne ne s'intéresse très longtemps à

quelqu'un dont l'état mental se délabre sensiblement. Même M. Simard revoyait son ami de loin en loin et il ne trouvait pas toujours des prétextes pour écourter ses visites : « Il est temps de m'en aller. Portez-vous bien. » Et il disparaissait, raide, vieilli, sur le point de terminer lui aussi.

On revit finalement M. Boily dans la rue, dans les petits magasins, dans les restos du quartier. Apparemment, rien en lui n'avait changé. Mais soudain, et sans raison, son regard devenait mauvais, dur. Et puis il conservait le plus souvent un air bourru et intraitable. Le temps l'avait certainement rendu aigri. Il s'aliénait ainsi tous ceux qui l'entouraient. Quelqu'un le lui fit remarquer. Il se contracta. Sa réplique ne fut pas habile, ni bien envoyée.

– Il m'est pénible de vivre ici, seul, sans une femme, disait-il. Toute la journée, je m'ennuie, je n'ai rien à faire. Ça doit être l'âge car j'ai perdu le goût de ce que j'ai aimé. Et puis mes pensées prennent une tangente qui me fait peur.

Le vieil homme était fin ivre, sinon il n'aurait

pas commencé ces démonstrations sentimentales.

– Je ne sais pas ce qui est arrivé, disait-il, pour expliquer la conduite qu’il avait adoptée les jours derniers. J’étais surexcité, par l’alcool, par les nuits sans sommeil, assurément. Mais je compte demeurer en vie, maintenant. Puis, quand le mieux reprendra, je renouerai avec mes enfants et je ferai un voyage. Je ne deviens pas tout à fait fou.

Il voulait pleuvoir et la rue était tranquille. À un certain moment, on put entendre les exclamations d’un vieil homme ronchon qui disputait pour ceci ou pour cela. Puis plus rien. M. Boily marchait sans se presser. Il pensait à lui-même. « Qu’ai-je fait d’extraordinaire, dans ma vie ? », se demanda-t-il. Et il prit un air consterné : « Je n’ai rien fait, rien. » Le dépit le retourna et, à la réflexion, il prit la résolution de ne plus penser aussi sombrement. Il rentra chez lui. Mais il ne retrouva pas, ce soir-là, de jolies pensées.

– J’ai vécu toute ma vie avec la rage au ventre, disait-il, cédant encore à la tentation de

l'apitoiement.

Toute sa vie, il avait fait un travail de ver de terre, ennuyeux, répétitif ; il avait ressenti de brûlantes envies, nées de paradis entrevus ; il avait vécu des amours exigeantes ; il avait connu le mépris, souvent il avait dû avaler amèrement sa honte ; et, malgré que certains souvenirs s'étaient émoussés, il gardait des réminiscences lourdes. Et maintenant, vieilli, abandonné par les siens, il vivait comme une larve au fond d'un trou.

– Les coups durs, les trahisons, les frustrations devraient m'avoir assez enragé pour que, à la fin, je me moque de ce que ma vengeance peut exercer.

Un soir, alors qu'il marchait dans un parc, il croisa un jeune homme, qui le nargua et, particulièrement, railla son air renfrogné. Le vieil homme, dans sa fureur, se jeta sur lui et le roua de coups, généreusement ; la bête qui était tapie aux aguets au fond de lui-même bondit toutes griffes dehors, pour tuer et déchirer. Ce fut le matin suivant, par la radio, qu'il apprit qu'il avait

tué. Il n'en fut pas retourné. Seulement anxieux, inquiet de ce qu'on puisse retrouver sa trace. Il avait succombé à une tentation brutale mais aucun scrupule ne harcelait sa conscience et il trouva rapidement des circonstances atténuantes à son geste. Avec les heures, il durcit même son propos :

– Je l'ai tué sans frissonner. Et je recommencerais, plusieurs fois, si c'était possible. Ça m'a paru facile, vraiment.

Puis :

– Pourquoi devrais-je me torturer l'esprit ? Ce n'est qu'un homme en moins.

Oui, il était furieux. Jamais il ne l'avait été plus. La colère qui était montée au-dedans de lui ne s'apaisait pas. Elle amenuisa sensiblement cette mince couche de vernis qui distingue un être vivant en société. Cet homme mal habillé, hostile et exhalant la rage s'habitua très vite à détester, sans se demander si cette haine avait une justification. En peu de temps, il s'était tellement gorgé de cette haine qu'il ne pouvait plus la retenir et inspirait un trouble, de la méfiance et

même de la peur aux gens qu'il côtoyait. Mais les sentiments, les susceptibilités de ses concitoyens ne le concernaient plus. Il vivait dans un autre monde. Il sombrait dans un abîme. Il ne pouvait pas chasser les ténèbres qui emplissaient sa tête ; ses pensées lui échappaient.

M. Boily ne souffrait pas ; il continuait à exister, dans un état végétatif et chaotique. Il aurait peut-être oublié ce qui s'était passé quelques semaines plus tôt, l'incident, la méprise, si la rumeur de ce qu'on procéderait bientôt à l'arrestation de l'assassin n'était venue à lui : en effet, on possédait une bonne description de l'homme, entrevu par des promeneurs. Et... le portrait était ressemblant. M. Boily se convainquit alors qu'il ne lui restait rien à faire que de subir le jugement d'un procès. Mais c'était la peur de sombrer à nouveau dans un état dépressif qui, pour l'instant, prenait le dessus. Pour le reste, ses sentiments n'avaient pas changé : aucune trace d'un remords, seulement un ennui, de l'embarras, une certaine gêne. Il se remit à boire et à s'enivrer. Parfois M. Simard lui tenait compagnie. Mais il n'appréciait pas

particulièrement cet homme courtaud, à la voix monotone et traînante, au discours si désespérément prévisible ; M. Simard était un petit homme inhabituel, pas malfaisant, pas malin, seulement une de ces personnes silencieuses et tranquilles à qui on ne prête pas beaucoup attention.

– Quelqu’un est venu, cet après-midi. Oui, un policier... Il m’a posé des questions...

– Quelles questions ? demanda M. Simard.

– Oh, des balivernes. Si je savais quelque chose à propos d’un crime survenu, dernièrement, au parc, quelles étaient mes habitudes... Il n’a pas eu l’air d’apprécier mes réponses. Il a dit qu’il reviendrait.

M. Boily était trop ivre pour ne pas céder à cette impulsion d’en dire plus :

– Ce n’est pas la peine d’essayer de les tromper. Ils me tiennent...

La stupeur se lut sur les traits de M. Simard. Quelques secondes suffirent : il décida qu’il avait mal entendu, que son ami délirait et s’était remis à broyer du noir... Aussi, l’alcool lui interdisait

toute pensée suivie, et il refoula dans son subconscient cette idée par trop empreinte de menaces terribles. Il but encore, contrairement à son habitude, puis, à la fin, il s'endormit profondément, sur sa chaise, tête pendante, et ronflant. Il ne se réveilla qu'une heure plus tard, pendant que son ami qui s'était coupé le bras profondément sur une vitre pissait le sang sur lui en hurlant à tue-tête des paroles incompréhensibles. M. Simard se mit à l'engueuler dur, lâchant des insultes diverses, puis il le mordit, au bras et à une joue, sans s'arrêter de vociférer. Ce fut une voisine affolée qui appela les policiers.

Éclats de voix

Toutes les semaines, Marie allait voir un psychologue et, moyennant beaucoup d'argent, il lui jouait dans le ciboulot. À la fin, il lui prit toutes ses économies sans, pour autant, lui enlever les bruits qu'elle avait dans la tête. Quand elle ne put plus payer, il la congédia.

– Ah, par exemple !..., dit Marie.

Elle lui fit la guerre. Elle l'abreuva d'injures, aspergea d'œufs sa maison, égratigna sa voiture neuve et, pour finir, alerta toute la population sur le goût du bonhomme pour les très jeunes filles.

Le vieux médecin, qui fréquentait la baronne et buvait du calvados, leva enfin le nez :

– Mais vous êtes folle, très chère !

Il bénéficiait d'une certaine autorité dans cette petite ville. Il chargea de l'affaire les policiers qui, peu cultivés et ne faisant pas dans la dentelle, la réglèrent à leurs façons : à coups de pied et de

poing. On pouvait ne pas apprécier les manières un peu frustrées des gens de la province mais il fallait avouer que ça donnait certains résultats. Marie se tint tranquille.

Mais il y avait toujours cette petite voix qui lui chuchotait à l'oreille. Un jour, longtemps après, elle entendit qu'on lui commandât d'aller mettre le feu à l'église, à l'école, au poste de police. Ça brûla pendant trois jours.

– Où étais-tu ce jour-là ? demanda un policier.

Marie se contenta de ricaner.

Alors on lui fit un procès. Mais ça tourna un peu court. Des témoins se contredirent, le procureur fut expulsé de la cour et le juge fit une crise cardiaque, mais il survécut. On acquitta Marie.

– Contente ? demanda son avocate, une petite femme déterminée.

– Oui.

– Que vas-tu faire maintenant ?

– Une petite voix me dit que je dois partir à la recherche de Rimbaud, perdu en mer Rouge.

L'avocate oublia de fermer la bouche, un moment.

L'horreur, l'horreur

Plus qu'il ne voulait l'avouer, Thomas était touché par la contagion de la morosité générale. Son travail ne le satisfaisait pas et, autour de lui, femme et enfant s'éloignaient de lui sans qu'il ne vit ce qu'il pouvait faire pour remédier à cette situation. Pourtant un matin, son œil s'éclaira. Il regarda autour de lui. Une idée traversait son esprit.

– Je pars. J'abandonne tout. Je recommence à zéro. Ailleurs. Je ne sais pas où.

L'exaltation lui donnait des ailes. Il parcourut, en un éclair, lui sembla-t-il, le chemin qui le séparait de son travail. Et, dans le matin glacé, il oublia de refermer son manteau.

Pourtant, à la fin de la journée, il ne trouvait plus l'idée aussi lumineuse. Il voyait ce que le projet comportait de difficultés à surmonter et d'incongruités. Malgré cela, quelque chose demeurait : un sentiment, un souffle, une énergie

nouvelle... D'une certaine façon, il sentait que quelque chose était sur le point d'arriver.

Rien n'arriva. Ou alors ce qui arrivait ne semblait pas laisser de traces durables. Ainsi, un voisin se mêla de tirer avec sa carabine tout autour de lui. Il avait perdu la boule, c'était clair. Au soir, on l'avait ficelé et emporté. L'affaire semblait résolue. Mais Thomas fut très secouée par cet événement qui, en fait, ne le concernait pas.

Dans ce monde qui se colorait au gris de l'insignifiance, il promenait une tronche singulière. Des idées très sombres venaient troubler tout son être. Il n'arrivait pas à concevoir une véritable pensée. Ce fut une fuite éperdue, désespérée. La violence en lui avait déjà triomphé. Il était au bord d'un gouffre, et il courait pour se soustraire à l'attraction du vide. Vaincu par l'émotion, il sortit enfin, un soir, avec quelques dollars en poche seulement. Pourtant, il passa plutôt inaperçu dans les rues. Seul, un vieil homme déguenillé lui adressa la parole un court instant, mais ces paroles bafouillées lui parurent indéchiffrables. Thomas le regarda un moment

déambuler dans la rue. Il était intrigué, rempli de perplexité, par les particularités de la nature de cet homme. Sa tenue négligée laissait deviner qu'il avait, depuis longtemps, perdu tout espoir de plaire. On devinait rapidement que ses nerfs étaient minés. Le désarroi qui se lisait dans ses yeux exerçait une sorte de contagion sur les gens qu'il côtoyait. Ainsi, il n'y avait pas de contacts réels entre cet être et les gens alentour, sinon dans l'agression. Alors il avait renoncé à la civilité, la politesse, au mépris de toutes les règles. À voir sa gueule, on devinait que la vie ne lui était pas une fête.

– Je ne vais pas gaspiller mon temps sottement à penser à lui, se dit Thomas en frissonnant. Pourtant, il restait là, la gueule ouverte. Il cherchait à comprendre. Il luttait de toutes ses forces pour trouver une explication.

Puis, enfin, lorsqu'il se lassa de cet être sans aucun équilibre, il partit, il vogua d'une rue à l'autre, pendant quelques heures, et ses pieds commencèrent à lui faire mal et la faim à le torturer. Pourtant il n'était pas du tout débarrassé de ses pauvres lubies. Plus loin, cependant, dans

une rue à peu près déserte, il revit ce même homme barricadé derrière un délire incohérent. Alors Thomas saisit un caillou et le lança, sans l'atteindre cependant. L'homme s'approcha de lui et haussa les épaules. Il dit encore quelque chose, que Thomas ne comprit pas.

– Tu vois bien que tu es tout seul au monde, dit-il. Tu n'en as pas encore assez de tout ça ?

Le visage du vieux produisait une impression de tension pénible. Thomas en rit. Qu'est-ce qui le poussait à être si odieux, soudainement ? Il y a des individus, simplement, qui réveillent en nous des instincts meurtriers. Leur mauvaise gueule est souvent en cause.

Thomas le poussa violemment. Le vieux s'affala par terre. Thomas le bourra alors de coups de pied et ne s'arrêta que lorsqu'il fut épuisé. L'homme le regarda ; son visage, rendu hagard par la douleur, semblait l'interroger, une bouche frémissante émit quelques sons. Il se redressa péniblement. Thomas recula d'un pas. Tout en lui était prêt à la résistance. Il voulut dire quelque chose mais il se retint. Il ne désirait pas

partager l'intimité glaciale de cet homme totalement en marge. Alors, avec la bassesse la plus misérable, il sortit un couteau de son sac et transperça l'homme à plusieurs reprises. Puis, il détala, sans se retourner. Il ne pensa pas même à ce qui serait arrivé si on l'avait surpris sur le fait. Il galopa, sans penser à rien, sans un remords, sans regretter sa folle conduite. Souvent, par la suite, ce souvenir déferla en lui sauvagement. Il ne faisait jamais d'allusion, cependant, à cet événement secret. Il entassait tout en lui-même, silencieusement, sans jamais se confier. Une censure intérieure étouffait le moindre désir de s'épancher et de s'abandonner. Il ignorait ce qui était advenu de l'homme et il ne s'en souciait guère. Quand il lui arrivait d'y penser, il se disait alors : « Laisse donc ce bonhomme monstrueux, ce loqueteux repoussant ! » Mais il ne réussissait pas à se convaincre tout à fait. Aussi, il n'aimait pas trop remuer la boîte aux sentiments. Et ses souvenirs étaient pleins de trous.

Cet incident mit en ébullition tout son monde intérieur. Une fatigue, une grande lassitude l'envahit soudain. Et, tout à coup, il fut frappé par

l'étrangeté de sa révolte et du ridicule de ses obsessions. À quoi bon ces lubies ? Il devait tirer parti de son existence. Il se dit en lui-même :

– Tuer ou être tué. Comme à la guerre. Tout le reste est bavardage d'intellectuel et je ne m'intéresse pas à ce discours risible.

Il se convainquit de cette philosophie avec une telle intensité qu'elle ne cessa de le poursuivre pendant des années, longtemps après cette escapade d'une nuit, folle, insensée, pitoyable. Quel caprice étrange, quelle fantaisie l'avait pris ? Mais c'était bien terminé maintenant...

Cette violence, cette sauvagerie ne le quittait pas, cependant, et, s'il apparaissait de plus en plus maîtrisé, si son comportement, dans le quotidien, ne révélait pas des monstruosité cachées, une lueur terrifiante, souvent, émanait de ses yeux. La colère qui le portait et l'irriguait ne s'apaisait pas. L'envie soudaine, parfois, le prenait de faire contre quelqu'un quelque chose de méchant et de haineux.

La petite bête

La mère a dit :

– Attends, je reviens.

Mais elle n'est pas revenue. On a enfermé le petit dans une chambre où il y avait un lit et une fenêtre. Le lendemain matin, les adultes qui l'avaient acquéri l'ont examiné minutieusement. Ils avaient l'air inquiet.

L'enfant n'avait que peu d'amis. Il était d'un tempérament méfiant et se liait difficilement. Souvent, il se réfugiait dans sa chambre, pas pour rêver, ni pour lire ou dessiner ; là il se sentait en sécurité, à l'abri des regards. Autrement, le petit être au visage ingrat et fermé allait à l'école, sans enthousiasme, sans faire de bruit, comme s'il traversait ce monde en rêvant.

– Les enfants sont des insectes, dit la mère, beaucoup plus tard, lorsque, pour quelque raison obscure, elle revint voir le garçon.

Ces paroles balbutiées troublèrent la petite bête qui alla se réfugier dans un coin. Mais la femme le débusqua bientôt, et le traîna au milieu de la pièce, afin de jeter à son aise un œil expert sur le marmot.

– Il est chétif, dit-elle, après avoir retourné la chose à plusieurs reprises.

C'était une grosse femme, lourde, aux gestes brusques ; son visage ne réussissait qu'à exprimer trois types de sentiments : une douceur feinte, de la méchanceté et de la dureté, ou encore de l'indifférence. Parfois, cependant, une lueur émanait de son visage, et on n'aurait pas su dire alors ce qui la faisait courir, sans doute un souvenir subit traversait-il son esprit, rendant ainsi à cette figure déplaisante, pour un moment, un air presque humain.

– Je veux..., commença alors cette femme, mais, en disant cela, elle se désintéressa de l'enfant, et s'adressa sur un ton péremptoire à l'homme et à la femme, debout, à l'entrée du salon. L'enfant ne réussissait pas, malgré de grands efforts, à démêler les échevaux

compliqués qui liaient tous ces gens. Il voyait bien, cependant, que sa petite personne était le centre de la discussion. Et que son sort se jouait à ce moment même, sans qu'il ne soit autorisé à glisser un seul mot. Apeuré, il chercha à fuir, il vit une porte entrouverte, mais il ne bougea pas, immobilisé par une force invisible. Il regarda alors tout autour de lui, écouta tout ce qui se disait, mais il ne faisait qu'entrevoir la réalité des choses.

– Va faire ton bagage, ordonna la mère. Et comme l'enfant ne bougea pas, elle le gifla : Hé, réveille-toi.

Quelqu'un se mit à pleurer, mais ce ne fut pas l'enfant, qui, lui, semblait complètement absent au monde qui l'entourait. Cependant, il serrait les poings. Il était si jeune et, déjà, il montrait un visage buté où se lisait aussi de la résignation et une profonde tristesse.

L'autre endroit où on l'amena avait un aspect lugubre, sombre, aussi silencieux et isolé qu'un monastère. Le ciel était noir, l'air frais ; toutes les feuilles des arbres se retrouvaient sur le sol et

elles virevoltaient sous le souffle du vent. Étrangement, ce fut le mouvement des feuilles que l'enfant nota et qui l'amusa, pas ces deux adultes renfrognés qui s'avançaient vers lui et sa mère, dans l'allée asphaltée.

L'homme et la femme étudièrent avec réflexion l'enfant singulier qui se trouvait devant eux. L'homme portait un imper gris et n'avait pas encore dit un mot ; la femme, qui portait un jeans et un manteau de couleur feuille-morte et usé, parlait un langage que l'enfant ne comprenait pas. Tous les deux étaient tellement vieux et sérieux, il y avait quelque chose d'austère et de sévère dans leur façon de se tenir et même de marcher.

– Tenez-le bien en laisse, avertit la mère, en français. Je paie bien. Je suis en droit d'exiger que l'on ne m'embête plus avec cet enfant. Il faut une main ferme. Il ne réagit que lorsqu'on utilise la force.

Puis elle s'apprêta à partir. Alors elle se pencha, avec peut-être l'intention de baiser le front de l'enfant à la petite valise, mais au même instant elle vit que le nez de celui-ci coulait, alors

elle se redressa et elle passa seulement sa main dans les cheveux du gamin, dans un geste qui se voulait affectueux.

– Attends, je reviens, dit-elle.

Elle retourna dans l'allée, s'engouffra dans son automobile, puis disparut. Cette fois, elle ne revint jamais.

La petite

Lui, le gros homme maladroit et un peu ridicule, devenait vraiment trempé quand sa petite fille de cinq ans fondait en larmes. Il voulait tant, alors, la faire rigoler, mais tout ce qu'il réussissait, c'était à faire du bruit. Des fois, il s'accrochait au visage des mines grotesques et ahurissantes. Oh, ça ne faisait pas s'esclaffer la petite mais elle perdait, du coup, sa peine et montrait de l'étonnement. Une petite fille avec des cheveux blonds. Elle rebondissait sur les genoux de son père.

Parfois l'homme racontait des histoires, où, inévitablement, il y avait des loups et des renards pas mal futés, et aussi des petites filles très gentilles. Ça se terminait toujours mal : l'enfant se faisait bouffer le plus souvent... La petite écoutait, elle aimait bien, elle avait envie que ça recommence, elle n'en avait jamais assez. Alors arrivait la mère, qui, consciemment ou non,

rompait le charme :

– Je ne veux pas que tu lui mettes dans la tête ces histoires idiotes, disait-elle.

Les disputes commençaient souvent comme ça, ou à cause de vétilles semblables. Dans leur monde clos, l’homme et la femme étouffaient, ils se sentaient sombrer, mais ni l’un ni l’autre ne faisaient des efforts pour améliorer cette situation. De la rancune et un certain mépris s’étaient installés entre eux et ils se laissaient porter par leurs émotions pas tendres du tout. Parfois, ils se regardaient, sans avoir besoin de dire un mot, et ils se trouvaient laids. Ils se haïssaient. Ils n’arrivaient pas à se dire une seule parole raisonnable. Et ils se disputaient l’affection de la petite. Un couple à bout de souffle, qui ne débouchait sur rien, qui se disloquait. On se demandait, autour d’eux, pourquoi ils tenaient encore à maintenir le mince fil qui les reliait ensemble. Car il semblait évident pour tout le monde que la cellule familiale commençait à se fissurer sérieusement.

– On ne peut pas continuer notre vie comme

ça, dit enfin Bernard, épuisé, après une dispute particulièrement violente.

Cette petite phrase, en apparence banale, fut un déclencheur. Personne ne dit plus rien d'abord. Mais l'un et l'autre voyaient bien que tous deux étaient arrivés à l'inéluctable. Mais, au-delà des sentiments troubles et des haines avouées, ils se mirent aussitôt, en silence, à se partager les meubles et à essayer de trouver un moyen de s'approprier l'enfant, complètement. Il y eut une trêve, dans la guerre qu'ils se livraient, pendant laquelle ils cherchèrent à se donner des armes contre l'autre. Ils se regardaient et la méfiance qui s'étaient instaurée dans leur union depuis plusieurs mois fit place à un antagonisme redoublé. Ils semblaient se lancer des défis.

Ça remuait dans les pins. Et il y a eu une montée de frustrations et du ressentiment. Aussi, ce qui aggrava la situation, ce fut la crise qui se pointa, et, avec elle, une certaine précarité, sur le plan économique surtout. Et, être dans la précarité, c'est signé en quelque sorte son propre échec et être la cible du mépris des autres.

– C’est de ta faute, si tu en es arrivé là, disait Julie. Si l’on ne réussit pas, c’est toujours de notre faute.

Elle, par contre, taisait les rumeurs de licenciements massifs dans l’entreprise qui l’employait. D’ailleurs, elle avait perdu depuis longtemps l’habitude de se confier à l’homme avec qui elle partageait sa vie, même, même alors que leur couple était plus harmonieux, et que leur apparente indifférence cachait des complicités. Aujourd’hui, plus encore, elle ne voulait pas donner, avec le spectacle de ses ennuis, une occasion de se réjouir à l’homme qu’elle exécrait. Mais son amour-propre en prenait un coup, tout de même. Et puis, depuis quelques temps, elle se bloquait et devenait intraitable, dès que quelqu’un haussait la voix ou discutait. Sur la route, au volant de son automobile, elle rageait constamment, braquait dangereusement, insultait les gens. Aussi, elle avait changé, sur différents plans ; par exemple, l’on voyait clairement progresser chez elle des idées d’extrême-droite : *ces sales nègres...* Mais elle n’avait pas de revendications précises. Elle se sentait tout

simplement impuissante. Parfois, elle se souvenait de la jeune fille frêle venue de sa Gaspésie pour « faire sa vie » à Montréal. Après quelques mois seulement, elle avait failli péter les plombs... Mais alors les ennuis de ces jours-là, ç'avait tout de même une autre allure dans le malheur, que celui, petit et mesquin, sinistre et médiocre, de son quotidien, qui n'en finissait pas d'être atroce.

– Encore un jour ici, dit Bernard, et je sombre dans la dépression !

Pourtant, il ne partait pas. Il préférait encore, comme plusieurs, au travers des épreuves, un malheur familial aux incertitudes d'une vie à reconstruire. Bien sûr, il s'agitait un peu, mais ça se faisait de façon un peu dispersée. C'était l'été, il faisait chaud, pas le moment vraiment pour tout chambarder, et puis il y avait les obligations, des tas d'obligations. Avec sa bouille rougeaude et ses manières frustes, Bernard était un nerveux, et quand il parlait, il avait l'air d'un homme en colère, au bord du désespoir, pas le grand, plutôt celui que l'on voit tous les jours dans les yeux des gens. Et puis sa dignité avait été sérieusement

mise à mal, surtout depuis qu'il avait rencontré une fille un peu pute, qui voulait lui soutirer de l'argent. Plaintes non fondées. Évidemment. Il avait réussi cependant à se libérer des fils de la toile dans laquelle il était pris. Avec un coup de chance. Mais la chance n'était pas toujours de la partie. Il ne se sentait pas toujours capable de faire face à ceux par qui le malheur arrivait. Il était contraint pour survivre à crier plus fort, à s'agiter et, aussi, il avait les nerfs à vif ; il avait pris l'habitude d'invectiver contre tout et tous. Et ça ne lui servait à rien. Et il buvait de plus en plus.

La petite riait moins souvent. Elle passait en baissant les yeux, comme si elle ne pensait à rien, qu'à quelque chose de très triste. Parfois, elle pleurait mais elle ne savait pas toujours pourquoi. Alors sa mère s'approchait d'elle, lui collait des baisers partout, et lui disait qu'elle l'aimait. Ces gestes doux, enveloppants et tendres, réussissaient à la calmer un peu. Autrement, des vétilles suffisaient à la bouleverser pendant de longues heures, des jours. Elle ne supportait pas d'être mêlée à un conflit insaisissable. Elle

n'arrivait pas du tout à rester stoïque au milieu du désastre.

– Que va-t-il arriver ? demandait-elle parfois.

L'angoisse dévorait son sommeil et ses veilles.

– Ne t'en fais pas, disait la mère.

Mais les mots ne servaient à rien. Devant la décomposition du petit monde rassurant qu'elle avait connu jusque là, la petite répondait en soliloques et en se repliant sur elle-même. Elle se mit à parler, longuement, à son chat, puis, aussi intensément, aux autres animaux qu'elle découvrait dans ses livres d'images. Elle avait le pouvoir de développer en elle plusieurs personnages sans permettre à personne de ne connaître que la petite fille tranquille et douce. Quand elle traversa la rue, ce matin-là, pour se rendre à l'école, comme à l'accoutumée, un son indistinct lui parvint : c'était une petite chèvre, toute mignonne, blanche, à qui, la veille, elle avait confié toute sa peine. Ainsi, elle ne vit pas l'automobile qui arrivait.

Haines

Dans un coin de cet appartement complètement sens dessus dessous, aux murs nus et sales, la silhouette d'une jeune fille couchée par terre apparut distinctement dans la pénombre. Elle leva un regard sans éclat sur les deux jeunes hommes puis reposa sa tête, indifférente. Elle était plutôt quelconque, grasse et à la peau sombre ; ses vêtements étaient en lambeaux. Elle était là depuis quelques jours. Guillaume lui avait offert le gîte : il voyait passer un chien sans chapeau et l'hébergeait. Nécessairement, on profitait de lui, ce qui lui avait apporté quelques ennuis, notamment d'avoir trempé malgré lui dans une mauvaise combine.

– Je n'ai pas trop d'illusions, dit Guillaume et il avait l'air contrarié. En ai-je jamais eues ? Je ne la connais que trop : c'est de ne plus pouvoir me tenir en laisse qui lui fait horreur. Ma mère nomme « force de caractère » ce qui, dans son

cas, n'est que de la tyrannie. Quand elle a vu que je lui échappais, elle s'est rabattue sur ma sœur, et elle en a fait son petit chien. Je la déteste... comme tout ce qui a un quelconque rapport avec elle : sa musique, ses livres, sa maison, son argent...

Et il entraîna encore son ami dans les détours de la chamaillerie hargneuse qu'il soutenait contre sa mère à propos d'une carrière d'écrivain qu'elle dénigrait.

L'ami, Georges, le consulta du regard.

Après une hésitation, il posa des questions mais il connaissait déjà les tenants et aboutissants de l'affaire, les sentiments de Guillaume et son désir de se revancher. Georges était ce grand type que Guillaume avait connu à un ancien boulot. Immédiatement, de furtives connivences les firent se lier, malgré, ou peut-être à cause de traits de caractères opposés. Autant l'un était silencieux et distant, autant l'autre nouait facilement des relations. Les goûts, la société où ils fréquentaient, la culture, le tempérament étaient des points qui les différençaient. Seul, peut-être,

pouvait les faire se rapprocher le rejet que tous deux avaient subi de leur milieu, la récusation de Georges étant survenu après la tentative, qui tourna à la catastrophe, de reprendre l'entreprise paternelle. Il n'aimait pas parler de cette aventure et voulait même se montrer étranger à toute l'affaire, froid et détaché du drame. Mais son assurance et sa hardiesse avaient été sérieusement minées, d'autant plus que, à la même époque, il avait dû mettre un terme à une relation amoureuse tumultueuse. Mais le temps avait passé, et même si la plaie n'était pas complètement cicatrisé (le serait-elle jamais ?), Georges était généralement bien luné, enjoué, accessible.

– Elle a fait un coup énorme dans quelques transactions immobilières, continua Guillaume. Évidemment, elle devait partager les bénéfices avec des associées mais elle a trouvé des arguments fallacieux pour n'en rien faire et bien sûr des avocats se mêlent de l'affaire. Mais elle n'est pas si embêtée, elle en rit, elle passera au travers, elle se croit un esprit supérieur, elle dit des choses horribles. C'est un être nuisible et

dangereux et il me faut l'écarter de mon chemin. Je ne pourrai jamais me réconcilier avec elle. Ma haine est féroce. Je me débats depuis plusieurs mois pour savoir quelle forme prendra ma vengeance. Je pourrai la tuer...

La pensée qui était en lui commençait d'émerger de sa conscience, la tentation horrible prenait forme.

– Tu es complètement fou, lâcha Georges aussitôt. Son visage montrait de la confusion. Et comme, finalement, il affecta de rire, Guillaume l'assura que cette situation le laissait complètement désespéré et inquiet. Ils discutèrent et arrêtaient, au sujet de la mère, un plan de conduite.

– En y pensant bien, c'est impossible, dit seulement Guillaume.

Il avait cédé à une impulsion, mais il lui avait suffi d'y réfléchir quelques minutes pour voir ce qu'il y avait d'horrible dans ce projet. Et même si le coup réussissait, jamais il ne pourrait vivre avec sa conscience heurtée, ou avec cette seule pensée, qui ne l'abandonnerait jamais. Cet

argument le rendit plus « raisonnable » ; il avait eu la faiblesse de se laisser entraîner par la colère. Une sorte de morosité s'emparant de lui, il ressentit un ennui inhabituel, l'ennui de vivre toujours dans le même personnage, il aurait souhaité être autre que cet homme secret et empêché à qui la vie ne réservait que rebuffades.

La grosse fille se leva et regarda les deux garçons, puis alla d'une pièce à l'autre, indifférente, lourde, molle ; on aurait pu croire qu'elle avait les mâchoires coincées car elle n'ouvrait jamais la bouche, ni pour parler, ni pour sourire ; ses odeurs corporelles triomphaient d'un bouquet de lilas placé sur une table. Malgré les heures fraîches, une fenêtre avait été laissée ouverte, elle y jeta un coup d'œil, grimaça, puis retourna à la cuisine, fit un boucan terrible, ce qui eut pour résultat d'impatienter Guillaume, qui ne trouva rien de mieux, pour trouver la paix, que de quitter les lieux – son propre appartement – et de marcher au hasard, dans les rues, afin de débrouiller ses idées.

Les gens se chargent de faire un sort à ceux, plus sensibles et fragiles, que les petites tragédies

semblent laisser sans force.

L'état d'esprit de Guillaume se délabra sensiblement dès le moment où il se retrouva sans travail, isolé, et avec des ressources limitées. Il perdait le sommeil, arrivait difficilement à se concentrer et pas très longtemps, il était hanté par des souvenirs moroses, il n'était plus capable de chasser son goût naturel pour ce qui est sombre et amer. Rongé d'incertitudes face à tout et surtout à lui-même, Guillaume interprétait sombre les gestes et les paroles des gens, il était arrivé à croire que le monde entier s'était ligué pour le traîner au fond de l'abîme. Il sombrait dans un état végétatif et cahotique.

Son ami Georges, qu'il ne voyait plus maintenant que de loin en loin, avait ses propres ennuis et il devenait aussi plus irritable et insoucieux des susceptibilités des autres.

– Tu devrais bientôt faire quelque chose, disait-il pourtant, pour te remettre sur les rails.

Georges maniait son ami avec habileté et il avait le sentiment de sa force. Il se permettait d'employer un langage brutal.

– Oui, faire quelque chose, répéta-t-il, mais on voyait bien qu’il n’était maintenant plus curieux de Guillaume, qu’il abandonnerait bientôt. Il dit encore quelques mots, que des lieux communs rebattus et prétentieux, des fadaïses : « Si tu ne fais rien pour toi, personne ne fera rien. Sois bien sûr que personne n’accorde aucune importance que tu disparaisses du monde des vivants. »

Avant de partir, il se mit à radoter qu’il avait fait telle chose, puis une autre. Il se forçait à rire et à paraître amusé. À la manière de plusieurs, il mettait tout en œuvre pour que la tristesse et la défaite ne se lisent pas sur son visage.

Par la cruauté du hasard, ou du destin, ce qui sauva sans doute Guillaume fut la mort de sa sœur, Marie, qui se tua, pas comme dans un livre, dans sa voiture en flammes sur une autoroute. Guillaume n’en fut aucunement bouleversé ; avant de la chasser de son univers, il avait longtemps nourri une jalousie féroce envers sa sœur, une petite sœur qui avait tout reçu : beauté, élégance, amour maternel...

Épuisé, Guillaume se retira alors dans une

petite pièce, au grenier de la maison familiale. Et à le voir circuler, dans la maison, dans la rue, on ne pouvait pas soupçonner le genre d'inspiration qui lui était venu. Son rêve prenait forme : un roman. Sa réclusion avait un sens. Il avait eu l'idée de bâtir un roman autour de la brusque disparition de sa sœur. Dans son livre, il y avait des éléments autobiographiques quoique transformés mais l'ensemble relevait plus de la fiction, il ne se croyait pas assez intéressant.

Aussi n'est-ce pas un hasard si le travail apaisa ses soucis ; ses vieux démons cessèrent de le hanter. Il retrouva un certain appétit de vivre, il se découvrit des intérêts nouveaux. Mais, aussi, il sortait de l'enfance, et il n'y a pas d'enfance, que malheureuse. Souvent, il avait bien quelques idées qui lui venaient pour le tourmenter un peu mais il apprenait, tranquillement, à ne plus se laisser emporter par elles.

– Que fais-tu ? demanda sa mère, Gertrude, qui avait le dessein de se mêler de ses affaires. Elle avait poussé la porte entrouverte, survolé d'un regard distrait toute la pièce. « Ce n'est pas un hasard si j'entre ici. J'ai le droit de savoir qui

se cache dans ma maison et qui je nourris. » Elle était accablée d'une voix suraiguë.

Tandis que sa mère, froide et distante, parlait, de ces « artistes affamés », de sa vie de reclus, de la nécessité de gagner de l'argent « pour assurer ses jours », Guillaume feignait de l'ignorer.

La famille vivait au fond d'une banlieue grise.

Et même si elle n'avait rien pour l'inspirer, cette famille lui avait offert ce que Guillaume avait le plus besoin : la paix d'une demeure.

La maison, à peu près semblable à toutes les autres du quartier, était d'ailleurs presque toujours déserte. De temps à autre, quelqu'un entrait, s'enfermait dans une chambre puis en ressortait et disparaissait sans rien demander. Des êtres étrangers les uns aux autres : un père moustachu, trapu et le cheveu rare, qui promenait sa singulière tronche de son bureau à un grand appartement au centre-ville, mais qui apparaissait occasionnellement, sans savoir pourquoi, sans doute incapable de couper tous liens avec des enfants qui ne cherchaient jamais à le rencontrer ; une mère qui menait une vie d'oiseau de nuit, une

« faiseuse d'affaires », dont les projets étaient aussi mystérieux que nombreux ; une jeune fille, timide et ahurie, qu'accompagnait depuis plusieurs mois un chagrin d'amour et qui, la pauvrete, ne paraissait pas trouver drôle d'avoir toute la vie devant elle ; un adolescent, enfin, retiré en lui-même, d'une sensibilité tous pores ouverts... Et puis, le joyau dans la mare, celle, disparue, et qui, cependant, déjà, après quelques mois seulement, ne semblait plus avoir laissé aucune trace.

La mère fit exprès de déplacer, bruyamment, une chaise, elle leva le ton, exigea d'être écoutée. Elle ponctua ses phrases de jurons et de récriminations acerbes.

– J'ai besoin de ton aide, dit-elle.

Et elle expliqua qu'une notaire hargneuse n'avait pas accepté de se faire subtiliser quelques milliers de dollars, que, pour la faire taire, elle avait dû recourir à des moyens brutaux, radicaux, qu'elle devait maintenant quitter le pays si elle voulait éviter la prison. Le soir même, elle gagnerait Paris. Mais ce départ précipité lui créait

quelques embarras. Elle chargeait Guillaume de plusieurs tâches, financières surtout...

Guillaume la regarda ; une colère le pénétrait tout entier. Il consulta dans sa tête, réfléchit, prit deux ou trois résolutions qu'il abandonna par la suite, et conclut finalement qu'il saurait bien tirer vengeance. Misérable vengeur, par ailleurs, il n'avait aucune idée de la manière et se trouvait fort dépourvu en moyens.

La femme fixa sur lui un œil de désapprobation. Elle fit d'abord des sourires et des mines. Puis elle confronta son fils à un souvenir trouble qu'elle savait le poursuivre : alors qu'il n'avait que seize ans, un soir, un vieil homme complètement tordu avait tenté de le renverser avec sa voiture ; témoin de la scène, elle n'avait aucunement réagi ; plus tard, elle trouva même dans cette aventure un sujet à rigolade.

– Je ne comprends pas encore aujourd'hui par quel détour j'en suis arrivée ce soir-là à désirer être délivrée de toi. Voilà, c'est dit, enfin. Pourquoi une mère n'aurait-elle pas le droit de

rejeter l'un de ses enfants ? Tu ne m'as pas satisfaite. Je n'avais pourtant pas des exigences abusives. Je crois que j'avais le droit de présenter mon fils aux gens sans en avoir honte, c'est un droit bien légitime...

Honte, le mot avait fait sursauter Guillaume. Pourtant, on ne lui apprenait rien. Il avait deviné, déjà, les sentiments que sa laideur et sa timidité inspiraient. Mais il ne se résignait pas, il ne pouvait pas tout accepter.

– Je ne te demande pas pardon, dit-elle encore. Mais je souhaite tout de même que tu aies maintenant un peu plus de chance.

Ces seules paroles de réconfort avaient semblé lui demander un effort considérable et elle compensa par une petite méchanceté qu'elle savait bien tourner. « Je n'ai pas eu plus de bontés pour ton frère et tes sœurs, mais je n'avais pas le même plaisir à leur faire subir toutes les vexations, à leur faire des misères. » Amusée, elle épiait son fils. Dans quels étranges chemins s'était-il égaré, pour que son visage exprimât une telle angoisse ?

– Je ne t'en veux plus, tu ne m'irrites plus, continua-t-elle. Et puis, la maison est assez grande. Ce n'est plus comme avant quand tu semblais toujours attendre quelque chose de moi, une affection peut-être. Oh, tu as été un enfant singulièrement comique.

Guillaume émit un son. Ses mains battaient l'air, il voulait exprimer quelque chose mais ne trouvait pas les mots. À la fin, il abandonna et chercha à se libérer de cette femme hypocrite, malfaisante, déséquilibrée, qui n'avait jamais eu conscience du pouvoir maléfique qu'elle exerçait sur les êtres avec lesquels il lui fallait vivre, qui le répugnait. Il cracha par terre, juste aux pieds de sa mère qui s'excita et gueula dur.

Tout se passa sans que la volonté de Guillaume, presque, ne soit sollicitée. Il accepta finalement de faire certaines « commissions » parce qu'il voyait bien les bénéfices qu'il pourrait en tirer, et puis, plus tard, dans l'après-midi, quand des policiers soupçonneux vinrent demander sa mère, il leur dit, sans résister, calmement, l'heure et l'endroit où ils pourraient la cueillir. Cette trahison n'éveilla en lui aucun

sentiment. Mais des années plus tard, quand, par hasard, il croisa sa mère dans la rue, il la regarda avec un air de défi. Il la détestait encore et son souhait de se revancher ne s'était pas apaisé. Plus, cette haine implacable s'était propagée dans son organisme, tel un virus, et ses relations avec les autres étaient, maintenant, presque toujours empreintes de méfiance, de confrontation, d'agressivité. Il s'enlisait progressivement dans la détestation universelle.

Loin !

Le vieux Bradley restait assis, dans sa maison délabrée, à la campagne, loin du monde, et il rêvassait et il s'abîmait vainement dans ses pensées, ressassant des regrets et les mêmes réflexions, faisant repasser dans son esprit les mêmes souvenirs. Il entraînait dans une solitude, et cela se fit perceptiblement, dès qu'il eut abandonné ville et travail. Non, il ne fuyait personne, ni le monde, même s'il en connaissait un bout sur la méchanceté humaine. Il cherchait peut-être quelque chose, mais il ne découvrit presque rien. Il avait crû pouvoir trouver, dans la solitude, une définition de lui-même. Quelle naïveté ! L'exaltation nerveuse des débuts était bien loin de lui et il se prit bientôt à s'ennuyer. Mais il n'osa pas tout de suite se l'avouer, il lui restait un peu de fierté, hé ! Il avait bien des petits projets et des petits travaux, oui, il avait ça. Il se donnait du mal, il ne restait pas à ne rien faire,

mais il n'était pas tellement occupé aussi.

Quelqu'un arriva et salua. C'était un beau gros fermier rougeaud, pétri d'ignorance et de préjugés, sentencieux dans ses propos, compassé, raide, sans rien de spontané. Il resta un moment sans bouger, tranquille, les yeux baissés, attendant. Puis, sans avertir, il se mit à déclamer quelque chose, ne se souciant aucunement qu'on l'écoutât, et son discours était d'une rare bêtise. Enfin il s'en alla. Au revoir ! En partant, il avait l'air d'avoir des joies. J'ai parlé à mon voisin, dirait-il plus tard à sa femme. Il sourirait. Et il s'assiérait devant sa fenêtre, content de lui, stupide, mou, complètement abruti. La vie n'était pas très trépidante autour de lui non plus. Rien n'arrivait jamais dans ce coin perdu, au bout d'une route, et les seuls événements qui valaient d'être relatés avaient un rapport direct avec les trop grands écarts de température. La rumeur du monde n'y arrivait que par la radio et la télévision, n'y éveillant d'ailleurs aucun écho, ne réussissant aucunement à secouer la pesante indifférence des gens.

Qu'est-ce qui avait donc poussé Bradley à se

retirer, se réfugier dans ce lieu ?

Une histoire d'amour, sûrement.

– Non, ce n'est pas ça. Pas ça du tout. Et qu'est-ce que ça peut vous faire ? Que je reste ici, loin de tout, cela vous rend inquiet. Ne vous occupez pas de ça, non.

Voilà ce qu'il avait dit au vieil homme trop curieux. Bradley avait cessé d'être aimable et le visiteur l'avait guetté, s'efforçant de paraître digne, mal à l'aise pourtant, étonné et résigné ; il était surpris, ce vieux, il croyait avoir le droit de mettre son nez dans les affaires des autres. Après tout, n'habitait-il pas ce coin de pays depuis plus de 50 ans ? Il était si bête, si ignare. Voilà tout.

Quand Bradley allait au village, il ne s'attardait pas à bavarder et à prêter l'oreille aux histoires qui couraient. Il n'y avait rien d'étrange dans cette façon de se comporter, il avait toujours agi ainsi, à la ville. Les gens, souvent, le questionnaient, mais il répondait d'un petit air évasif, comme pour se faire prier un peu, et certains croyaient qu'il avait quelque chose à cacher. Ainsi, l'épicière, une grosse femme

joufflue et laide :

– Ce bonhomme, c’est vraiment la curiosité même. Comme si nous avons besoin de *ça* dans le coin ! Mais il faut le supporter avec calme. Nous nous habituons à tout...

Autrement, elle se taisait et continuait à s’occuper de son petit magasin de mauvaise mine, à l’aspect de misère et d’abandon. Oh, elle était fière, la grosse femme. Tout le village venait chez elle, après tout... Je suis l’épicière, devait-elle penser. Mais elle était tout de même irritée à l’extrême : elle ne pouvait rien découvrir sur le compte de l’étranger. Alors elle décréta qu’il n’y avait rien à en dire et qu’il était sans intérêt.

Il y avait un long chemin, avant d’atteindre le village, et l’hiver ce n’était pas tellement facile. Mais on arrivait à l’été. Et c’était autre chose. On pouvait bien y marcher, si on n’était pas pressé. Parfois, sur la route, le vieux Bradley s’arrêtait pour regarder un arbre. Puis, il reprenait son chemin en se hâtant un peu, fâché d’avoir perdu son temps en pure niaiserie. Toute sa vie, son temps avait été compté et maintenant qu’il avait

un petit surplus, il se faisait des scrupules de le gaspiller en vaines activités. Pourtant, il était venu dans ce coin pour ne plus être pressé par le temps. Mais c'était une chose qu'il ne savait pas faire. D'ailleurs, dans tout ce qu'il faisait, il se hâtait. Cela ne donnait rien, mais il faisait comme il voulait. Et alors il lui restait de plus en plus de temps à combler.

« Je ne suis pas satisfait », se disait-il, parfois. Ce profond désespoir où il se complaisait était un frein à toute action véritable visant à se créer une existence différente. Il croyait fermement qu'il ne pouvait forger son propre destin. Il se laissait porter par les circonstances extérieures. Il était comme un petit vieillard, courbé sous un poids trop lourd, portant une charge démesurée.

En revanche, il savourait un petit contentement furtif quand il pensait aux gens qu'il avait laissés à la ville. Il regardait autour de lui et il se prenait à sourire : C'est donc cela ! Il était frémissant et nerveux. Mais son plaisir disparaissait rapidement. Il pensait vite à ce qu'il aurait dû dire, autrefois, afin de clore le bec à quelqu'un, ou à régler une vieille affaire. Et il se

renfrognait alors immédiatement. Et cela durait, durait.

Cela faisait presque toutes ses journées en solitaire. La tristesse le saisissait d'un coup, parfois, lorsqu'il pensait à ses enfants, qu'il n'avait pas vus depuis des années. Ils l'avaient abandonné à l'occasion d'une dispute. Bradley avait été incapable de renouer avec eux, il n'avait pas pu et su résoudre ce problème. Bradley y réfléchissait, il ne comprenait rien. Il se faisait âgé, maintenant ; il n'était pas devenu cet invraisemblable bonhomme que lui avait décrit sa fille. Il se croyait victime d'une injustice, d'un profond malentendu. Il avait décidé, cependant, depuis longtemps, d'en prendre son parti et avait commencé, bien avant d'arriver dans ce coin perdu, à s'isoler, refusant de combattre. Là-dessus, il entretenait les songeries habituelles.

– Mais ça n'a plus d'importance, maintenant. Il est trop tard.

Il trouvait aussi tellement inutile d'essayer de se réconcilier avec des enfants pour qui il ne ressentait plus une affection. Était-ce si étrange

qu'il en fut arrivé là ? Parfois, certes, il avait cru les aimer. Mais il avait tout de même toujours entretenu un profond malaise avec eux. Parfois, seul comme toujours, par excès d'ennui ou poussé par le hasard, il avait échoué chez l'un d'entre eux mais il sentait bien alors que ceux-ci s'efforçaient de rompre tous les liens qui les rattachaient à lui. Bradley refusait, cependant, à cette époque, de prêter attention à ce qui lui semblait pourtant évident ; il interprétait comme un signe d'humeur le ton cassant et sec, les paroles dures et méchantes, les manières brusques et autoritaires de ses enfants. Bradley était une personne tout à fait particulière.

Il s'enhardit à tenter de parler aux gens, dans le village. Mais il était sombre et regardait à terre. Il avait l'air de dire : laissez-moi en paix. Sans doute n'avait-il pas aussi tellement envie de bavarder avec des gens. Cela pouvait s'expliquer d'une façon certaine : une grande fatigue, accumulée au fil des ans. Explication qui satisfaisait Bradley, qui cherchait des justifications à ses actes.

Il ne partait pas, il restait, à la surprise des

villageois, qui commençait à voir d'un mauvais œil cet étranger aux yeux exorbités, au visage convulsé, aux manières si fantasques. Il est vrai que Bradley avait souvent un air troublé, angoissé, d'ahuri, comme s'il émergeait enfin de longs moments passés dans la solitude. Mais il n'était aucunement inquiet des commentaires désobligeants des gens : c'est le vieux soûlaud ! disait-on. Son existence était tellement détachée de celle, monotone, petite et à ras-de-terre, qui était leur. Bradley commençait à penser que son idée de venir s'installer dans ce coin perdu n'avait pas été si bonne que cela. Mais il était si fatigué maintenant, au point que, parfois, rien ne pouvait occuper son esprit.

– Peu importe où je me trouve...

Oui, il déchantait. La campagne ennuyeuse faisait de lui un être amorphe, lent, stupide. Cependant, il ne se résignait pas à abandonner aussi rapidement.

Et puis, dans cette maison obscure, la mort commençait à le hanter. La nuit, souvent, il restait les yeux ouverts dans son lit, sans pouvoir

s'endormir avant le petit matin. Il se fâchait alors, maugréait, mais ça ne servait à rien. Il n'avait qu'un faible pouvoir sur ce qu'il avait dans la tête. La réalité bête le rattrapait. C'était bien avec ses pensées qu'il se débrouillait le moins.

Il vivait depuis longtemps comme dans un état somnambulique, une part de lui-même musardait et regardait ailleurs, quelque chose qui n'existait pas. Parfois, il se traitait de sentimental et forçait son esprit à se fixer sur son journal et à s'intéresser aux événements du monde. Mais Bradley était brisé et il s'établissait vraiment dans une sorte de paresse et une torpeur.

– Je ne suis pas fou, disait le vieux Bradley, et il aimait à se le répéter.

Il n'y avait que lui à ne pas y croire.

Fracas et furie

La femme, Nellie, jeta un coup d'œil dans la pièce, puis tourna les yeux sur le policier. Elle cachait ses mains dans les poches de sa robe. Elle n'avait pas l'air hostile, juste vaguement ennuyée, c'est tout. Elle attendit qu'on l'invite à s'asseoir. Des effluves de parfum flottaient dans l'air chargé d'humidité.

– Comment va ma fille ? demanda-t-elle alors.

L'enfant s'appelait France, et plus tôt dans la soirée, elle avait tué, d'une balle derrière la tête, un chauffeur de taxi qui la ramenait chez elle.

– Aucune larme. Ses yeux étaient secs. Elle n'a pas bronché quand elle a raconté. Elle a expliqué tranquillement, sans s'émouvoir d'aucune façon, qu'elle n'avait pas l'argent pour payer la course. Elle n'a montré ni trouble ni remords. Elle s'en fichait complètement.

– Que va-t-il lui arriver maintenant ?...

Le policier ne répondit pas, la question ne réussissait pas à le tirer de l'abîme de réflexions où il se figeait. Indifférent, il avalait toutes ces paroles, réfractaire à toute conversation. Un type gueulait dans la salle d'à-côté.

– C'est une enfant. On a tous fait des bêtises à cet âge. Écoutez, je travaille douze heures par jour. Je travaille jour et nuit pour joindre les deux bouts. Je ne peux pas alors avoir les yeux sur tous mes enfants. J'en ai deux. Ils mangent, ils dorment, ils vont à l'école, et quand ils en ont le temps, ils font des bêtises. C'est dans l'ordre des choses. Qu'est-ce que je peux faire ? Ce n'est pas une mauvaise fille. Je vais faire plus attention.

Le visage de la femme se plissa et elle se mit à chialer. A la fin, elle murmura quelque chose.

– Je peux vous dire une chose. Ma fille est la seule qui m'intéresse. Je ne me soucie pas de cet homme. Je ne sais rien de lui et je ne veux pas savoir non plus. Restez-là, et pensez tout ce que vous voulez. Ça ne changera rien. Mon idée est que ma fille ne doit pas payer pour cet homme. Pour moi, ce type n'est rien. Juste un nom.

L'homme avait un drôle d'air. Il n'arrêtait pas de tripoter les boutons de sa chemise. Il se tapotait aussi le menton avec ses doigts. Il avait l'air de réfléchir. Soudainement, son visage changea et devint dur, chargé d'émotions.

– Sors ! cria-t-il. Tout de suite. Dehors.

Il fit un pas en direction de la femme, puis s'arrêta. « La haine me tient en vie », marmonna-t-il. Il était gras et horrible et il avait une sale trogne, comme s'il s'était soûlé la veille.

– Ne me touchez pas, d'accord ? Ne me touchez pas, c'est tout, dit la femme.

Une semaine passa dans la hâte et dans la précipitation.

La femme s'exaspérait et criait fort. Au milieu de ses stériles efforts, le vide commençait à se faire autour d'elle. Elle tomba dans une sorte de torpeur résignée. Mais cela aussi faisait partie de son manège, afin d'attirer l'attention.

– Ma fille ! ma fille ! appelait-t-elle.

Elle tentait de donner des motivations rationnelles aux actes de sa fille, qui, somme toute, n'était pas « très coupable », elle se

lamentait : Par quelle fatalité en suis-je arrivée là ?, elle vilipendait la victime et déclarait sans ambages qu'un tel être si vil ne méritait pas de vivre, elle se lamentait de ce que l'on se soit emparé de l'affaire et la critiquait sans ménagement, dans la rue, à la radio, dans les journaux, elle se plaignait encore d'avoir des inquiétudes d'argent. Et pour ceux qui allaient fourrer trop loin leur nez dans ses affaires, elle trouvait une parole désagréable. Elle s'excitait à ses propres méchancetés. La bienveillance, ce n'était pas sa partie à elle, qui se représentait une bonne action comme un aveu de faiblesse qui serait très tôt exploité par un finaud à qui rien n'aurait échappé.

– Ce qu'a fait cette fille, disait-on encore, est tout à fait inacceptable. C'est une horrible, une affreuse, et on n'a pas tort de l'enfermer.

Raidissement de la mère, qui n'acceptait pas sans réserve l'opinion officielle que l'on répétait maintenant à portée de ses oreilles. Elle annonça, deux ou trois fois, en prenant même un ton de résignation mélancolique :

– Elle est si bonne.

Sa fille était le seul être qu'elle affectionnait.

En fait, cette femme, grande, costarde, bien mise, plus proche de la cinquantaine, était fortement ébranlée, elle avait toute la peine du monde à cacher sa colère.

Aux prises avec les retombées des commérages et les questions de policiers curieux, le monde de Nellie s'effondrait. Complètement anéantie, celle qui avait toujours tenu fermement les rênes de sa vie était maintenant à la recherche d'un point d'ancrage. Cet état misérable ne la lâcha pas pendant plusieurs jours, en fait jusqu'à ce qu'on lui promette la libération, temporaire du moins, de sa fille, avant la tenue d'un procès. Mais Nellie, dont les nuits sans sommeil avait troublé l'esprit, ne retint qu'une fraction de ce qu'on lui présenta, et elle trouva quelqu'un à qui se confier :

– France va bientôt nous revenir. L'affaire sera étouffée après quelques avertissements. J'ai travaillé dur. Tout le mérite me revient.

La femme habillée en noir de haut en bas

essayait d'ébaucher un sourire. Elle cherchait depuis le matin dans l'alcool l'engourdissement de la pensée mais c'était peine perdue, son esprit se troublait plutôt et elle trouva en elle des pulsions agressives.

Elle dut tout de même patienter plus d'un mois avant de revoir sa fille. L'adolescente au chapeau blanc, élancée, trop maigre, rentra, un certain samedi, alors que Nellie dînait en compagnie de son jeune fils. La discussion fut ardue, au début, mais alors la mère parla un bon moment avec sa fille. Il était question d'école, de cours à reprendre, de petits compagnons et compagnes à qui il faudrait bien expliquer *certaines choses*. La mère réitéra à sa fille tout son appui, son assistance, sa protection. La jeune France parla sans émotion, sans inquiétude de sa vie dans les jours à venir. Elle n'avait rien de la victime trompée, à moitié éteinte. Au contraire, quelque liée qu'elle soit au geste qu'elle avait posé, on pouvait avoir la certitude que rien ne la touchait. Attitude approuvée et respectée par la mère, qui la prévenait : « Ne laisse personne t'en imposer. » D'ailleurs, laissait-elle entendre sans le dire

clairement, pour une femme, le meurtre n'est ni un délit, ni un crime, mais une vengeance.

– Je t'interdis d'être gentille, prévint la mère, appelant sa fille à ne jamais baisser la garde.

Hanté par des peurs imprécises, le jeune Maxime se glissa sans bruit jusqu'à la porte et se retrouva dans la rue. Déjà, il n'avait pas fait de bruit en mangeant, il n'avait pas posé de questions, il avait plutôt épié les humeurs de sa mère, surtout désireux de contourner quelques tempêtes. Ce n'était pas un enfant rebelle. Ce n'était pas le garçon à faire les 400 coups, à défier l'autorité, à rire plus fort que les autres. Il s'en gardait bien.

La mère et la fille se confiaient l'une à l'autre, elles s'inventaient des codes, établissaient des complicités. Des liens vivaces, parfois excessifs, s'étaient tissés entre elles. Elles étaient comme deux enfants qui se chamaillent, qui se font mal, et qui se réconcilient tout de suite après. Seulement ce lien lamentable et fatal ne pouvait que virer au drame, notamment quand l'une imposait à l'autre des restrictions ; France ne

voulait plus être la deuxième, la petite, celle qui existe à peine. Elle se rebiffait alors et comme, malgré l'insistance de sa mère, elle passait outre, la belle entente volait en éclats, et les querelles étaient d'autant plus féroces qu'elles avaient échangé leurs confidences.

Un jour, la dispute s'éleva au-delà de ce qu'elles avaient connu : France donna libre cours à sa colère. Elle dit : C'est d'abord ma mère que je voudrais tuer. Elle le jura. Il y avait une lueur de méchanceté dans son regard. Un premier coup vola, mais rata complètement. Il y eut un instant où toutes les deux se jaugèrent, avec de l'appréhension dans le regard. Puis, encore une fois, on en vint aux injures, avec de grands éclats et des fulgurations. Un second coup, puis un troisième, et quelques autres encore, on se retrouva par terre à crier et à vociférer, à taper dur, sans ménagement. Tue-la ! marmonna, à l'intention de sa sœur, Maxime, recroquevillé sur le canapé. Il eut peur un moment du secret qu'il venait de préférer. Mais comme personne ne prêta attention à lui, il s'enhardit, et, debout maintenant, il criait : Tue-la ! Tue-la ! Tue-la !

Une bouteille se brisa par terre, et, sans qu'il y ait quelque relation de cause à effet, cela marqua la cessation des hostilités. Ce petit fait subit libéra les pensées et France en profita pour se dégager. La vue de sa mère gisant par terre, le visage ensanglanté, lui imprima de la terreur. Elle sortit et, dans la rue, courut droit devant elle.

Les blessures de Nellie étaient toutes superficielles. Elle se mit bientôt à la recherche de sa fille. Mais lorsqu'elle reparut, plus tard, abattue et lasse, elle s'enfonça dans une tristesse. Maxime, que de tristes présages rendaient muet, sut l'éviter habilement, en se cachant derrière un livre ou en se défilant dans la ruelle. Ce fut le lendemain, seulement, que la jeune fille poussa la porte, qui demeura ouverte derrière elle. Elle haletait à se rompre la poitrine et ses yeux étaient pleins d'épouvante.

– Je me suis beaucoup inquiétée, dit Nellie. Et elle serait tombée dans les bras de sa fille, si celle-ci l'avait laissé faire.

– J'ai encore fait une bêtise, dit France. Je n'ai pas pu empêcher que ça arrive.

Elle avait vécu toute son adolescence en portant agrippée à son corps et à son âme sa mère qui la vénérait, elle s'était révoltée, puis, à la fin, elle avait décidé de tirer le meilleur de cette situation. Alors, c'est exactement ce qu'elle attendait, quand sa mère dit :

– Je vais arranger ça.

En compagnie d'une amie, France avait fait un hold-up dans une petite épicerie, et elle croyait avoir été reconnue.

Quand les policiers, des imbéciles achevés, vinrent épinglez la jeune fille, ils ne s'embarrassèrent pas de scrupules. La mère et la fille se partagèrent des coups au visage, dans l'estomac, et puis tout fut abîmé ou cassé, mais on ne porta pas d'accusations contre la mère, malgré les menaces. Nellie criait : « Prenez mon fils, mais laissez-moi ma fille. Prenez-le. » Et elle poussait le jeune Maxime en larmes dans les bras des policiers. Puis elle annonça qu'elle allait se tuer ; on trouva alors, autour d'elle, que c'était ce qu'elle avait de mieux à faire.

Des histoires qui courent

Il faut faire avec son ignorance, et c'est probablement ce que pensait Mme Delorme, lorsqu'elle dit, en forçant un peu la vérité, à Mme Côté, sa voisine, l'une et l'autre aussi vieille et décrépite, et parlant d'une voix grêle et fêlée :

– ... et puis, son avocat, il a été appréhendé en plein palais de justice, relativement à une affaire de complot pour importation de cocaïne. Je vous dis... quelle affaire ! On ne fait plus qu'en parler, dans les journaux, dans la rue... Cette femme a quelque chose de... comment dire ?... de diabolique.

– Les savoir là, à proximité, dit l'autre, ne me rassure pas du tout. Je partirais, si j'en avais la possibilité ou si c'était plus facile.

– Tenez, la voilà sur son balcon, elle salue, en bas, un homme, qui a un paletot gris. Elle est même au bras de sa fille. Comment cela se peut-il ? Voyez les donc ! On n'y comprend rien.

La grosse veuve demeurait pétrifiée dans son étonnement. Elle garda un moment la bouche ouverte et un filet de bave coula sur son menton. Mme Côté se dépêcha de rire, ce qui fit revenir à elle la mère Delorme, qui se pencha en questionnant :

– Qu'ai-je dit de si drôle ? Il faut m'excuser si j'ai dit une bêtise, à mon âge parfois...

Les bruits de la rue, et les gens qui y circulaient, empêchaient la tenue d'une conversation secrète et ordonnée. Par exemple, un jeune garçon, en passant, apostropha les deux vieilles en les injuriant copieusement, et sans raison aucune. Celles-ci firent mine de ne pas s'en formaliser. Mais un voile passa sur leurs deux visages. Et on ne pouvait pas savoir si ce que dit alors Mme Delorme avait un quelconque rapport avec ce dernier incident, ou à l'affaire qui les intéressait principalement.

– Permettez-moi de donner mon avis. Il me semble que les gens deviennent de plus en plus égoïstes, méchants et violents. Qu'est-il arrivé ?

En fait, la théorie n'était pas nouvelle, Mme

Delorme la ressortait presque tous les jours, comme une idée fixe, une certitude, une opinion qui ne pouvait être contredite.

– Je crois, dit Mme Côté, qu’il en a toujours été ainsi. Laissez-moi vous raconter...

– Votre naïveté est inimaginable, dit Mme Delorme en l’interrompant. Les gens sont grossiers et mal élevés. Et je ne m’habitue pas à cette brutalité. Cela me vexé et me rend malheureuse.

Elle se plaignait aussi de quelque injustice du sort (un fils ingrat) et d’un malaise qui ne l’abandonnait plus...

– Voilà que je tousse, et puis j’ai mal là, et là, et un petit peu là aussi. Je me dégingue un peu plus chaque jour. Je sens que ça va mal finir.

Le soir tombait, et des promeneurs étaient descendus dans la rue, l’œil fouineur et soupçonneux, les traits légèrement bouleversés par la peur, le corps crispé. C’était un jour comme les autres, jour de congé, jour de repos, mais certainement pas jour à trouver des chimères, dans cette ville triste, habitée par la

détresse.

Après avoir parlé à Mme Côté, Mme Delorme traversa la rue et se rendit à un petit magasin, pas très éloigné, afin d'y faire quelques emplettes. En marchant, elle se remémorait les événements pathétiques qui secouaient encore la ville, et le quartier plus particulièrement...

Moins d'une semaine auparavant, un voisin, Nicolas, avait été assassiné, sauvagement battu. Deux personnes avaient été interrogées pour ce crime : d'abord, sa femme, Romaine, 31 ans, avait été désignée l'instigatrice de ce meurtre, et puis un copain de celle-ci, peut-être son amant, Paul, 21 ans, qui avait reconnu avoir porté les coups mortels. Mme Delorme avait une vision très vague des motivations de ces tristes personnages : elle endossait la théorie de ceux qui prétendaient que la femme avait entraîné son mari dans une embuscade, dans un parc, elle avait utilisé un jeune voisin, à qui elle avait fait des promesses, et qui était amoureux d'elle, d'autant plus passionnément que c'était la première fois.

– J'oublie, j'oublie chaque jour davantage, dit

Mme Delorme. A-t-on écrit que la jeune femme avait nié son implication dans le traquenard ? (Elle fouilla dans sa mémoire et fut déçue de n'y rien trouver.)

Elle tenta de débrouiller le mystère mais son analyse restait lacunaire, ses pensées suivirent le même cours. Ce n'était pas une femme à réfléchir très longtemps mais elle se targuait tout de même d'une certaine indépendance d'esprit et jugeait parfois très durement ses compatriotes. Cette fois, cependant, elle épousait totalement le jugement général et fustigeait une psychologie primitive qui voulait voir dans les acteurs de ce drame de pauvres victimes emportées par leurs passions. Elle ressassa comme une mélodie les mêmes réflexions et ne fut pas exagérément étonnée, ni bouleversée, de s'apercevoir que ses pas l'avaient menée plus loin qu'elle avait désiré. Elle reprit ses esprits et voulut rebrousser chemin. Alors son regard fut attiré par une jeune femme qui déambulait en affectant de garder une attitude insouciante et dégagée. Mme Delorme reconnut, sous les épaisses lunettes noires et le col de son imper relevé, la femme, sa voisine, qui faisait

l'objet d'une si grande attention depuis les jours derniers. Mme Delorme se troubla légèrement. Elle céda pourtant au premier mouvement et entreprit de suivre la femme jusqu'au bout de la rue, puis dans une autre. Un frisson nouveau, agréable, envahissait Mme Delorme dont le malheureux chemin avait été si dépourvu d'événements neufs et de surprises. Espérait-elle faire la découverte du secret de cette femme ? En tout cas, cette idée n'était pas aussi claire dans son esprit.

Le frémissement de Mme Delorme se changea en appréhension quand elle vit la jeune femme revenir sur ses pas et se placer devant elle.

– Pourquoi me suivez-vous ? demanda la femme, moins fâchée que rompue par la fatigue, souffrant d'une douleur intime, oppressée. Elle avait entendu quelques histoires sur son compte, aussi elle n'attendit pas vraiment une réponse de cette vieille femme qui la regardait d'un air interrogateur.

– Oui, fit Mme Delorme, à la réflexion, j'ai été idiote. Je suis une vieille femme qui se croit

généralement saine d'esprit. Ce qui s'est passé avec vous ne me concerne en rien. On vous a laissée en liberté, alors il faut croire que vous n'êtes pas aussi coupable qu'on le dit. Aussi, je vous demande pardon.

La jeune femme esquissa un sourire. Pendant un moment, on crut déceler un sentiment de bienveillance sur son visage, qui redevint bien vite aussi fermé et impénétrable. C'était une grande femme, aux cheveux blonds et emmêlés, très mince, à la peau claire, et avec une longue et vieille déchirure sur la joue droite. Son air renfrogné n'incitait pas à la conversation. Aussi, Mme Delorme estima bon de s'en retourner.

– Hé ! rappela la jeune femme, en haussant le ton et en y mettant sûrement un peu d'agressivité. Quel effet vous fait-il de vivre dans l'entourage d'une folle furieuse ? Croyez-vous que j'ai la curieuse jouissance de découper les gens en petits morceaux ? Alors, pourquoi me regardez-vous comme si j'étais une bête étrange, comme si je déraillais ? Vous m'exaspérez et me mettez en colère.

Secouée, Mme Delorme pressa le pas.

Le même soir, elle relatait cette rencontre à son amie, Mme Côté, mais en y ajoutant quelques éléments, histoire de piquer la curiosité. Son jugement était péremptoire ; dès qu'il s'agissait de mettre quelqu'un au pilori, les lieux communs pleuvaient comme des évidences. Elle ne trouva des atténuations que dans le physique, et particulièrement le visage de la jeune femme.

– Elle m'a fait penser à moi, lorsque j'étais jeune et amoureuse de mon premier mari... mais amoureuse... comment dire ?... amoureuse avec des guillemets, beaucoup de guillemets, tout le contraire d'un amour emporté. Qu'est-ce qui m'a fait penser à ça ? Ses yeux, je crois. J'avais les mêmes. Vifs et intelligents. J'étais une jolie femme, sachez-le. Le temps n'a pas arrangé les choses...

– Eh bien ! voilà : je voudrais vous arrêter sans que cela eût l'air inconvenant... Cette femme vous a-t-elle fait des confidences ? vous a-t-elle dit quelque chose qu'on ne sache déjà, ou qu'on n'ait écrit dans les journaux ?

L'indifférence de Mme Côté blessa Mme Delorme, qui jeta au hasard quelques propos.

– Cette femme est capable de tout, déclara Mme Côté.

– Je le crois aussi, dit Mme Delorme.

– Et qu'on ait dit aujourd'hui que l'on ne portera pas d'accusations contre elle ne me fera pas changer d'idée. Cette femme est au centre d'un complot ; tôt ou tard, on la verra tomber. Jusqu'à ce moment, je ne serai pas satisfaite.

Toutes deux discutèrent encore de l'affaire, jusqu'à une heure tardive. Une joie, un plaisir étrange traversait leurs vies si pauvres en espoirs.

Prières

Une brindille, maigre à craquer, qui avait un charme particulier mais qui n'était pas douée pour les conversations nocturnes. Le sexe lui faisait horreur. Alors elle occupa, seule, un petit logement au centre-ville, jusqu'à ses vingt-cinq ans, puis, ensuite, sa sœur aînée, qui avait acheté une maison trop grande, consentit à l'héberger chez elle. La bonne entente régna longtemps.

Aucun bruit, pas un son, ne sortait jamais de la chambre de Caroline, la cadette, ce qui intrigua sa sœur Andrée qui, curieuse, ne savait pas trop quoi en penser.

– Eh bien ?... dit-elle.

L'autre fit semblant de ne rien entendre et la discussion en resta là. Puis, un jour, Andrée surprit sa petite sœur, à genoux, complètement transie à la vue d'un crucifix. Elle priait, la démonsse, et il n'y avait rien pour la distraire, c'en était indécent. Elle ne dut pas réciter les bonnes

prières car Dieu lui fit subir quelques épreuves : d'abord, un accident sur la route et, puis, un petit cancer, dont les médecins ne savaient que penser...

– Moi qui l'ai prié toute ma vie, disait Caroline, et il me fait ça à moi ! à moi !

Elle n'aurait pas du tout été étonnée si le ciel était tombé sur la tête de sa sœur, qui vivait perversement et ne se fourrait jamais à l'église. Mais la mécréante se portait merveilleusement bien et elle commençait à fanfaronner :

– C'est bien la preuve que Dieu n'existe pas. À ta place, j'invoquerais plutôt le diable...

Caroline demeura pensive : l'idée semblait faire son chemin en elle.

Puis, il se passa quelque chose : Caroline guérit miraculeusement, elle trouva un travail qui lui convenait bien et elle semblait tout ragaillardie... Andrée avait peine à croire à la métamorphose de sa petite sœur.

– Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

– Hum, fit Caroline, et elle leva les yeux dans les nuages. Alors, juste à ce moment, un éclair

déchira le ciel.

Un bel après-midi

Anna était toujours à geindre et à pleurnicher et à se noyer dans la mélancolie, quand elle aurait pu profiter de l'argent qu'elle avait amassé, patiemment, toute sa vie. Elle s'appliquait aux travaux ennuyeux et faciles, autour de sa maison. Sa vie était terne et grise. Elle croupissait dans une routine insensée. Et elle économisait chaque sou en prévision d'une vieillesse qui l'épouvantait. Mais elle était déjà plutôt âgée. Et dès que quelqu'un commençait à dire qu'elle ne pourrait indéfiniment entretenir seule cette vaste maison, elle se mettait à hurler. Elle croyait dur que ses enfants, les voisins, des amies n'avaient qu'une idée en tête : la piller et la mettre à la rue. D'ailleurs, l'obligation de répondre à des questions stupides la rendait plus suspicieuse encore. Elle devenait irascible, nerveuse et se contenait difficilement. Elle n'était pas toujours d'humeur facile.

– Quel joli après-midi, dit une vieille femme qui passait.

Ce qu'elle est bête, marmonna Anna. Et elle lui tourna le dos, pour échapper à un entretien. Elle taillait des rosiers, à un bout de sa propriété.

– Quel joli..., reprit la petite vieille, croyant que l'autre ne l'avait pas entendue.

– Madame, interrompit Anna, et elle prit un ton péremptoire, madame, je suis tout à fait capable de ne pas aimer, d'être complètement indifférente au sort de mes concitoyens, de ne me soucier en rien d'eux. Alors... est-ce vraiment indispensable que vous me saluiez ainsi tous les jours ? Ce que je peux en avoir assez de vous tous.

– Écoutez un instant..., reprit la vieille, et l'émotion l'étouffait. Vous êtes une femme solitaire. Vivre à côté de vous est une épreuve. Pourquoi n'arrêtez-vous pas de ronchonner, de grogner ? Il y a des gens que ça incommode. Mais je crois que vous ne vous en rendez pas même compte.

Et elle s'en alla, en promettant de ne plus

jamais lui adresser la parole jusqu'au jugement dernier.

Mais le lendemain, la petite vieille tout sèche avait déjà tout oublier de sa promesse.

– Quel joli après-midi, hein ?

Elle souriait très fort. Elle n'était pas maligne, pas méchante. Elle se fâchait, elle se calmait, elle se fâchait, elle se calmait... Elle partit, d'ailleurs, contente, sans attendre une réponse à sa question.

Anna alla dire quelque chose mais elle s'interromptit juste avant. Ça la brûlait par là. Elle s'enferma dans sa maison, en pestant et en jurant, maudissant cette vieille femme dépourvue d'intérêt.

Le jour suivant, sans avertir, Anna s'approcha de la pauvrete et lui fit un croc-en-jambe. Celle-ci tomba et se fractura une jambe ; elle en garda quelque chose dans la démarche.

– Quel joli après-midi ? dit Anna, quand elle la revit, beaucoup plus tard, dans la rue.

La vieille ne répondit rien. Elle avait de l'appréhension dans le regard.

Un petit trou très loin

Alors il a ouvert la porte et il s'est retrouvé devant un champ de blé mûr. Il a vu une vieille femme qui courait à en perdre le souffle. Elle semblait complètement retournée, au bord d'une crise de nerfs, broyée par la peur. Ce qui était une vision tout de même assez étonnante. Mais Bertrand était très très étranger au monde. Il se baladait, il se promenait tout autour de ce petit village, sans jamais entrer en contact, autrement que par la nécessité absolue, avec les gens qu'il rencontrait. Un hurluberlu dont on se demandait pour quelle raison il était arrivé sur ce coin de terre oublié de tous. La femme hurlait, un homme la poursuivait et Bertrand, avec détachement, les regardait avec une curiosité perverse.

– Je crois qu'il va la tuer, se dit-il.

Il les vit disparaître dans un vallon. Alors, indifférent, il se remit à l'écriture du roman qu'il avait entrepris, voilà quelques mois chauds de

l'été. Il n'était pas à l'aise dans ce nouveau rôle, lui, le petit fonctionnaire, aux horaires fixes et aux tâches bien définies. Il avait loué cette maison, loin de tout, de tous, croyant que la paix, le silence serait son lot, qu'il produirait d'excellentes pages. Mais il avait plutôt affaire avec l'incessant bavardage des villageois, leurs luttes mesquines et leur ignorance. Il ne faisait que subir les contraintes de ce monde étroit sans jamais goûter à ce qu'il avait crû, d'abord, pouvoir trouver : la sérénité, le calme, une grande paix. Alors il pensait à écourter son séjour dans ce lieu maudit ; les villageois avaient eu raison de lui.

Un cri lui parvint par la fenêtre entrouverte. Il prolongea ses réflexions et se versa à boire. Ah, qu'on le laisse donc en paix. Il faisait déjà toutes ses emplettes à la ville voisine, simplement pour ne pas avoir à faire avec une épicière curieuse, un hôtelier questionneur, un postier soupçonneux.

Au matin, il découvrit, en faisant une promenade, le cadavre de cette vieille femme. Bien sûr, il fit ce qu'il devait faire : il alerta les policiers, répondit à leurs questions. Puis, il lut

tous les détails dans le journal du lendemain. Alors l'affaire occupa toutes les conversations. Et les gens oublièrent un peu Bertrand, qui manquait vraiment trop d'intérêt.

– Hum... cette histoire a eu du bon, tout de même.

Ce n'était pas aussi simple qu'il aurait voulu. Plus tard, un mois peut-être, quelqu'un lança l'idée que Bertrand n'avait pas tout fait pour sauver la vie de la vieille dame. Quel idiot ! Mais la rumeur s'étendit jusqu'aux villages voisins, et la vie pour Bertrand devint alors impossible... Il dut partir. Ce qu'il fit, à la sauvette, une nuit, alors que des voix s'étaient faites tout menaçantes.

– Bande de bouseux, rustauds, ignorants !... Je vous apprendrai !...

Il se lamentait encore, quand il filait sur l'autoroute, loin de ce trou retiré, à la lisière de la civilisation.

Une vengeance

La vieille Emma croyait dur que Dieu, là-haut, la regardait vivre et veillait sur elle. Le vieux devait s'ennuyer souvent car la vieille femme traînait une existence désolante de platitudes. Sur le chemin de l'église, un jour, un joyeux assassin la renversa, afin de lui prendre son sac. Elle se démit le pied et salit sa jolie robe. Dieu avait dû s'assoupir un moment...

Elle avait besoin d'aide, assurément : c'était plus difficile, maintenant, d'entretenir sa maison. Bien sûr, elle avait deux filles et un garçon, mais ceux-ci étaient avarés de leur visite. L'une des enfants, Sarah, eut l'idée de *monnayer* les services qu'elle pouvait rendre à sa vieille mère, ce qui alerta les autres, qui voyait fondre les biens pour héritage. La vieille se mit à craindre les pressions de ses enfants ; il fallut qu'elle se mette à distribuer son argent à l'un et à l'autre. Mais ce n'était jamais assez. À la fin, excédée, au bord de

la crise de nerfs, elle interdit sa porte à tout le monde et s'enferma dans une solitude.

Mais ce n'était pas une solution. Sa santé se détériorait et sa raison allait comme ci comme ça. Quand elle fut en état de se déplacer, elle se rendit souvent à la banque, retira graduellement tout son argent, fit une visite à son notaire afin de faire quelques ajouts à son testament, acheta une jolie robe tout blanche, annula les assurances qu'elle avait prises sur sa maison.

Puis, une nuit, la maison flamba et, au matin, il n'en restait qu'un tas de cendres. On retrouva la vieille femme dans une petite chambre d'hôtel minable, non loin de là ; elle avait avalé un plein flacon d'aspirines.

– Quel malheur ! dit Sarah. Je l'adorais, je l'aimais tellement...

– Hypocrite ! menteuse ! cria Suzie.

– C'est vous deux qui avez manigancé..., commença Michel.

On consulta le testament. Tout était clair : l'argent avait été placé dans une cassette, et celle-ci avait été enterrée dans un coin du jardin. Les

recherches furent vaines, même si on retourna le terrain complètement.

Et puis, un jour, quand Sarah acheta une voiture neuve, les autres, soupçonneux, lui firent un procès.

La fureur

– Il faut que j’écoute ce qu’on dit, pensa David. Mais il s’abîmait, déjà, dans ses réflexions. Au milieu de ces gens bien tonitruants, au discours de lieux communs, son esprit était principalement occupé à quelques pensées brèves, qu’il ne désirait pas partager. Il était comme ça, craignant de paraître possédé par un sentiment, une émotion, et une volonté, affichée, de faire sec. C’était à propos de sa mère avec qui il s’était entretenu, le matin même, au téléphone, après plus de dix ans.

– Comment ai-je pu l’oublier pendant si longtemps ? se demanda David, et il ne désira plus de se retrouver seul pour ne plus être tenté d’évoquer des souvenirs pénibles. Mais il n’arrivait pas à sourire, à se composer un visage, à franchir la distance qui le séparait des autres. Il se levait d’un bond, exprimait une opinion, avec une énergie brutale, et alors il y avait des visages

qui se teintaient à demi d'effarement, et la causerie s'interrompait. David errait entre les murs de la maison. Sarah lui dit : tu as l'air d'un fantôme... Il s'était rengorgé, vexé. Cette scène fâcheuse et pénible en avait fait sourire quelques-uns.

– Mais c'est très simple : je ne la voyais plus. Je suis allé à l'université, j'ai travaillé, j'attendais d'être heureux. Je pensais que, une fois libéré de ma mère, assuré d'un emploi assez rémunérateur, l'opération ne serait pas si ardue. Je voulais une vie brillante, la gloire, la richesse. Pourquoi faire le modeste ? Je croyais y avoir droit tout simplement. Ce que j'ai pu être bête !... Je me suis engouffré progressivement dans un pétrin sentimental avec une femme sans pouvoir trouver d'autre issue que la fuite dans une autre ville... J'avais tant à faire, à penser... Ma mère veut me revoir : nous l'avons décidé. Il faut que je trouve une échappatoire. J'ai peur ; peur de quoi ? Je voudrais qu'elle soit morte et complètement oubliée.

David rouvrit les yeux. Sarah lui demandait de servir le vin : les invités étaient là, et elle appuya

sur ce dernier mot, avec la volonté explicite de le gronder, de le mettre en garde, de l'exhorter à se rendre plus aimable ; elle l'écrasait de regards lourds. Des gens discutaient au salon ; parmi eux, un homme, sec et maigriot, absorbé, ou faisait semblant de s'intéresser à la conversation d'une femme en robe rouge, qui promenait avec une élégance affectée son grand corps. Les autres ne se distinguaient pas par leur originalité, sinon par un accoutrement bizarre, une voix qui avait un timbre spécial ou une stupidité incroyable. Tous avaient cependant en commun qu'ils s'efforçaient de jouer un rôle brillant. C'étaient des amis de sa femme et, en gardant le ton de la bonne compagnie, ils débitaient une flopée d'idées reçues, ou alors se remémoraient des aventures dont David ne connaissait aucunement les héros, ou encore ils parlaient mode, vin, cinéma ; aucune pensée qui n'était longuement et sagement élaborée, rien n'avait un sens. David s'ennuyait fort ; tous ces gens lui paraissaient d'une bêtise assommante. Une sorte de haine lui était venue contre ces gens, bien mis, bien planqués, beaux et incroyablement sûrs d'eux, à

qui il ne savait pas parler. D'ailleurs, il se hâtait de s'enivrer ; parfois même, quand tout le monde avait le dos tourné, il laissait échapper un long bâillement ou surveillait les aiguilles de l'horloge. Il pensait à prendre congé : il était à bout de courage.

– Je ferais mieux de ne plus y penser, se dit David. Que m'importe cette bonne femme de mère !

Mais jusqu'au matin, la même idée tourna dans sa tête. Secoué par l'insomnie, énervé par l'alcool, il repoussait des souvenirs douloureux au fur et à mesure qu'ils se présentaient. À la fin, il se leva, contraint par Sarah qui partageait son lit et qui, aussi, n'arrivait plus à dormir, tant l'agitation de David était grande. Il alla se placer à une fenêtre et resta là à regarder droit devant lui, sans rien voir.

Un froid descendit, l'âpre paysage montréalais disparaissait dans la nuit.

David restait enfermé dans sa détresse, sans pouvoir l'exprimer. Le faible souffle qui le berçait était à peine perceptible. Il se sentait

étranger au monde incohérent et plein de contradictions qu'il habitait.

– Non, non, je ne vais pas sombrer...

Ces brusques mouvements volontaristes lui étaient habituels et n'aboutissaient pas à grand'chose ; on ne change pas son existence sur un coup de tête, David le savait bien, mais des sentiments exaltés le poussaient à retrousser ses manches et à tenter quelque chose. Il ne réussissait, généralement, qu'à s'enivrer, avant de rentrer chez lui pour dormir.

Il pensait sans arrêt, à bâtons rompus, sautant d'un sujet à un autre.

– Elle m'a toujours détesté, cette bonne femme fardée ! Pourquoi ? Mais je lui en ferai voir, je la prendrai à la gorge ! Quand j'étais enfant, j'ai voulu, cent fois, la tuer... Mais je n'ai jamais été assez gaillard. Peut-être même que j'ai fait deux ou trois tentatives, mais j'ai oublié.

Il regarda l'heure à sa montre : quatre heures !

– Moi, je ne dors plus ! Je ne dors plus, voilà tout ! D'ailleurs, il ne s'agit pas de cela, mais de me débarrasser de cette folle. Je m'en servirai

pour mon besoin, et puis je l'emmerderai. Oui. Seulement après ça, je lui crèverai les yeux.

Les choses allèrent ainsi jusqu'au matin. Alors, David perdit manifestement courage et devint silencieux. Non, cette femme n'allait pas la détruire mais la seule pensée de devoir comparaître devant cette sorcière le remplissait d'angoisse qu'il s'arrêtait et se frappait la tête contre un mur pendant quelques instants.

– Elle va me dévorer ! Elle me jètera un sort !

Ces mots résonnèrent dans sa tête toute la matinée et il ne put reprendre une certaine légèreté que lorsqu'une jolie compagne de travail, qu'il aimait bien, vint s'asseoir à sa table à l'heure du dîner.

Dans la vie réelle, il arrive peu de choses et il n'est pas toujours possible de montrer les qualités requises pour faire face aux circonstances importantes, aux grandes occasions, que le hasard apporte parfois. Aussi David s'accusait-il de faiblesse ou de veulerie. C'était un verdict qu'il n'aurait soumis à personne. Parfaitement. Il avait raison de se montrer méfiant envers ses

concitoyens. D'abord, ils auraient fait la sourde oreille et puis, s'il s'était trouvé quelqu'un pour montrer son nez, il aurait bien rigolé, personne ne prendra fait et cause pour un homme, mieux valait de se tenir coi. David pensait ainsi, et d'ailleurs il ne jugeait pas moins durement les gens qu'il côtoyait. Ce qui le consolait un peu. Il pensait tout en courant :

– Pourquoi faudrait-il que je sois meilleur que les autres ?

La sauvagerie qu'il décelait dans les cœurs le troublait profondément et il n'arrivait pas à se faire à l'idée que cet acharnement était universel et qu'il n'y avait rien à y faire, surtout qu'il découvrait en lui une pareille férocité.

Elle le lui avait assez dit, en effet, elle le trouvait bête de ne pouvoir retenir, garder dans sa pauvre mémoire, le nom de ce village où elle avait grandi ; c'était que David ne s'intéressait pas à ces vieilles histoires... Sarah avait fini par le découvrir ; quand elle se hasardait alors dans

quelques souvenirs, le récit qu'elle en faisait était court et précis.

– Tu ne m'écoutes pas, disait-elle souvent.

David s'en défendait. Mais ça n'avait plus d'importance. Sarah s'était engourdie, abrutie. Elle se réfugiait dans son propre univers, ne vivait plus que pour elle-même, son bien-être, son plaisir. Elle n'éprouvait plus qu'un détachement total pour cet homme avec qui elle partageait sa vie, une portion de plus en plus menue par ailleurs, car elle se trimbballait partout, dans les bars, chez des amis. Parfois elle céda à la tentation de lui parler : non, elle ne le haïssait pas encore complètement.

– Parle-moi de ta mère.

David s'impacienta :

– Il n'y a rien à en dire, rien. C'est un être exécrationnel. Je la déteste. Et je n'ai plus envie d'aborder jamais ce sujet.

Sarah se força pour rire. Elle essayait de comprendre. Elle ne parvenait pas à découvrir les véritables raisons de cette haine si particulière, si implacable. David n'en faisait pas un mystère,

par ailleurs, même s'il refusait d'en démonter le mécanisme.

– Il doit bien y avoir une raison, insistait Sarah. Elle regardait David et elle le percevait comme un perdant, depuis, déjà, quelques années. Elle l'avait vu changer, se transformer sous ses yeux. Cet homme, qui avait conservé jusqu'alors une morale au milieu de ce foutoir qu'était cette société dans laquelle il vivait, s'était exercé à durcir son cœur, à revêtir un caractère intraitable. D'ailleurs, Sarah ne l'avait-elle pas orienté dans cette direction, en ne cessant de railler ses scrupules et ses manières embarrassées ? Mais, voilà, le personnage plein d'aspérités la rebutait, maintenant. Elle le trouvait monolithique de bout en bout, n'évoluant guère, gorgé de rancune. « Je pourrais le décrire en quelques lignes », disait-elle. Mais, toujours, les quelques lignes devenaient, à la fin, de longs paragraphes, où le ton tendait volontiers vers l'exagération, comme pour échapper à la banalité du quotidien en le recomposant à travers la lorgnette grossissante de détails humoristiques. Aux yeux de ses amis, il était clair, cependant, que la sympathie n'était pas

la caractéristique première de David ; il apparaissait un peu vide, nerveux, trouble, irritant, crapuleux même, à l'amitié peu fertile.

– Il doit y avoir une raison, répéta-t-elle, ressentant l'agacement raisonnable de ne pas obtenir une réponse.

– Les mères, pour ceux qui aiment ça, il n'y a rien de tel. Pour ma part, j'envie les orphelins et je ne suis pas pénétré de remords pour autant.

Pourquoi ? Pourquoi ? David avait renoncé à tout expliquer. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi Sarah refusait d'accepter qu'il puisse éprouver une haine épouvantable à l'égard de sa mère, pour les milliers de petites raisons qu'il lui avait données ; elle semblait plutôt attendre un motif extraordinaire : non, il était inconcevable que l'on n'aime pas sa mère.

– Tu sembles croire que je dis des obscénités, ajouta-t-il.

La parade n'avait jamais été l'affaire de Sarah. Elle se réfugia dans ses pensées. Elle avait bien sûr entendu quelques anecdotes sur le compte de l'encore redoutable mère, mais, soit elle croyait

que David exagérait un peu, mentait même, soit elle estimait qu'il accordait trop d'importance à des histoires vieilles et anodines.

– Je ne saurai rien, encore, marmonna-t-elle. Quelle vie maudite, désagréable ! Voilà, des larmes. Je suis idiot.

Elle se reprit bien vite, chassant son émotion en s'éclaircissant la gorge. C'était une femme menue, raide et froide, généralement calme, à la morale souple et qui ne s'attendrissait pas facilement sur le mauvais sort des gens. Elle se dirigea vers le salon encombré, s'installa devant la télé, elle y passerait probablement la soirée. Le matin, elle avait eu une sérieuse dispute avec une collègue de travail, qui s'était terminée par une petite bagarre, et le souvenir de cet incident avait sans doute plus à voir dans les quelques larmes qu'elle s'était tirées que les malheurs de sa vie conjugale. Au fond, tout était égal, vraiment. Au travail, l'autre jour, quelqu'un avait parlé de Tchekhov, de Camus... Elle n'avait rien lu de ça : Je m'en fous complètement. Elle rapetissait, aussi, elle devenait insignifiante.

Insensible à toutes les joies de l'esprit, David était un être grossier et stupide ; il était inconsistant, il prenait tout par les petits côtés. Il était impossible de soupçonner qu'il aurait, dans un proche avenir, des succès dans le monde. Aussi, il avait, constamment, cet air indéfinissable que donne à un homme la résignation hargneuse et silencieuse. Il avait le regard vide, indirect ; il croyait avoir été floué, ou alors avoir manqué sa chance. Il voulait tout mais ne pouvait pas grand-chose, il n'arrivait pas toujours à cacher sa convoitise. D'année en année, il devenait plus morose, il paraissait n'aimer rien ni personne, il paraissait querelleur, vindicatif, emporté par mille sentiments contraires. Il ne s'était rien passé de significatif, mais la lucidité dont il faisait maintenant preuve lui faisait entrevoir cette sorte d'existence, petite et mesquine, qui serait la sienne. Il s'embarbouillait dans un tas de petits tracas domestiques, il guerroyait avec sa femme, il luttait avec tout le monde, du commis d'épicerie à

son supérieur immédiat, à propos de tout ; il essayait bien de fricoter un peu, mais il y en avait des dizaines comme lui qui le voulaient tout autant, et les nigauds qui tourniquaient autour de lui avaient été dépouillés depuis longtemps. Ces décevantes pensées le rendaient triste, car comment obtenir beaucoup d'argent, sans le prendre aux autres ?

Vers cette époque, David tentait, avec quelques rares succès, de rafistoler un pauvre bungalow, qu'il avait acheté en périphérie. Mais le temps lui manquait. Son enthousiasme baissa aussi quand il dû bien se rendre compte que les résultats obtenus, quoique significatifs, étaient plutôt d'ordre pratique et ne réussissaient pas à enjoliver la demeure. Et puis, rien ne semblait avoir une fin : tuyauterie défectueuse, toit à refaire, peinture écaillée. Il s'offrit plusieurs prétextes pour laisser ses beaux projets s'en aller à vau-l'eau. Un été, quelques arbres achetés à prix forts séchèrent dans leur contenant en plastique, la pelouse envahie par les pissenlits ne fut pas tondue, des objets hétéroclites furent laissés à rouiller..., si bien qu'avant longtemps

l'endroit parut abandonné. Des voisins s'inquiétèrent. Cependant, finalement, un jour, une équipe de jeunes excités vinrent mettre un peu d'ordre dans tout ce fatras, mais, plus jamais, il ne poussa de jolies fleurettes devant cette baraque.

Mais il restait autre chose. Il restait une ville, laide, bruyante, froide, froide même en été ; pas de ce froid qui paralyse les membres, plutôt cette froideur qui a l'air de tenir de l'indifférence, du manque de cordialité, d'éclat et d'empressement ; cela sentait aussi la peur et la méfiance. Les gens semblaient croire qu'ils étaient destinés au pire, ils étaient gris, secs ; chacun croyait trouver derrière soi le brigand mauvais et assassin.

Mais il y avait quelque chose qui était plus terrible : la médiocrité, ou plus encore les êtres étouffés par ces imbéciles qui ne supportent pas la valeur, le mérite, l'intelligence. Toute la ville sentait cette médiocrité. On la voyait dans l'arrangement des maisons, des magasins, la circulation automobile, anarchique, omniprésente, les faces revêches des gens, les gueules d'abrutis des policiers, les adolescents

gueulards, les marchands soupçonneux, les mémés hypocrites...

C'est dans ce contexte pas du tout particulier qu'évoluaient ces deux êtres, David et Sarah, avec leurs façons, leur maladresse ordinaires. Il ne se distinguait par rien de particulier, du moins à ce qui avait trait aux apparences, mais il y a des apparences qui ne trompent guère...

David décida d'ignorer le rendez-vous avec sa mère ; il croyait être quitte à bon compte mais elle vint le relancer chez lui. David, un soir, vit se glisser dans son salon une femme plutôt obèse avec un énorme chapeau qui lui vacillait sur la tête ; ses gestes étaient lents et sa démarche lourde. Elle ne paraissait plus très jeune, mais gaillarde encore ; elle ne sortait pas du commun, c'était une femme à l'allure campagnarde, une faiseuse de façons, trop encombrée d'elle-même, qui méconnaissait sa propre bêtise. Le corps, par moment, se perdait dans l'ombre : elle regardait partout, mettant ses gros doigts sur chaque chose

et, de temps à autre, elle passait un commentaire, avec un sans-gêne révoltant. David l'examina attentivement. Et il lui semblait que cette femme était un être inconnu de lui, une créature étrangère et sans signification pour lui. À l'arrivée, elle n'avait montré aucune curiosité de ce fils qui l'avait reniée et avait souhaité ne plus jamais la revoir. Voilà, elle s'imposait à nouveau à lui maintenant et elle ne faisait montre d'aucun regret.

– Tu t'approches trop, mon enfant. Et pourquoi me regardes-tu ainsi ? Ce ne sont pas des manières convenables. Qu'est-ce que tu veux me dire ?

– Moi ? Rien. Rien du tout.

La vieille femme leva un œil soupçonneux. Cet être sauvage dut par la suite penser qu'elle s'était trompée. Elle jugeait si vite son monde ; elle ne déchiffrait rien sur la figure de son fils, alors ce que celui-ci pouvait penser devait être sans importance. Et tant que durait son léger emportement, elle resta muette et se promena à pas lents dans toute la maison.

– Je suis extrêmement contrariée, dit enfin M^{me} Louvain, et elle se mit à clamer haut et fier qu'elle avait été, toute sa vie, une personne respectable. Pourquoi alors m'a-t-on fait cette injure ? On ne respecte rien, chacun veut tout pour lui. (Elle s'efforça à se tirer des larmes, mais en vain.) Je suis quelqu'un de modeste, j'accepte la vie telle qu'elle est. Mais dois-je supporter tout ça ?

– Mais qu'est-ce que tu veux ? demanda David, impatienté.

– Cesse de crier comme ça, je ne supporte pas les émotions.

– Parle ! reprit David, sur le même ton.

Les desseins de sa mère lui étaient totalement inconnus. Il voulut s'excuser, sur un mal de tête, pour la mettre à la porte, sans vouloir commettre une trop grande impolitesse. Mais M^{me} Louvain n'y entendait rien, ou alors elle feignait de ne rien entendre.

– Je suis désespérée de te demander cela mais j'ai besoin que tu me rendes un petit service.

La conversation fut interrompue par l'arrivée

d'un jeune garçon inquiet, maussade et doux ; une créature ingrate qui semblait ne pas trop savoir quoi faire de ses membres trop longs et qui, avec sa moue dégoûtée, inspirait une vive irritation. Il rangea des petites choses, en silence, sans se presser, avec une sorte de tristesse, ou alors de lassitude. À une question que lui posa son père, le garçon répondit, sèchement : « Ce n'est pas tes affaires. » Le ton n'échappa pas à la vieille femme qui avait assisté à la scène avec intérêt.

– Hum, fit-elle, et elle rit, d'un petit rire entendu.

Ce ton équivoque fit monter d'un cran l'agacement de David devant cette femme qui prenait, déjà, des familiarités avec lui.

– J'ai le droit de tout espérer, dit M^{me} Louvain. Après tout, tu es mon fils. Je sais que ton entêtement, ta mauvaise foi, ta sottise ont abouti à nous fâcher. Mais voilà... je n'y pense plus. Je n'y fais plus attention. (Elle regarda autour d'elle.) Évidemment, ce n'est pas une maison exceptionnelle... mais tout de même, ce n'est pas

mal.

– Voyons, dis-moi ce que tu veux...

L'autre était longue à parler. Elle expliquait, expliquait encore, donnait des détails, précisait ce qui était déjà très clair. Le style du personnage contrastait à celui, cursif, de David.

– De l'argent, j'ai besoin d'argent, finit-elle par dire. Et elle assura David de prochaines rentrées d'argent : ton père se meurt, ou alors c'est déjà fait. Il est dépressif, alcoolique, malade du cœur et il a perdu le sommeil ; je me demande pourquoi il ne se tire pas une balle dans la tête.

Cette conversation atterrante plongea David dans ses souvenirs et il revit très distinctement le jeune homme à la mine revêche qu'il avait longtemps été, qui prenait l'autobus tous les matins au coin de la même rue. Il habitait alors encore avec son père mais il n'entretenait plus, avec lui, que de lointains rapports, chacun des membres ayant accepté l'inévitable, la ruine de la famille. David eut une grimace amère. Puis, l'émotion disparut, il trouva les mots et une figure convenable.

– Bien sûr, j’avais fait quelques économies, pour parer aux coups durs, mais même ça aussi a fondu, continua M^{me} Louvain.

La vieille était vivace. Tous les espoirs de David de la voir mourir des multiples maux dont elle avait souffert toute sa vie étaient maintenant faibles, car, s’il en jugeait par l’énergie qu’elle déployait, elle avait de quoi vivre cent ans. David était vraiment trop occupé, mais il ne l’avait pas oubliée, il avait bien trop de haine pour elle. Il soupçonnait d’ailleurs toujours qu’elle lui préparait un mauvais coup. Il la surveillait, il restait sur ses gardes. Mais il n’était plus l’enfant que l’on pouvait mater facilement. Il le savait : il était brusque, trop brusque, haussait le ton, donnait des ordres, il voulait montrer sa puissance. Pourtant, la vieille n’était pas encore vaincue. Il lui restait des forces de destruction. Mais, ces dernières années, ça s’était sensiblement dépeuplé autour d’elle, si bien qu’elle manquait d’occasions d’exercer son talent.

– Elle a encore les moyens de me briser, pensait David, en la revoyant, après toutes ces

années. « Ah, c'est insensé », se dit-il, plus tard, lorsqu'il eut retourné la situation.

Il l'attaqua et railla, en usant contre elle de traits d'impertinence et de moquerie, pour conjurer la peur qu'elle représentait. Mais, rapidement, il la vit plutôt comme une vieille bête qui a perdu ses crocs, et il prit plaisir à l'asticoter, à la piquer ; ainsi se vengeait-il des mauvais coups reçus, des humiliations. Il n'avait pas oublié, il ne pourrait jamais oublié. Perclus de honte, il n'aurait cependant jamais osé avouer cette sorte d'enfance infernale qu'il avait eue. Un seul regret : que cette femme ait perdu toute sa force, il lui semblait alors que la victoire sur elle serait moins grande. Rien que d'y penser, ça lui gâtait tout. Déjà, depuis la dernière rencontre, David avait vu sa mère se défaire sensiblement, s'installer dans une sorte de torpeur muette, elle vivait repliée sur elle-même ; parfois, cependant, elle retrouvait un souffle de vie :

– Ah, ces chats, si je pouvais les empoisonner...

– Que vous ont-ils fait ?

– Pour moi, il y aura toujours des chiens ou des chats à livrer à la mort. Je ne peux pas tolérer ces bêtes qui se pointent et qui me regardent comme ça. Je donnerai la santé de mon fils pour les voir tous disparaître du quartier.

Elle aimait particulièrement les plaisanteries ahurissantes, qui laissaient parfois son interlocutrice. Elle faisait alors mine de ne rien remarquer, pas l'ombre d'une araignée. Secrètement, elle se régalaient des airs froissés des vieilles dames, et elle savait juste quoi leur dire pour les tenir en laisse, sans qu'elles lui échappent. Elle maniait les gens avec dextérité, et ce n'était certainement pas par des dons exceptionnels. Alors ? Elle poussait les gens les uns contre les autres, les incitait à rompre de vieilles amitiés, cherchait à emmêler des écheveaux d'affaires jusqu'alors si simples. Et, ce qui faisait sans doute sa force, elle ne cherchait pas à plaire, elle se foutait éperdument d'être détestée. Cette part d'ombre n'avait jamais cessé d'intriguer son fils David, qui découvrait alors que la seule arme qu'il pouvait détenir lui était d'aucune utilité.

– Je ne te détesterai jamais assez, avait-il dit, un jour, à l'aube de ses vingt ans.

Il ne s'était pas attendu à ce rire long, gras et complètement insignifiant qui vint ponctuer cette déclaration. Ce n'était pas de la frime. De même, il pouvait être assuré que sa mère entretenait tout le contraire d'un individualisme inquiet, et ses rapports avec les gens n'étaient nullement torturés ou angoissés. En fait, c'était une femme grossière, sans esprit, pas un atome de sensibilité, incapable d'un geste charitable. Elle mettait tout le monde à sa botte et, dans ses temps libres, elle apprenait aux gens à goûter aux horreurs de la vie.

David eut recours à un faux prétexte pour dénouer les choses : son travail l'avait amené à se rendre à Québec le matin même et... les encombrements du voyage l'avaient complètement épuisé, il n'avait pas le goût et la force de discuter cette affaire ! Aussi, il se trouvait particulièrement radin et cérémonieux, et il avait des dégoûts de se voir le créancier de quelqu'un. De plus, Sarah arriva sur ces entrefaites. Elle était d'une humeur atroce. « J'ai

passé l'après-midi, dit-elle, à chercher quelque chose de bleu. » Alors, M^{me} Louvain se retira, mais elle n'abandonnerait pas, il lui fallait absolument toucher une certaine somme d'argent ; elle dut supputer les chances qu'elle avait d'arriver à ses fins, de soutirer à son fils l'énorme somme dont elle avait besoin. Elle se débattait avec ce sac d'embrouilles, en arrivant dans la rue glacée.

Quelques instants encore, toute la rage de David tomba d'un coup. Il quitta la pièce, pour fuir la présence de Sarah. Il réfléchissait, et, pour cela, il recherchait un peu de silence. Il ne retenait des propos de sa mère que ce qui lui importait : cette vieille bique avait découvert sa retraite et elle ne le lâcherait plus, elle trouverait mille prétextes, elle s'acharnerait toujours à le débusquer dans le petit monde qu'il se sera construit.

– Pourquoi trembles-tu, idiot ? Ta mère ne te mangera pas.

Sarah le regardait, et son teint était devenu cramoisi. David surveilla, un moment, ses

propres gestes, son attitude. Mais non, rien ne pouvait transparaître de ses sentiments. C'était encore une fois une impertinence insupportable de Sarah, qui n'avait plus beaucoup d'égard pour lui, qui le considérait peu. Et David le lui rendait bien. Ses mots étaient tranchants, et il savait où frapper pour que ça fasse plus mal encore. Mais cette fois, rien ne pouvait chasser ses pensées, et il laissa bramer cette folle qu'il commençait à détester. David la regarda et une tristesse le prit : plus il avançait, plus sa solitude se creusait. Il n'allait avec rien, il ne manquait à personne.

Pris dans un engrenage de déceptions, un fils qu'il ne réussissait pas à apprivoiser, une femme qui s'éloignait de lui, perceptiblement, David n'avait aucun goût de retrouver un passé qui, déjà, l'avait assez hanté ; lui aussi, manque d'originalités, avait été endommagé par son enfance, et il cherchait à s'en délivrer.

Marié depuis douze ans, sa vie de couple fuyait médiocrement, sans rien de remarquable, dans un quotidien aussi morne que le quartier qu'il habitait. Sur fond d'échanges platement ordinaires et de tâches domestiques ennuyeuses,

Sarah et David partageaient inévitablement l'écoute de la télévision. Leur triste quotidien n'était en fait qu'un moyen désespéré de se défendre contre les coups du sort. Puis, alors qu'ils n'avaient trouvé le repos que dans l'indifférence, la mère de David, crainte et haïe, venait s'immiscer dans leur intimité, à la faveur d'une mauvaise affaire financière. Sarah, immédiatement, avait vu d'un mauvais œil cette tête redoutable qui l'avait regardée avec de grands yeux étonnés.

– Que voulait cette bonne femme ? avait-elle demandé.

Mais elle n'avait pas vraiment attendu une réponse. Elle avait parlé d'une voix monocorde. Elle avait perdu toute capacité d'étonnement. Elle n'avait plus la faculté d'être surprise par ce qu'elle voyait et ressentait. Elle avait renoncé à une vie plus large et plus facile, se contentant de ce qu'elle pouvait attraper. Ses yeux, souvent, flambaient de haine. Elle ne cachait pas, d'ailleurs, ses dégoûts et sa détestation.

– Comment faire autrement, dans ce monde ?

Où l'on est constamment bousculé...

Chaque matin, Sarah se levait en bougonnant et elle gardait le même air jusqu'à son départ, une heure plus tard. Le monde aurait pu s'écrouler, rien ne pouvait l'empêcher de se retirer dans son cocon, de s'enfermer dans sa salle de bains, où elle ne finissait plus de rafistoler visage et corps. Un bol de céréales avalé à la hâte et puis... Mais ce matin-là, un coup de téléphone réussit à la mettre hors d'elle, tant elle oublia qu'elle allait être en retard à son travail.

– Imagine, dit-elle à David, qui n'écoutait pas assez, imagine que Raymonde vient d'être nommée au poste d'infirmière-chef. Cette obèse, ce phénomène, ficelée comme un sac... Cela ne m'étonne pas du tout. C'est une arriviste, sous ses airs de ne pas y toucher. Je l'ai jugée au premier coup d'œil, le jour où je l'ai vue. Ah ! ça ne se passera pas comme ça. Je lui en ferai un, un enfer.

David haussait les épaules et ne cherchait pas

à comprendre ce que Sarah marmonnait maintenant, oubliant son interlocuteur, en face d'elle, qui continuait à lire son journal. Pourtant, une fois, elle hurla presque :

– C'est tout de même trop fort !

Le gravier de l'allée craqua sous les pas de Sarah qui, en arrivant dans la rue, par son air courroucé, dut faire un peu peur à un jeune type qui fit un pas de côté. Sarah se débattait en vain. Elle faisait les plus graves menaces mais elle prendrait bientôt le rang, il lui faudrait supporter l'inévitable. Elle était jeune encore et, avant d'aller jouer dans la cour des grands, il y avait quelques petites victoires à remporter, des emprises sur des petites gens à exercer, des petits pouvoirs à prendre.

Sarah conserva le même air renfrogné pendant plusieurs jours. Tout ce qu'on lui disait l'atteignait moins que d'habitude. On la croyait bien absorbée dans sa lecture, et soudain elle murmurait : « Mais qu'est-ce que j'ai ? Je ne vais pas me laisser abattre. » Elle continuait pourtant de gémir longuement. On aurait pu croire qu'elle

tentait, en se mentant à elle-même, de magnifier sa propre infortune. Pourtant, cette citadine exaspérée par les infinis irritants de la vie en ville, rejoignait beaucoup de monde. Pas moyen de rester impassible devant un univers aussi étouffant, où les gens sont toujours en colère et se vouent des haines sans rémission, vivent les uns contre les autres, ne se mêlent jamais de leurs affaires et cherchent constamment à blesser leur voisin.

Il fallut une petite catastrophe, pour lui changer les idées. On lui annonça, un soir, que son fils Daniel avait menacé d'un couteau un professeur. Alors, on le lui renvoyait et elle pouvait en faire ce qu'elle voulait. Sarah se mit à crier, et son visage s'empourpra :

– Mais il n'est pas blessé, ce grand bonhomme ! Pas même une égratignure. Pourquoi avoir peur d'un enfant ? Mon fils est un gentil garçon comme tous les autres.

Pendant des jours, elle se démena, s'agita pour arranger les choses. Elle y réussit, finalement. Elle avait déployé une énergie épouvantable. Elle

avait tempêté, hurlé, argumenté, pleuré. Pas une seconde, elle n'avait songé à réprimander le garçon.

– Voilà, j'ai fait le mieux.

Aucune menace dans la voix. Sarah s'étonna de l'aplomb avec lequel elle avait mené cette affaire. Souvent, elle avait été déçue et humiliée par ce garçon qui n'avait pas le moindre camarade, qui se cachait, dérobaient son visage, se croyait laid et se faisait horreur, qui essuyait le mépris et la haine des gens. Un temps, elle s'intéressa à ce que le gamin faisait, elle le grondait :

– Alors, tu n'as pas de leçons à apprendre ? pas de devoirs ?

Mais, bien vite, elle ne lutta plus, elle fut incapable de secouer son indifférence, et elle n'eut plus avec le garçon que des relations de loin en loin, quand le hasard les faisait se rencontrer. Elle tâchait de cacher sa froideur, pas toujours avec succès. D'ailleurs, elle était de moins en moins présente dans cette maison : hors son travail, il lui fallait une foule d'activités et c'était

dans le cercle de ses amis que tournait son existence.

Par la fenêtre, on entendait les reproches de la voisine, à son enfant. David prêta l'oreille, un moment, mais il vit plutôt l'enfant craintif qu'il avait été, et le visage de sa mère, détestée, qui lui apparut, lui fut si désagréable qu'il lutta pour retrouver la réalité.

Il réfléchissait.

Ce n'était pas un rêve qui lui venait, de temps à autre : l'ombre, plutôt, d'une petite sœur, décédée trop jeune, alors qu'elle n'avait pas six ans. Il essaya de rassembler ce qu'il savait d'elle ; mais il dut bien admettre que c'était trop peu, si peu en fait que l'image qu'il en gardait aurait pu se confondre avec n'importe quelle fillette de son âge. Mais une zone d'ombre était attachée au souvenir de cette petite sœur et il n'arrivait pas à en dresser les contours.

Il pesta contre sa voisine. Mais, généralement, il gardait le même visage légèrement secoué,

celui d'une bête traqué, mais qui ne connaît pas son agresseur. Il n'arrivait pas à se relâcher un peu, du moins hors de la solitude. Mais la solitude, il l'exécrait ; il connaissait un ennui si grand, il était tout à fait incapable de donner un sens à sa vie. Il cherchait bien à rompre le quotidien, à s'échapper de son coin de province, il croyait que seuls les pays lointains pouvaient lui apporter un certain romantisme, des émotions fortes et nouvelles, des idées neuves, une vie autre. Mais, en même temps, il était prisonnier d'un travail facile et bien payé, d'une maison grevée d'une hypothèque, d'un certain confort dont il imaginait mal pouvoir se passer. Entre les deux, un milieu protégé et un terrain d'aventure, il n'arrivait pas à choisir. Alors il restait là, sans rien faire, incapable d'une rupture, sans pouvoir sortir de son inertie, de sa passivité. En fait, il vivait très replié sur lui-même, très en dehors de toute vie sociale.

– Tu as toujours l'air d'attendre le jour béni où le bonheur te tombera sur la tête, lui avait dit, un jour, Sarah, pour se moquer de lui.

David s'était pris à sourire. Il voulait au moins

conserver les apparences d'une certaine aisance, d'un certain naturel ; mais quelles idées s'était-il donc fait des êtres, pour ne jamais rabattre des sombres prétentions à ne pas se laisser découvrir par eux ? Les gens l'effrayaient-ils ? Sans doute. Mais il n'était plus jeune, il savait calculer. Il savait que la forme est tout, que l'on juge un individu à son apparence. Aussi, l'habitude prise par lui de cacher ses émotions l'amenait-il à agir sournoisement, à se décharger, par exemple, suite à la venue de sa mère, sur un jeune livreur de courrier qu'il réussit à faire renvoyer. Sa position dans le journal, humble, certes, ne l'empêchait pas de détenir certains pouvoirs et il en abusait quelques fois. Personne n'y voyait rien. Et même alors, il n'aurait pas manqué de crâner. Certaines bassesses se portent bien dans notre monde, alors que d'autres, plus insignifiantes, ou même une parole maladroite, peuvent ternir sensiblement la réputation d'un individu. Ah ! que d'ennuis, mais il est impossible de faire en oubliant les règles, même les plus stupides, les plus insensées, de notre société.

David se souvint qu'au lendemain de la visite

de sa mère, il avait eu la faiblesse de confier ses frayeurs à une Sarah vaguement ennuyée, qui grelottait un peu à la table de la cuisine ; les cheveux défaits, le visage blême, elle n'interrompit pas son déjeuner. À vivre pressés l'un sur l'autre, David et Sarah se connaissaient à fond ; aussi, la familiarité, l'indifférence, la malveillance avaient souvent comme résultat de froisser l'un des deux, ou les deux à la fois, mais le temps des explications interminables était révolu, chacun exprimait sa rancœur à sa façon, par des bouderies interminables, des silences obtinés, des réflexions acides. David vit bien que Sarah se hérissait, sans qu'il en connût les raisons, aussi il coupa court à la conversation.

Ce fut un matin comme un autre matin, et David ne s'étonna pas de l'indifférence affichée de Sarah. Cette femme était devant lui comme une figure qui le jugeait et le condamnait, pour tout et pour rien ; son jugement était sans appel. David avait fini par la considérer comme une adversaire, une ennemie. Il avait vu, trop souvent, dans les yeux de cette femme, de la moquerie, du mépris, pour ne pas être atteint par la haine et une

méfiance légitime. Comme elle l'observait pourtant, ce matin de février ! Elle lui décocherait sûrement l'une de ses flèches empoisonnées...

– J'ai une sacrée chance que je sois tombée sur un homme de ton espèce, qui a encore tant à démêler avec sa mère. Entre nous, je te crois un peu fou.

Et puis cette petite phrase déchirante :

– À quarante ans, il découvre qu'il a toujours été utilisé, méprisé...

Elle partit ; elle avait aussi son travail peu enthousiasmant, ses ennuis, sa vie à la petite semaine. Elle souffla un peu, en quittant la pièce. Ah ! c'était assez, le matin, de ces longues minutes d'un silence hostile. Combien de temps cela allait-il encore durer ? Sa voix trahissait une fatigue grandissante.

David lisait un journal quand sa mère entra, dépenaillée, à bout de souffle ; elle refusa de donner les raisons de son égarement.

– Je croyais m'être débarrassé de toi,

finalement, dit David.

Ce jour-là, David, qui avait assisté à un horrible accident dont les détails, plus tard, au travail, avaient fait frissonner son auditoire, avait affronté le réel, sans détourner le regard. Il avait été triomphant. Il avait ricané. Il voulait faire étalage d'une force de caractère hors de l'ordinaire. Il lui restait encore un peu de cette euphorie quand il apostrophait sa mère pour lui dire son fait et l'injurait.

– Ah ! non, tu m'agaces ! s'écria la vieille femme. Qu'est-ce que ce ton déplaisant ? Je retrouve ton père. Je ne peux penser à lui sans un malaise général. Je m'étais parée afin d'être belle pour aller voir un garçon content de revoir sa vieille mère, pas un avec des façons de malotru et des propos malveillants. Tu me blesses profondément.

Cette bonne femme n'avait jamais pensé que, pour être vrai, il fallait être sincère. Aussi, elle en remettait toujours, exagérait ses sentiments, amplifiait ses maladies (à l'en croire, elle était toujours agonisante), faisant parfois des

déclarations à l'emporte-pièce, pour épater. Elle prenait énormément de place. Et elle réussissait, souvent, à convaincre son monde sans avoir recours à une argumentation logique. Pour trouver une clé importante sur le personnage, il aurait fallu la surprendre dans une foule, l'entendre faire des commentaires désobligeants haut et fort sur des gens qui l'entouraient ; alors, elle semblait goûter particulièrement le tumulte qu'elle provoquait, constamment, autour d'elle.

– Tu ne me laisses pas en repos, reprit David, tremblant de rage. Je te vois passer dans mes cauchemars. Tu ronges jusqu'à mes nuits. Pourquoi t'acharnes-tu contre moi ?

– Eh ! Est-ce que je suis plus heureuse que toi, moi ?... Mais je n'en impute pas la faute sur les autres. Et ce n'est pas par manque de n'avoir personne à qui pouvoir blâmer quelque chose. Cesse de me harceler de reproches ! cria la femme aux oreilles de David avec de la force et de l'éclat.

La vieille encaissa durement cette défaite personnelle. Mais il en fallait plus pour entamer

sa morgue et sa prétention.

– Tu n’as été en rien un enfant martyr, même si je prenais plaisir à te taquiner cruellement, parfois. J’ai longtemps parié sur ton effondrement, avant tes vingt ans. Tu as tenu bon. Tu m’as étonné. Tu as une capacité à survivre que je ne te connaissais pas. Tu me dois ça. J’ai fait ce que j’ai pu pour t’endurcir un peu, sans grand résultat : tu étais mou, geignard et incapable de te défendre des autres.

Mais la vieille femme savait bien découvrir les faiblesses du caractère de son fils. Elle avait su le mener rondement, longtemps, même alors qu’il était sorti de l’enfance. Elle inventait toujours mille diableries pour arriver à ses fins.

– Tu es... comment dirais-je ?... aide-moi !... particulièrement tordu... tordu, oui, c’est cela... tu n’as pas le droit de me rejeter... je t’ai donné la vie, je suis ta mère... Je t’ordonne de me supporter.

David resta balbutiant, bredouillant, inopérant face à sa mère. Celle-ci sut que les coups avaient porté. Alors elle changea complètement sa

tactique.

– Mon pauvre enfant... J'ai souvent eu envie de me débarrasser de toi. Qu'est-ce qui m'en a empêché ? J'ai été freiné par plusieurs considérations, dont la première était que personne ne voulait de toi. J'ai pitié de toi. Tiens donc ! Je te l'avoue maintenant. Et tu diras alors que je n'ai jamais eu de sentiments positifs à ton égard. Écoute-moi ! Tu feras ce que je te dis... Quoi ? Je t'ai choqué ? Mais avec combien de pincettes faut-il te prendre ? (Elle adoucit encore son ton de voix, ça lui était difficile.)

La vieille continuait ses remontrances, et tout cela par ses manières habituelles, des lieux communs, des injures, des cris...

– Ferme-la, un peu, cria David.

David apparaissait d'autant plus pitoyable et ridicule qu'en face de cette mère au franc parler, brusque, insensible, et à l'ironie mordante, il se trouvait désarmé. La violence n'était chez lui qu'un moyen de dissimuler son embarras.

Ils ne pouvaient pas discuter normalement, comme des gens civilisés. Il fallait que l'un ou

l'autre, ou les deux à la fois, haussent le ton et disputent des petites choses ; ils auraient alors eu sans doute l'impression de perdre quelque chose, de faire aveu de faiblesse. David, finalement, simula de s'intéresser exclusivement à sa lecture. De temps à autre, il levait le regard et son œil était sévère.

– J'ai fait ceci et cela, c'est vrai, dit M^{me} Louvain, mais je ne mourrai pas de honte, d'angoisse. Il y a une puissance en moi et hors de moi, qui demande à s'exercer, et ce que je détruis sur mon parcours, je n'y peux rien, c'est la fatalité, c'est la vie qui veut ça.

M^{me} Louvain s'approcha un peu et, par quelle idée bizarre, elle voulut faire un câlin à son fils mais celui-ci s'éloigna bien vite.

– Oh, surtout, pas de ça ! fit David, et il grimaça. Il ne surveillait même pas ses gestes, ni ses paroles.

Plus jeune, il avait moins craint les fureurs de sa mère, souvent injustifiées et soudaines, que les démonstrations suspectes de tendresse et d'affection qui l'écœuraient. Heureusement, sa

mère n'était pas portée sur les sentiments, et ces effluves avaient été rares. Dans ces moments-là, d'ailleurs, elle paraissait accablée et c'était peut-être plus un allègement à sa souffrance qu'elle recherchait au lieu de caresses à distribuer. David n'avait jamais pu éclaircir ce point-là.

Les sourcils froncés, David cherchait une dérobade. Cette situation lui paraissait intolérable, appelant à lui des souvenirs subits, insoutenables, qu'il avait relégués loin dans sa mémoire. Mais, maintenant, à l'aube de sa quarantaine, de plus en plus souvent, des bribes de ces souvenirs lui arrivaient, subrepticement, à un moment souvent inattendu, et cette découverte ne laissait pas de le secouer, à en perdre le sommeil et la faculté de se concentrer.

M^{me} Louvain paraissait attendre quelque chose, de son fils : une parole, un geste... Mais il restait là, à sembler croire qu'un événement se produirait. Il aurait dû avoir le courage de la mettre à la porte et lui intimer l'ordre de ne plus reparaître devant lui. La mère et le fils se regardaient. Il n'était pas possible de repérer, à moins d'y apporter des nuances, quelques

sentiments communs chez ces deux personnes. L'une réclamait une aide quelconque, sans que cette démarche ne l'empêche de prendre des airs supérieurs, de sembler respirer un autre air que les autres. Le fils se débattaient avec les empressements de sa mère, tout autant qu'avec des sentiments troubles : haine, honte, pitié, désir de se revancher...

– Mon pauvre enfant, commença M^{me} Louvain, en te voyant, là, incapable de prendre une décision, je me dis que voilà bien le fils que j'ai conçu : incapable et mou. À ta naissance, tu étais déjà cuit : les médecins te donnaient peu de chances de vivre... Tu étais vilain et braillard. Pourquoi es-tu né ?

Déjà, elle annonçait les couleurs : elle n'entendait pas supplier, se mettre à genoux, mais ordonner, exiger, clamer bien fort ses vérités. La bonté blême lui faisait horreur ; pourtant, il lui arrivait d'être bonne sans être pourtant fatiguée. Sa philosophie de la vie se résumait à croire que la moitié du monde poursuivait l'autre moitié, et elle préférait faire partie des poursuivants. Elle aimait aiguïser de grands couteaux, il ne fallait

pas être pris au dépourvu, sans défense ; elle se cachait et complotait sombrement, elle préjugait et protégeait de petits intérêts ; elle devait croire que c'était le lot de tout être humain et elle acceptait cette règle entièrement.

– Ne me cache rien. Quelle est ta situation financière ? Que je sache à quoi m'en tenir, une fois pour toutes...

Ses yeux étaient braqués sur David : il fallait dire quelque chose. Alors le fils insulté, humilié, qui avait toujours eu à se défendre de tous, contre cette femme en premier lieu, qui n'avait jamais su s'engourdir, se jeta avec une rage incontrôlée sur sa mère et la battit violemment, tant elle en perdit conscience. Le silence régna longtemps après. David ne décoléra pas, mais, cette fois, à sa manière habituelle : en rongant son frein, crispé, silencieux, le visage convulsé... Mais il était loin d'être arrivé au bout de sa haine. Des souvenirs douloureux venaient le poursuivre.

– Je n'ai rien oublié, rien.

Son esprit était rempli de regrets, de confusion et de rage.

– Toi, tu es né dans une tempête, il neigeait à s'en étonner, lui avait dit sa mère, un jour, alors qu'il allait entrer dans son adolescence. C'est pour ça que tu es drôle. Regarde, on te montre du doigt. La chance ne t'a pas souri. À toi, il n'arrivera jamais rien de joyeux.

– Pourquoi, maman, pourquoi tu me détestes tant ?

– Tu n'es qu'un gamin : je te dirai quand tu seras plus grand.

– Non, dis-le tout de suite.

– Arrête de dire des absurdités : tu sais bien que tu ne vaux rien, espèce d'imbécile ! Et puis, je n'aime personne. C'est ma nature. Je suis comme ça et je ne cherche pas à comprendre. Et cesse de me regarder ainsi. Ah, ce qu'il peut être vilain. On n'a pas fini de lui en faire baver, à celui-là ! On se chargera bien de lui assaisonner l'existence.

Ces phrases restèrent toujours présentes à son esprit, par la suite. Et, à force de se les répéter, il s'en était imprégné : n'avait-il pas déjà commencé sa vie sur de nombreux déboires ?

Aussi, il s'enfermait dans une solitude et se rendait compte que c'était une fatalité inéluctable. Il s'était cru unique, seul à subir des vexations et à endurer les quolibets des autres enfants, à l'école. Une institutrice l'avait détrompé : c'était une grosse fille pratique et nullement handicapée par une trop grande sensibilité. Mais elle ne trouvait pas l'affaire très sérieuse et considérait d'ailleurs que l'enfant sentait par trop mauvais ; alors elle eut la fantaisie de ne plus s'occuper que d'une jolie petite fille aux tresses blondes.

Un soir, au retour d'une promenade, en compagnie de sa mère, David avait clamé bien fort que sa mère l'avait battu, durement.

– Quel exagérateur ! dit M^{me} Louvain, avec une colère qui n'avait même pas cherché à se cacher.

Mais David fut incapable de montrer quelque blessure. Dès lors, on tint pour suspect son discours et il se fit une petite réputation d'enfant sournois et fabulateur. Même à l'école, ses professeurs, que sa mère avait prévenus, le regardait avec suspensions, ne sachant sans doute

pas eux-mêmes ce qu'il pouvait craindre d'un si jeune enfant.

Les gémissements sourds de sa mère, par terre, resituèrent David dans la réalité. Il la regarda et alors son visage s'assombrit encore. Un attendrissement le saisit, mais il se secoua bien vite. Sa mère était juste un peu ébranlée, finalement. David avait eu la bonne fantaisie de ne pas la frapper au visage, pour ne pas laisser des marques.

– Relève-toi, dit-il, tu as l'air d'un cadavre, maintenant.

Et il rit.

Il n'y avait pas l'ombre d'une pensée coupable chez David. La seule culpabilité qu'il connaissait lui venait quand il avait le sentiment ténu de ne pas avoir fait ce qu'on attendait de lui. Mais il hasardait de ne pas se laisser prendre à ce jeu.

Les ennuis de M^{me} Louvain, qui avait peine à se relever, amusèrent David qui s'en moqua à l'aise.

– Les gens sont cruels, dit-il. On a beau le savoir, on est toujours surpris de voir la

méchanceté des gens.

Elle eut l'air de croire que tous ces sarcasmes n'était que bagatelles qui ne méritaient pas son attention. Elle le pensa sans doute encore alors qu'elle surprit son fils, à un mètre derrière elle, un couteau à la main, et le pointant dans sa direction, avec un air qui se voulait menaçant.

– Quel enfant tu fais ! dit-elle. Pose ça là : tu pourrais te blesser.

David, honteux, se mordit les lèvres. Il suffoquait de rage rentrée.

– Te rends-tu compte à quel point tu es moche, grosse et repoussante, dit-il, sans que la femme ne l'entende. Quelle horreur ! Tu pues et tu n'arrêtes jamais de chialer. Tous les jours, je me prends à rêver à un simple et efficace étranglement. J'aimerais voir la scène... Le monde se porterait mieux si tu avais disparu. Il y a des gens qui n'ont simplement rien à faire ici. Tu n'as sûrement jamais réfléchi à ça. Il n'y a pas eu une petite idée qui soit restée plus d'une minute dans ton cerveau. Réveille-toi.

Et il la bouscula. La vieille ouvrit les yeux,

toussa et s'étouffa ; elle avait l'air encore plus moche que d'habitude. D'ailleurs, on ne pouvait lui trouver une seule qualité. En cela, elle ne se distinguait pas de ses compatriotes : envieux, mesquins, petits, médiocres, bornés, bêtes, abjects, méchants, répugnants, hypocrites et contents de leur ignorance ; en revenant, dix ans après, on pouvait être sûr de les retrouver au même endroit, grelottant sur leurs bancs de neige sale. Elle avait sombré, comme beaucoup de gens, autour d'elle, dans la platitude et la niaiserie. David aurait dû la laisser croupir dans le même trou sale et disparaître à jamais de ce pays. Mais il lui manquait l'étoffe, le courage de faire s'écrouler tout son petit monde et d'aller voir ailleurs s'il y avait quelque chose de neuf.

– Debout, cria-t-il à sa mère, j'ai quelque chose à te dire.

Il bégaya quelques mots, se répéta, reprit ; ça commençait plutôt mal.

– Hum... Il essaya encore, mais la rage l'étouffait.

La chose se leva et voulut dire quelques mots ;

elle avait quelques petites idées.

– A-t-on idée de se mettre dans des états pareils ? J’ai fait une bêtise en venant ici, c’est entendu. Mais tu n’arriveras à rien en criant ainsi. Tu peux me faire mal, je ne ressens plus rien. Je ne ressens plus de haine ni d’amour. Mes sentiments sont réduits à l’essentiel : un peu d’agacement, quelques plaisirs de temps à autre, de l’ennui, surtout de l’ennui... Regarde-moi ! Qu’est-ce que tu veux encore de moi ? Je n’ai plus rien à offrir. Et ne compte pas sur moi pour expier mes fautes. Je mourrai sans qu’un seul mot d’excuse ne passe par mes lèvres.

Tous deux se parlaient sans se regarder ; de toute façon, ils n’avaient jamais réussi à communiquer sans se comprendre plus qu’à moitié. Tout n’avait toujours été qu’un bavardage incessant, un foisonnement de la parole. Quand l’un ou l’autre voulait vraiment être entendu, il beuglait une phrase courte, avec une idée simple, ou alors il répétait et répétait, et avec des efforts il réussissait à obtenir quelques résultats. Et même encore, il y avait toujours eu des questions demeurées sans réponses, dont la solution était

remise à plus tard ou qu'il fallait mieux oublier.

– Tu es un fils pour le moins troublant, ça m'étonnerait bien si j'en étais encore capable.

Avec l'âge, sa bouche avait cessé de résonner tout le temps. Elle parlait toujours pour ne rien dire, mais elle se fatiguait plus vite. Aussi, elle s'arrêta après avoir formulé seulement deux fois la même idée dans les mêmes termes, ou quelque chose de semblable. Quand David voulait ridiculiser sa mère, auprès de ses amis, il parlait de la croyance de celle-ci en la réincarnation, et que, évidemment, dans ses vies antérieures, elle avait été un lama tibétain, une princesse romaine, un chien, une fourmi, etc. David, lui, l'aurait plutôt associée à une chauve-souris sortie des enfers. « C'est complètement risible », ajoutait-il. Il aimait d'ailleurs à le répéter à sa mère, lors d'une discussion où il manquait d'arguments, ou par goût de la provocation. Ce qu'il fit encore une fois, mais la vieille femme n'accusa pas le coup.

Mais déjà, David et sa mère se chamaillaient, et ils n'entendirent pas la portière d'une automobile qui claqua. Une voix, qui arrivait des

profondeurs de la maison, les désorienta, cependant, et tous deux, comme des enfants pris en faute, se ressaisirent rapidement et Sarah, qui entrait dans le salon, les surprit, empêtrés dans leurs vêtements froissés.

– Ah ! Madame...

Elle afficha une figure traversée par des mouvements interrogatifs, qui se transformèrent ensuite en dépit, de voir là cette femme qu'elle connaissait si peu en fait mais qu'on lui avait décrite avec tant d'animosité. Sarah trouva vite un prétexte idiot pour déguerpir, d'ailleurs, soulagée, délivrée, pressée de s'enfuir.

Laissés seuls, David et sa mère se jaugèrent, d'un regard anxieux et sévère.

– Tu montres un peu de caractère une fois dans ta vie, dit M^{me} Louvain. C'est tout de même trop fort. Comment as-tu pu oser me frapper ?... Moi qui t'ai nourri...

Elle voulait paraître indignée, cherchant à dissimuler quelque embarras. Irritée, elle se contenait mal.

– Je n'ai pas attendu d'avoir ce prétexte pour

te détester, t'exécrer. Ah, si ma petite fille, ma chère petite fille avait suffisamment vécu... s'il n'y avait pas eu ce terrible accident.

Elle parlait et se moquait bien qu'on ne l'écoutât pas. Elle s'engagea, d'ailleurs, dans ses souvenirs, avec un étrange air mélancolique, une tristesse qu'elle réservait pour ses moments de solitude.

David se souvenait aussi, d'une scène avec sa sœur, alors que le hasard d'une promenade les avait menés dans un petit bois bien nettoyé. Plus loin, il y avait aussi une rivière, dont le débit était très fort à cette période de l'année. Il y avait aussi un champ, que David ne pouvait plus imaginer... Quelque chose d'extraordinaire avait eu lieu à cet endroit. David se mordit les lèvres : l'âge adulte ne l'avait pas rendu plus lucide et ses souvenirs s'entremêlaient souvent.

– J'ai fait cela, c'est moi qui ai fait cela, s'exclama soudain David, qui découvrait tout à coup l'objet de ses préoccupations.

Il se souvenait : en longeant le rivage, David avait poussé sa jeune sœur qui était tombée dans

la rivière. Tranquillement, il l'avait regardée se noyer.

Voilà, ce coin d'ombre dans sa vie, ce secret jamais révélé, cette image qu'il avait enfoui au plus profond de lui-même émergeait tout à coup et ne manquait pas de le bouleverser. Il expliquait : « Je ne haïssais pas ma sœur ; j'espérais, par ce geste, que je la toucherais, elle, l'ennemie, ma mère détestée. » Quelle fatigue ! Il n'arrivait pas à voir très clair dans cette affaire. Il ne savait pas par quels ressorts il avait agi. Il trouva la force de tout raconter à sa mère, il ressentit même un certain plaisir, à voir d'abord la mine déconfite de celle-ci, son incrédulité, son incompréhension. Finalement, il l'avait ébranlée. Le monstre chancelait. Celle-ci flaira le danger :

– Je n'en crois pas un mot.

Effectivement, le récit était gros et David n'apportait aucune preuve tangible de son crime. Il fallait le croire sur ses paroles, prétendait-il. Mais le coup avait porté : pour M^{me} Louvain, il subsisterait toujours le doute. Elle eut la fantaisie de se remémorer tout ce qu'elle savait sur la mort

de sa petite fille, adorée ; mais ça ne l'avança pas. Un autre moment, elle crut déceler sur le visage de son fils le signe évident que celui-ci mentait et prenait plaisir à lui inventer une plaisanterie, pour lui en faire accroire. Quelques minutes plus tard, elle n'en était plus très sûre. Et les déclarations de David, les détails qu'il apportait, ne l'aidèrent pas à se forger une idée claire et précise.

Quoi qu'il en soit, M^{me} Louvain décida, finalement, de ne pas croire à cette histoire : c'était bien trop douloureux. Non, le plus tourmenté des deux, dans les jours qui suivirent, ne fut pas elle, mais David, qui n'arrivait pas à s'assurer de l'exactitude de ses souvenirs. Pourquoi une action si horrible, si déterminante, lui aurait-il échappé ! La logique de cette assertion lui sautait au visage, sans réussir à le convaincre tout à fait.

Mais, pour l'instant, la situation en était une d'attente, suspens, et David oublia, un petit moment, sa haine et sa rancune, et il vit alors dans les yeux de sa mère la douleur silencieuse, la détresse ; il eut peut-être à ce moment une petite idée de l'enfer où elle se retrouvait, même

si elle n'oserait jamais l'avouer. C'était bien poussée à une fâcheuse extrémité qu'elle venait quémander l'aide de son fils ; là-dessus, pas de doute. Alors, n'y avait-il pas là une situation à exploiter ? Une occasion de prendre sa revanche ? La justification de cette revanche n'était plus jamais remise en cause dans l'esprit de David, sauf quand il avait beaucoup bu d'alcool, ce qui le faisait osciller alors entre une sentimentalité naïve et une tristesse radicale, où il sanglotait parfois ; dans tous les cas, l'alcool le mettait dans un très mauvais état.

Or, la situation financière de sa mère était plus grave que David n'avait d'abord pensé : elle était dramatique. Non seulement sa mère étudiait l'idée d'une faillite mais elle devait se jouer de créanciers peu scrupuleux qui ne la recherchaient que pour lui tordre le cou. C'était d'une planque, plus que d'argent, qu'elle avait besoin.

– Je ne me soucie pas de ce qui peut t'arriver, dit David, et il afficha une désinvolture affectée.

M^{me} Louvain fit encore allusion à sa petite fille, morte si jeune, dont, elle aussi, avait égaré

l'image. Mais, cette fois, c'était pour établir un lien, ou plutôt pour souligner l'absence de lien, avec l'enfant qui lui était resté, au physique ingrat, solitaire et de constitution fragile. En effet, jeune, David avait trouvé une parade à son intégration sociale et c'était d'être toujours malade (otites à répétition, asthme...) Ce qui lui avait permis de lui attirer un peu d'attention et de tendresse. Autrement, les coups pleuvaient sur lui. Et, à écouter sa mère se rappeler ces temps lointains, on devinait qu'elle regrettait le temps où elle avait une emprise totale sur son enfant. Maintenant, celui-ci pouvait se défendre ; et il venait de le prouver. D'ailleurs, au passage, il allongea une taloche à sa mère, comme ça, pour s'amuser ; il fallait vraiment que M^{me} Louvain ait brûlé toutes ses ressources pour endurer ce traitement.

– Ça suffit, maintenant ! se plaignit-elle.

– Ça ne suffira jamais.

Au bout du compte, un regain de fierté fut plus fort que tout et elle sortit. Elle avait voulu à la fois ne pas paraître ridicule et donner un dernier

coup ; elle n'avait rien trouvé. Ses démons noirs n'étaient plus avec elle.

– Je ne veux plus te revoir, jamais ! cria David, hors de lui.

Peu à peu, l'alcool le calma. Il continuait cependant à faire un sort à celle qui l'avait poussé dans l'existence. Heureusement, il était seul : il n'aurait pas voulu qu'on l'aperçoive, là, assis, à se parler tout seul et murmurant : « Je la tuerai, je la tuerai. » Apaisé, il se laissa envahir par le sommeil, incapable d'une pensée.

David avait été convié au chevet de son père alors moribond. Quand il entra dans la chambre, Sam Louvain, sur son lit de mort, se saisit d'une canne et la brandit dans la direction de ce fils coupable de tant d'ingratitude.

– Abruti ! Idiot ! Tu es complètement dénué d'intelligence. Je t'ai cent fois dit de faire ceci, de faire cela. Tu ne m'as jamais écouté. Vois où tu en es.

Le vieux était en train de hurler, il

s'interrompt pour une brève toux et une goutte de sang apparut sur ses lèvres. Il savait qu'il allait mourir. Mais ça ne l'arrêtait pas. Entre les remontrances, il donnait des ordres à un type, au téléphone, pour des placements à effectuer. À un moment, un rayon de soleil brisa les nuages et, à travers la fenêtre, il vint donner sur le visage du vieillard, en pur gaspillage. Le bonhomme se remit à crier. Il avait un visage horrible. Le teint vert, les yeux exorbités, la bave coulait sur son menton... Il exhalait une puanteur épouvantable.

– Je voulais te voir, avant de descendre dans la tombe. Mais tu n'as pas changé. Alors voici ce que j'ai décidé. Je t'écarte de mon testament, je ne te concède que des miettes, et je lègue des sommes importantes à un homme de ma connaissance, qui s'occupe de bienfaisance. Mais il saura bien, le salaud, détourner les fonds à son profit. Ah ! Ah ! (Il s'étouffa dans son gros rire.) Eh bien... tu ne dis rien. Je voulais voir ta gueule quand je te l'apprendrais. Mais ça veut faire le fier...

– Je ne me faisais pas d'illusions, dit David. Il gardait la tête haute, mais il était au bord des

larmes. Seul le diable avait pu l'atteindre.

Mais même si David n'avait à peu près rien dit, le vieux n'était pas moins enragé. Les yeux rivés sur son fils, des yeux durs et méchants, il sentait qu'il lui manquait du temps. Alors, il ne chercha pas à tergiverser :

– Est-ce qu'elle sait, l'autre ? Ta mère ? Elle est malheureuse, elle souffre donc... Que je serais curieux de la voir. Je voudrais... je voudrais la tuer, et la tuer encore, sans m'arrêter. Mais parle donc ! Est-ce que je vais enfin savoir quelque chose ?

Pendant des années, le vieux avait filé sa proie, et à ce moment, la certitude qu'il ne saurait pas lui infliger ce qu'elle méritait l'étranglait et le mettait hors de lui.

– Il est trop tard, maintenant, dit-il enfin, et il fit un geste de la main, à l'adresse de son fils : Disparais ! Je veux oublier jusqu'à ton existence.

Plusieurs jours après cette scène, David regrettait la faiblesse dont il avait fait preuve, et le seul rappel de cet instant lui faisait bander les muscles, de rage. Les horreurs que lui avaient

dites son père ne l'avaient pas atteint durablement, cependant la conscience de sa lâcheté momentanée ne cessait pas de le tourmenter. Étrangement, quoique son père lui ait donné le droit de le haïr, David ne lui souhaitait aucun mal.

Contre toute attente, le vieux se rétablit. Du moins, il fut en état de marcher et de quitter l'hôpital. Il fit à David une relation truculente de son séjour là-bas. Il avait la satisfaction d'avoir échappé à la mort. Mais son contentement ne s'arrêtait pas là.

– Elle en serait franchement dépitée, la vieille, si elle pouvait me voir, dit-il, et il rigolait. Il alla même jusqu'à flanquer une grande tape dans le dos de son fils, oubliant qu'il l'avait renié. Il était comme ça : hurlant aux gens des injures, et, le jour suivant, prêt à leur sauter au cou et à trinquer avec eux.

– Oublie-la donc un peu, dit David. Ta joie favorite, c'est de lui souhaiter tous les malheurs. Elle nous aura marqués, tous les deux, hein ?...

Le père, malgré d'analogues tourments, ne

devenait pas les haines de son fils et, même s'il en avait eu le soupçon, il serait resté indifférent. Son intelligence n'allait pas dans les sentiments des autres et il se gardait bien de rechercher les confidences. Il était d'un tempérament jovial, mais son esprit était borné et il était marqué par un égocentrisme au-delà de toute mesure.

Ce vieil homme réduit sentait la sueur et le rhum. Autrefois, il avait été un fils de bonne famille qui était entré dans les affaires avec un certain succès. Marié à une bonne femme insupportable, il avait découvert que la famille est un milieu creux et étouffant, où l'un tente de briser l'autre ou de l'anéantir pour en faire sa petite chose. Véreux et cynique, il ne cherchait plus à cacher toute sa bêtise. Il buvait, et ça le rendait violent. Il fallait surveiller les mains qui volaient.

– Espèce de gros tas soûl ! disait la femme. Tu es comme un enfant qui crie et bave et s'empiffre et n'a jamais rien dans la tête.

L'existence tout à côté de ces deux êtres ignobles avait été tout un drame. Et David, un

jour, de le leur jeter au visage :

– C'est votre faute ! c'est à cause de vous !

– Je voudrais savoir ce que précisément tu me reproches, avait dit la mère, furieuse.

Un jour, David avait eu la fameuse idée de mélanger un plein contenant d'aspirines à la nourriture de sa mère, ce qui l'avait rendu affreusement malade, sans la tuer. Elle était coriace, la vilaine, et elle avait résisté encore à deux autres tentatives d'empoisonnement. Alors David avait abandonné ses mauvais plans, attendant un coup de chance. Il vivait alors une existence ennuyeuse, préoccupé par la seule possibilité de séduire, de dominer et d'abandonner une jeune fille de son école. Il était très agité et lançait souvent des objets, dans la maison. Tout le terrorisait et en même temps il ne pouvait s'empêcher de foncer tête en avant. Mais il avait aussi besoin d'un endroit où se cacher et il avait prétendu longtemps avoir un tel endroit, dans la forêt ; il en avait parlé souvent.

En apparaissant soudainement à la maison de son père, David avait la ferme résolution de lui

soutirer quelque argent, peut-être pour se consoler d'avoir été si veule lors de sa dernière entrevue avec lui. Mais celui-ci, même s'il s'apprêtait à perdre sa vie, était fort occupé et il négligea son fils, comme il avait toujours fait. Il ne lui indiqua pas expressément la porte, mais il se remit à son ouvrage, à gratter du papier, en feignant d'être complètement absorbé par cette activité.

– Hé, crève donc ! lui cria David, furieux.

Le vieux se contenta de hausser les épaules, puis de rigoler.

Ce furent les derniers paroles qu'adressa David à son père. Il l'oublia bien vite. Cette indifférence, ce détachement total qui le séparait de cet être ne lui était pas nouveau. Et la raison, peut-être, de ce sentiment était dans le fait que le père avait toujours permis à son fils qu'il lui tienne tête, montrant même son ravissement quand celui-ci marquait un bon coup. Le vieux aimait à jouer et l'essentiel pour lui était son plaisir. Ce qui faisait perdre toute allure tragique à la vie courante. David avait toujours tenu à

l'égard de son père des propos inqualifiables, mais son hostilité s'arrêtait là ; il gardait ses véritables haines pour un monstre d'une autre espèce.

Ce que David voyait, quand il pensait à son fils, c'était un enfant capricieux, silencieux, entêté. Les maigres espoirs qu'il avait mis en lui avaient tous été déçus. Il observait l'enfant qui ne manifestait plus aucun signe et il essayait de comprendre : qu'avait donc cette tête de si exceptionnel pour que l'on n'arrive pas à ressentir quelque sympathie pour elle ? De son côté, Daniel n'attendait qu'une seule chose : que son père meure. Il le souhaitait, il l'attendait, quand celui-ci partait pour une longue randonnée en automobile, ou lorsqu'il sortait tard le soir ; longtemps, il avait espéré qu'on lui apporte cette nouvelle, mais il avait fini par ne plus y croire.

– Chaque fois que tu sors de la maison, c'est la catastrophe, clama David, réagissant à la dernière équipée de son fils : celui-ci avait transformé un

champ où des vaches paissaient pour l'éternité, pensaient-elles, en un cimetière. Comment vais-je pouvoir arranger ça, maintenant ? Mais que t'avaient fait ces pauvres bêtes ?

Tout soudain, il se mit à rire de l'incongruité de cette affaire. Il était dans un état d'esprit un peu particulier.

– Tu aurais pu, tout de même, faire un peu plus attention. Idiot ! Je t'ai dit cent fois de ne pas te laisser surprendre par les gens.

– Ça ne m'atteint pas, balbutia Daniel.

Et il détournait le visage :

– Je ne m'intéresse pas à ce que tu dis.

Mais il n'avait pas sa voix habituelle. Et ses yeux avaient quelque chose d'étrangement fixe. L'enfant se dressait contre ceux qui avaient résolu, croyait-il, de le perdre.

David n'avait gardé de son enfance que la souffrance et la cruauté. Souvent, il voyait dans son fils Daniel l'enfant qu'il avait été. Et il n'aimait pas ce qu'il voyait. Quelques rares fois, il s'accusait d'être responsable des malheurs de celui-ci. Pris d'émotion, il rejetait très vite ces

absurdités. Il avait commencé à le houspiller, à lui parler durement, puis il avait continué, et il y avait même pris un certain plaisir. Puisqu'il avait vécu dans la terreur, il trouvait tout à fait normal que son fils la connaisse à son tour, sans voir en cela une énormité ou une incongruité dans cette façon de penser. Souvent, en regardant l'adolescent, simplement, il devait se débattre avec des souvenirs très violents en lui. Ce qui l'amenait à poser certains gestes, qu'il aurait évité s'il avait eu toute sa tête. Mais, un jour, le tumulte fut trop fort et il blessa assez gravement son fils Daniel. Cela, il ne s'en rendit compte qu'au moment où un peu d'ordre fut remis dans son esprit. L'enfant gisait par terre, ensanglanté ; David fit ce qu'il fallait, et il put ainsi faire le secret sur cette affaire. Il se blâma sévèrement. Les émotions tendres ne l'avaient pas encore quitté complètement.

– T'as peur ? demanda David.

– Tout le temps, dit le garçon.

– De moi ?

– Oui.

La prochaine fois, je le tue, se répétait Daniel, et il se mit à garder avec lui un petit canif, bien inoffensif par ailleurs. Quand il arrivait de son école, il s'enfermait dans sa chambre, avec une télé ou un livre. Il avait le regard méfiant, et il ne se mettait en gaieté que lorsqu'on lui parlait de mécanique automobile, il était fou de ça. À 13 ans, il vivait exclusivement dans un monde bizarre, qu'il s'était fabriqué. Encore un enfant, il regardait s'agiter les adultes avec plein d'appréhensions.

– Pourquoi ne ris-tu jamais, idiot ? demandait son père. Et comme il n'obtenait jamais de réponses à ses questions, il se détournait, et s'il se trouvait quelqu'un à côté de lui, il ajoutait : « Cet enfant n'a jamais rien compris à rien. » Et, parfois, avec une pointe de tristesse, l'esprit hanté par des impressions fugaces : « Ma mère n'aurait pas laissé passer ça. »

De temps à autre, il tentait, maladroitement, des rapprochements. Mais il se butait immédiatement à la mine renfrognée de Daniel, qui n'était plus capable – en avait-il seulement le goût ? – de consentir les efforts qu'exigeaient un

tel accommodement. La menace ponctuelle des coups ne le laissait d'ailleurs jamais en paix.

Un soir, Daniel sortit, sans donner d'explications, sans apporter de bagages, par la porte avant. David fit bien quelques efforts, quelques démarches pour retrouver sa trace, mais en vain. Il expédia ses scrupules rapidement. Ce qu'il conserva d'inquiétudes se dissipa dès les jours suivants. Il alla même jusqu'à vouloir s'afficher soulagé par cette disparition. Mais il était fortement ennuyé par les questions des policiers.

– Je n'en sais rien, répétait-il continuellement, quand on lui demandait les raisons toutes précises et particulières de la fugue de son fils.

Il dut croire que son indifférence passait pour une monstruosité morale, car il révisa son attitude et il eut l'aplomb de sermonner les policiers pour les piètres résultats dans cette affaire.

Toujours plongé dans le tourbillon provoqué par cette fugue, David était d'humeur conciliante et tout disposé à dissiper des malentendus et à éclaircir les raisons de ses disgrâces avec son fils.

Tâche ardue, certainement, mais il ne le voyait pas ainsi : il croyait encore, par quel aveuglement !, qu'avec quelques bonnes paroles, il pourrait obtenir l'affection de son fils. Il avait si bien appris au cours des ans à justifier ses mouvements de colère et ses petites violences qu'il pensait tout arranger simplement en se repentant de ses torts envers ceux qu'il avait le plus cruellement inquiétés. Il prenait alors des airs éplorés, il prenait toujours des airs éplorés. Il accusait le monde entier des fautes qu'il avait commises, et loin de s'en prendre à lui seul, il emplissait l'univers de ses lamentations sans admettre un instant qu'il pouvait être autre chose qu'une victime.

Daniel luttait contre le sommeil et le rêve. Il marchait dans le matin blafard, les rues désertes, sombres, sales. Il ne savait pas où il allait. Devant, pour l'instant, et peut-être à droite, tout à l'heure. Il était seul. Les peines et les angoisses de cet adolescent n'intéressaient personne, et si

ça se serait trouvé, quelqu'un qui l'aurait aperçu se serait bien moqué de lui, de ses mines, de sa trogne de déterré. Il avançait au coin d'un petit bois quand il vit – deux ombres seulement – des policiers tabasser, rouer de coups, un jeune gars couché sur la chaussée. La scène dura une minute à peine. En retrait, Daniel, curieux, ne voulait pas rater le spectacle. Il rigolait tout bas. Ça l'amusait. Lui qui avait traîné toute la nuit, qui avait été rejeté de toutes parts, qui avait été vidé de tous les endroits.

– Qu'est-ce que cela me fait ?

Quand les policiers décampèrent, Daniel s'approcha du type par terre. Il n'avait pas une tête réjouissante, il était laid et gras, ses cheveux étaient gluants ; pas étonnant qu'on aie envie de lui taper dessus. Ça ne bougeait pas. Impossible de savoir si ça vivait encore. Daniel se pencha sur lui et voulut lui faire les poches, mais les policiers y avaient pensé avant lui.

– Pas de chance, dit Daniel, mécontent.

Il bourra alors le type de coups de pied : ce que ça pouvait lui faire du bien ! Il fut cependant

dérangé par les phares d'un automobiliste qui ralentit puis s'arrêta à la hauteur du jeune homme. Daniel avait eu le temps de se planquer et il surveilla les gestes du vieux qui descendit précautionneusement de sa voiture ; il était visiblement saoul, et solidement baraqué, et complètement abruti, à la mine chafouine. Il s'approcha et, lui aussi, examina le type étendu. Alors il cracha dessus. Puis il lui fit, aussi, toutes les poches. Mais lui, il trouva un peu d'argent, sûrement pas beaucoup. Daniel sortit de sa cachette et jura :

– J'ai pas de chance, vraiment !

Il renversa toutes les poubelles qu'il trouva sur sa route, se fâcha, maudit le monde entier, n'arrêta pas de répéter :

– Ce sont toujours les mêmes qui ont toute la chance.

Les belles occasions à saisir manquaient vraiment trop et Daniel dut se rabattre sur une petite vieille peu aguerrie, matineuse, à qui il déroba son sac à main. Alors il put manger, enfin. Toute la journée, il resta couché dans un parc

humide et regarda les voitures passer. Il tua le temps comme ça, il avait toujours des façons stupides de tuer le temps.

Daniel revint, un soir, le visage frondeur et nullement empressé de s'excuser ou de donner des explications. Il était bien mis et en bonne forme ; en fait, il avait l'air d'avoir bien goûté sa petite expérience. Et puis, il avait les poches bourrées d'argent...

– Oh, l'argent, ça se trouve, dit Daniel en fanfaronnant.

Mais son père le lui prit, le soir même, et il alla tout flamber au casino. Daniel entra dans une colère terrible, qui fit bien rire David. L'adolescent alla même jusqu'à briser un vase assez coûteux et une lampe, mais, dans la maison, tout était à la déglingue et on ne remarqua pas cette petite effronterie.

– Je te tuerai ! cria Daniel. Oui, je te tuerai ! Je te tuerai ! Je te tuerai !

Il lassait à la fin.

Le jour suivant, il se pendait à une poutre, dans le salon. Ce fut David qui fit la découverte.

Curieusement, celui-ci entra dans une rage inexplicable. « Pourquoi as-tu fait ça dans ma maison ? Dans ma maison ! » Et il se mit à insulter le cadavre de son fils, et à le battre avec ce qu'il put trouver : un bâton de golf.

Cette mort eut un effet catastrophique sur l'esprit de David. Il prétendait ceci et cela, mais il était naïf, il croyait que de nier certaines choses ou de laisser passer le temps, l'aiderait à passer au travers de cette épreuve. Il y avait chez lui une certaine forme de désespoir, il était tellement désorienté qu'il ne voyait pas d'issues dans sa vie. Il marchait dans la rue et regardait les gens, tentant de découvrir, parmi eux, des êtres plus malheureux que lui ; ce qui le réconfortait... Il les regardait, avec une curiosité malsaine, relevant goulûment les corps contrefaits, les visages ingrats, les chutes sur le sol glacé...

Sarah, qui, à partir de ce moment, fut prise d'une mélancolie vague, qui ne prenait plus d'intérêt, de plaisir à rien, établit une séparation nette, brutale, entre elle et David ; elle se promettait bien de ne plus lui parler avant qu'elle ne soit revenue de ses accusations contre lui. Elle

quitta par degrés son air douloureux lorsqu'elle trouva une joie imprévue dans l'annonce de sa nomination à un poste longtemps convoité. Mais le trouble s'était mis dans ce vieux ménage et leurs brouilleries fréquentes laissèrent place à un dissentiment profond. Quelquefois, cependant, sa douleur se réveillait et Sarah disait tout bas :

– J'ai perdu mon fils !

La déchirure ne se referma pas. Elle lui donna de la froideur. Il lui arrivait maintenant de tomber dans de sottes rages. Alors, autour d'elle, on se taisait, on se faisait petit et on avait l'air de ne rien voir, de ne rien entendre. Le siècle est mou.

Puis, les choses se sont mises à aller autrement, sans qu'un fait extrême ou la volonté de David en soient les causes. David se mit à regarder autour de lui. Au travail, il devait souvent composer avec des tragédies personnelles, démêler des petits conflits, mesquins et éternels ; il découvrait la détresse de quelques-uns. Mais il se rendait compte aussi que

des gens, autour de lui, vivaient une autre existence, que celle d'un être vidé de lui-même, réfugié dans un cocon par crainte de trop souffrir. Il apprenait à voir. Et il établissait parfois une comparaison entre ce qu'il vivait et tout ce qu'il entrevoyait dans l'existence des gens qu'il côtoyait. Souvent, il se répétait, avec l'espoir de finir par y croire :

– Petit garçon, je te donne à l'oubli.

Ça ne pouvait pas être aussi simple et il le savait. Il se donna complètement à son travail. Les choses auraient peut-être pu s'arranger si, un matin pluvieux, en rentrant au travail, David n'avait eu une vive altercation avec un jeune freluquet qui criait tout le temps.

– J'ai en assez, j'ai en assez, j'en ai jusque là, tout le monde me bouscule et me donne les pires boulots, je voudrais sortir de ce trou pouilleux, il n'y a ici que des minables qui se prennent pour des génies, et on fait un journal de merde, c'est un endroit terne et ça pue la graisse...

Pris d'une rage épouvantable, David tenta de l'étrangler et il aurait probablement réussi si des

compagnons de travail n'étaient intervenus. Des policiers à l'esprit court et à la mine revêche arrivèrent sur les lieux et malmenèrent un peu David, mais apercevant par la suite le garçon chétif et extrêmement laid, ils se tournèrent plutôt vers lui et le prirent en haine immédiatement ; l'un des deux, particulièrement, avait l'aspect d'une véritable brute et semblait réclamer du sang ; il donna bien quelques coups, mais en se ménageant bien, à cause des spectateurs. Ensuite, il proposa ouvertement à l'une ou l'autre des personnes présentes de porter une accusation contre le jeune homme ; une jeune femme accepta, sans cesser de ricaner bêtement, contente de la petite méchanceté qu'elle pouvait faire, d'accuser le garçon d'agression sexuelle. Satisfaits, les policiers allaient, sans ménagement, embarquer le jeune homme quand un supérieur intervint et réclama un peu d'ordre. Mais l'anarchie régna encore un peu. Finalement, le jeune garçon put échapper à un sort peu enviable, les policiers, mécontents, s'en retournèrent en grondant, pour rechercher sans doute un autre type sur qui décharger leur colère. Le geste de

David lui valut une sanction disciplinaire. Mais cet événement n'eut pas d'effets apparents sur lui : il y avait longtemps que ses projets de carrière n'étaient plus un horizon. Il partageait quelques dénominateurs très communs avec ses compagnons de travail, mais, en contrepartie, il affichait un détachement et un air farouche. Il manquait de patience, il s'échauffait de plus en plus souvent. Le soir, il arrivait chez lui, il fallait qu'il fasse attention à ses sentiments. De toute façon, les soirées étaient toujours gâchées. Sa vie était partie au ruisseau.

David était pris d'une fureur sourde, continuelle et incontrôlée. Cela se manifestait comme ceci : il avait envie de tuer, celui-ci ou celui-là, pour une raison qu'il n'aurait pas toujours pu exprimer, et bien sûr, obligé à se maîtriser, la frustration se transformait, souvent, en une crispation des membres, des yeux exorbités, un visage convulsé ; il pétait les plombs avec une bonne régularité, mais, heureusement, il savait se dominer lorsqu'il était avec des gens, du moins avec des gens qui comptaient, car il lui était arrivé, tard le soir,

d'assommer de coups un jeune garçon à l'allure débraillée ou une adolescente idiote ; mais l'un avait eu le tort de l'insulter un peu et l'autre de rire bêtement, c'était mérité, la cause était entendue.

David était au fond, au fond de quelque chose, il était détruit de l'intérieur, au bord de l'abîme. Et cette chute avait été rapide, facile, sans que sa volonté n'ait été mise à l'épreuve. Il n'y avait pas de justification à ce retournement, si ce n'est qu'il avait toujours été à côté de la vie. Il avait déjà essayé d'être heureux, puis il avait renoncé, par certitude d'avoir perdu, pour viser plutôt un certain bien-être et un confort bourgeois.

Mais David était petit parmi des petits ; il n'était pas seul de son espèce à empoisonner l'humanité. Ceux qui montraient de l'intelligence ou, simplement, sortaient de l'ordinaire, lui faisaient horreur. Il gardait ses plus grandes mesquineries pour eux. Mais ses « gentilleses » lui étaient retournées, souvent. Son manteau ne se déchirait pas tout seul ; une simple clef pouvait faire beaucoup de dégâts sur sa voiture ; et il y avait un drôle pour rafler tous les papiers qu'il

pouvait laisser traîner... Les gens semblaient à l'aise dans cette atmosphère gâtée ; ce qui était tout de même remarquable. Rien n'était plus écœurant que l'acceptation, par ces grands gosses, de leur condition médiocre, étriquée, où tout est rapetissé, calculé, où rien n'est offert sans avoir d'abord soupesé la valeur de ce qu'on peut tirer en échange. C'est ainsi que, en quelques minutes, lors d'une « rationalisation » de la compagnie, quelques individus seulement choisirent le licenciement d'une quarantaine d'employés, plutôt que la réduction (minime) de salaire pour tous.

– Ça, non, je ne peux pas le supporter, dit David, et il montra beaucoup d'indignation. Il eut bien aussi une condescendance provisoire à l'égard de ceux qui allaient être licenciés, mais, bon ! il eut cette réplique hautement réfléchie : « C'est inévitable qu'il y ait des laissés pour compte dans cette histoire, il faut s'y faire. » Ça ne l'a pas, cependant, empêché d'ajouter, un peu plus tard : « Je crois bien que tous ces zéros vivront aux crochets de la société pendant longtemps. » Et il fit une grimace, de dégoût. S'il

y eut quelqu'un pour critiquer ce jugement moralement très douteux, il ne se manifesta pas sur le coup.

David se croyait autorisé à respirer librement, et il n'était même pas trop fâché de la tournure des événements, il se défaisait ainsi de quelques commères si malaisément supportables. Oui, respirer, il y réussissait maintenant et à se faire une petite place confortable aussi, il était prêt à tout et pire encore pour la garder. Le petit homme tordu qui sommeillait en lui, celui qui aurait abattu à coups de revolver les gens qui l'agressaient, cependant, était sur le point de faire surface. Disparu à jamais le petit garçon qui aimait entendre des choses simples et lumineuses. Des amis fidèles, il n'en avait jamais eus. Alors des voix grinçantes ont tout couvert dans son esprit. Dans sa vie secrète intérieure, il ne nourrissait plus que rancune, haine, peur ; il en était imprégné depuis l'adolescence.

Les gens avaient envahi les rues ; des

bourgeois et des crétins qui faisaient de grosses plaisanteries et qui riaient sottement. Leur petite existence mesquine et vulgaire, dans cette ville froide et sale, leur paraissait ce qu'il pouvait espérer de mieux. Les grisailles de leur vie quotidienne, l'ennui noir et mortel qu'il connaissait, leur semblaient être contrebalancé par les richesses matérielles qu'ils affichaient ostensiblement. L'un des plaisirs de la richesse n'est-il pas de savoir qu'il existe des pauvres ? Ici ou là, il y avait bien des êtres qui avaient conscience d'avoir raté leur vie mais ils se rebiffaient trop tard. Aussi, la vie étriquée qu'ils menaient les poussaient-ils à humilier, écraser ceux qui pouvaient l'être facilement ; le propre de l'être humain est d'être mauvais, celui qui a conscience de sa médiocrité est féroce. C'est dans les coups, portés hypocritement, les injures, les bassesses, et, dans une moindre mesure, dans le spectacle du malheur des autres, que David put trouver un peu de soulagement à son chagrin.

Mais il n'acceptait pas de tomber au rebut, de disparaître. En dépit de la violence et de la cruauté ambiantes, David affectait la plus grande

sérénité et une franche gaieté. Mais son univers, incertain et précaire, ne débouchait sur rien. Il se mit à boire avec avidité. Il réussissait ainsi, momentanément, à ne plus ressentir le malaise persistant qui lui volait ses nuits. Il n'arrivait pas à sortir de sa prison ignoble qu'était cette ville, sale et laide, où les gens, avec leurs grosses faces carrées et sottes et leurs sourires de loups, l'attendaient au tournant pour le pousser encore plus avant dans sa misère morale. Parfois, des souvenirs arrivaient par des images : les gens qui avaient traversé sa vie. Il n'éprouvait aucun regret. Tous faisaient simplement partie de son petit monde intérieur et ils ne cesseraient de le hanter, jusqu'à ce qu'il s'étende, pour crever.

– Je jure que je ne me laisserai pas faire et que des têtes vont tomber, que je vais tuer un jour ou l'autre, et que je trouverai ça très bien, et que je ne m'en porterai que mieux.

Une prostituée qui arpentait vaillamment le trottoir lui offrit ses services. Alors, dans un éclair, une idée lui traversa l'esprit. Mais... le temps d'y réfléchir, il était trop tard. Elle avait une sale gueule, cette fille. Ses yeux, maquillés

outrageusement, se révoltaient pour quelque raison vague ; ses cheveux étaient teints en un blond jaunet, et ils étaient d'une propreté douteuse. Tout son visage était d'une laideur affreuse, qui inspirait le dégoût.

– Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? demanda la fille, furieuse.

La rue était à peu près déserte. La nuit, froide et sombre. David cligna de l'œil, familièrement.

– Tu es laide à faire peur !

La fille partit, en râlant. Elle avait l'air dégoûté. Alors la colère de David dégorgea en un flot d'injures. Des gens, vite accourus, questionnaient et prenaient parti ; mais David était de taille à leur tenir tête. Du reste, pour signer son méfait, David insulta encore la pauvre fille qui était déjà trop loin. Une voix s'éleva, hésitante :

– Mais il est fou !

David quitta les lieux, bizarrement content. L'ange de la méchanceté l'habitait complètement. Il imprima une bonne frousse à plusieurs jeunes gens et se paya la tête de plusieurs autres. Cette

conduite, qui ne lui était pas habituelle, lui fit grand plaisir et il l'adopta par la suite, à plusieurs occasions.

Les soirs qui suivirent, David fit des randonnées nocturnes à travers tout le centre-ville, afin de trouver la possibilité d'égorger une victime sur l'autel de sa haine. Mais l'expérience lui manquait. Il ne trouva que des ivrognes ou des jeunes gens, qu'il aurait pu poignarder dans le dos, et déguerpir ni vu ni connu. L'expérience ne l'emballait guère. Il recherchait plutôt une petite femme, qu'il aurait pu tirer à l'écart afin de la torturer à son aise, sans crainte d'être découvert. Après un mois, il abandonna ce projet, le trouvant suicidaire. Encore une fois, la raison reprenait le dessus. Il n'allait pas risquer de perdre tout ce qu'il avait acquis, ses biens et sa liberté, pour un moment de plaisir sauvage. Et puis, des gens, à son travail, s'inquiétaient de ses démarches et il en avait eu vent ; aussi, ceux qui allaient tremper dans ses affaires étaient-ils reconduits sèchement. Mais il ne pouvait pas les empêcher de jaser.

Sa vie redevint paisible. Il était d'un commerce agréable avec les gens qui lui

importaient et il se faisait quelques amis. Enfin, toutes précautions prises, il adressait des coups de pied aux autres. Surtout, il aimait voir la bassesse de certains qui cherchaient, par calcul, ou par peur, à se mettre de son côté, du côté du plus fort. Il gueulait dur, et souvent cela seul suffisait à faire valoir son idée. Oh, il en imposait, mais ceci impliquait qu'il ne pouvait jamais être en paix. Il avait des ennemis féroces, qui utilisaient des moyens déloyaux, et David dut trouver une explication à la soudaine augmentation de marchandises endommagées. La responsabilité lui incombait de rétablir la situation, il fit des colères, des trépignements frénétiques, menaça ; il ne serait parvenu à aucun résultat s'il n'avait surpris un homme en flagrant délit de vandalisme, il le fit renvoyer, ce qui calma les autres. On jugea David, certains semblaient ne pas l'apprécier, mais il avait rétabli l'ordre. Et on le craignait. Il identifia des fauteurs de troubles. Il leur fit subir toutes sortes de vexations, si bien que tous se firent muter dans un autre département, ou simplement abandonnèrent leur poste. David établissait les règles, il imposait une

certaine discipline, les résultats étaient bons. Mais pendant qu'il exerçait une surveillance attentive, il trompait par ailleurs tout le monde en se servant dans la petite caisse, présentait de fausses factures, écourtait ses heures de travail. Il se justifiait en se disant qu'il obéissait à des « considérations supérieures », c'est-à-dire qu'il n'aurait pas joué un tour pareil à ses chefs si ceux-ci l'avaient payé décemment, c'était une petite revanche qu'il se permettait, sans plus. Il aurait cependant roué de coups celui de ses confrères qui se serait permis un pareil accroc.

– L'autorité, ça se prend, ça ne se réclame pas, disait-il. Et il ajoutait, parfois : Gare à celui qui essaiera de rogner sur celle que je détiens. Il n'a qu'à bien se tenir. Je le couperai en deux.

David n'était pas un type particulièrement beau, ni bien habillé, ni populaire ; on s'assoyait à ses côtés à la cafétéria mais on ne cherchait pas à en savoir plus sur lui. David ne vivait plus des jours d'enfer, il travaillait, allait au cinéma, magasinait, comme tous les gens autour de lui. Ses idées, souvent, partaient dans tous les sens et il n'avait pas des convictions assez grandes qu'il

ne pouvait en changer quand la nécessité se faisait sentir. Lors d'un conflit, il trouvait presque toujours le bon côté où se placer, et il voyait loin. Et il était fini le temps où il manquait de se laisser prendre par un petit jeune avec une roupie au bout du nez, il jouait mieux son jeu, il avait le bon goût d'être hypocrite avec un certain aplomb, il avait des bonnes façons ordinaires.

Il connaissait toutefois un ennui profond et voyait que ça durerait longtemps. Il était tourmenté par des idées de meurtre, souvent il avait la fantaisie de vouloir descendre dans la rue, de prendre un fusil et de tirer « dans le tas », sur tout ce qui bougeait. Mais c'était un type tout à fait normal, ça demeurait au niveau des fantasmes. Il n'était pas en conflit avec la réalité. Il fonctionnait bien dans notre société : il faisait le travail qu'on lui demandait de faire et il n'avait pas encore renversé personne avec sa voiture. Quand il se heurtait à plus d'obstacles, il bouillonnait intérieurement, il serrait les poings et proférait des imprécations :

– Ah, s'il peut se casser le cou !....

Un type, vraiment, qui ne sortait pas de l'ordinaire.

Certains, pourtant, le trouvaient brusque, voire violent, et ils rappelaient un événement particulier... Mais c'était des envieux, des mesquins, ne craignant pas de trouver quelques petites choses qui pouvaient accrocher dans le comportement de leurs concitoyens. Pour rien au monde, ces imbéciles n'auraient regardé au-dedans d'eux-mêmes. Ces bonnes gens prêchaient la charité et l'entraide mais ils croyaient tout de même qu'il valait mieux commettre une injustice que de la subir. David s'était déjà trouvé coincé avec des gens semblables. Il savait composer avec eux. Mais ça faisait des jours merdiques : ces accès de colère lui prenaient toute son énergie. Une petite voix en lui essayait pourtant de le consoler :

– Ça va aller, repose-toi, fais attention et ça va aller.

Mais c'était toujours foutu d'avance.

Puis, un jour, un type s'est pointé chez lui. Il voulait lui vendre de l'assurance. Il commença

d'abord à extravaguer sur les chiffres, leurs combinaisons et la chance qu'ils pouvaient lui apporter. C'était le genre cinglé, avec des lunettes, qui avait essayé tous les boulots du monde. Il était d'une maigreur épouvantable et dégageait une bonne odeur. C'était un détraqué, ça se sentait. Pourtant il tenait le coup, il n'avait pas le choix de s'accrocher à sa pauvre petite vie minable. Plus David le regardait, plus ce type lui faisait horreur. À la fin, il sortit un couteau.

– Dis, pourquoi je te laisserais en vie ? Hein ? Réponds. Personne ne va se soucier de toi. Tu n'es qu'une épave. Regarde-toi.

L'homme resta muet, semblant ne pas comprendre la situation. Il paraissait plus hébété qu'apeuré.

– Donne-moi une seule bonne raison, cria David hors de lui, et je te laisse en vie.

Il avait vu la même scène à la télé, mais le type n'avait pas eu la vie sauve car tout ce qu'il avait trouvé, c'est de dire sottement qu'il avait une femme et des enfants.

– Ça suffit, dit l'homme. Et il prétendit

déguerpir, sans plus de façons. Il faisait preuve de courage, ce qui ébranla un moment David.

– Hé, pas si vite !

David s'approcha de lui, pour lui entrer son couteau dans le ventre, mais l'homme s'esquiva, fit un croc-en-jambe, donna des coups. La bataille était bien engagée mais David eut rapidement le dessus. Le type se retrouva avec un couteau sur la gorge.

– Là, je te tiens, mon bonhomme, dit David, en riant salement.

– Qu'est-ce qui te chiffonne ? dit l'homme avec peine. Mais tu es fou !...

Il commençait à avoir la gueule ravagée.

– Tu as cru que tu pourrais me faire une entourloupette, hein ? On dirait que tu n'as pas de chance, aujourd'hui. J'ai le goût de tuer, j'y peux rien. J'ai le goût très fort. T'es là, et tu fais l'affaire.

Le type est mort en renversant du sang partout.

David avait un peu bu. Il souriait, lui qui n'avait jamais souri, autrement que par une grimace, il souriait comme un enfant, enfin calme

et bienheureux. Il sortit dans la rue et s'arrêta dans un petit bar où il avait des habitudes. On le trouva particulièrement charmant, ce soir-là.

– Il y a une senteur pénétrante qui imprègne l'atmosphère, dit quelqu'un.

– C'est vrai, dit David.

– C'est le printemps, dit encore l'autre, et un soupir s'échappa de sa poitrine.

Plus tard, dans la soirée, David marcha sans but. La pensée de se faire mettre la main au collet aurait dû le faire trembler ou avoir sur lui l'effet d'une détonation. Mais il était inutile de raisonner cette grosse bête, qui marchait dans l'obscurité en retenant sa rage. Plus loin, les gens refaisaient leur numéro, dans l'indifférence. Tout continuait comme avant. Dans une stupidité sans nom.

Toute la nuit, David arpenta sa maison, car il ne pouvait pas commencer à dormir. Vers le point du jour, cependant, il s'éveilla brusquement d'une sorte d'engourdissement, agité de visions, de rêves anxieux, et, avec un effroi qui le glaça

complètement, il comprit enfin qu'il s'était fourré dans un fameux pétrin.

– Secoue-toi. Il faut faire quelque chose.

Un instant il regarda sans voir. Tout à coup, il se dressa, saisit le corps de l'homme par les pieds, le traîna vers le garage, puis il l'enfourna dans sa voiture et partit. Il revint une heure plus tard et entreprit d'effacer toutes les traces de ce sordide méfait. Quelques fois, il était prêt à tout pour survivre, et d'autres, il se serait laissé anéantir par les petites tragédies de l'existence ; il jouait constamment entre ces deux extrêmes. Un peu plus tard que d'habitude, voilà, il était à son boulot, avec assez d'habileté pour ne rien laisser paraître. Il aurait fallu, d'ailleurs, trouver dans ce monde bâclé un être capable de déceler quelque chose qui cloche, au-delà de son petit univers personnel...

David pâlit, il se mit à trembler de tous ses membres. « Ces cris me rendent fou, tout simplement ! » Sarah hurlait sans arrêt et

remplissait l'air de paroles de reproche. Impossible d'engager une conversation. De toute façon, David, même en y songeant bien, ne trouvait pas ce qu'il fallait dire. Quelque chose se rompait dans son ventre et il avait toutes les tripes retournées...

– Mais pourquoi as-tu fait ça ?

Même si elle était cruellement blessée, Sarah ne perdait pas la tête. Elle songeait que ce crime pouvait entraîner des conséquences fâcheuses. David avait beau lui assurer qu'elle n'avait rien à craindre, elle ne voulait pas y croire. Elle imaginait... Pas un instant, l'aspect répugnant du geste n'effleura son esprit.

– C'en est trop. Je ne pourrai pas supporter ça.
Et on lisait dans ses yeux :

– Quel idiot tu fais ! Je te hais !

David n'en menait pas large, il commençait à grogner à propos de bêtises ou autre, mais il n'était assailli par aucun remords, il avait toujours des idées ignobles et il ne tenait pas compte que Sarah fut blessée. Il ne s'était jamais coltiné les tracas et les peines de Sarah ; son

empathie pour elle était minimale et il n'avait pas la repentance de sa faute, qu'il avait réussi, habilement, à dissimuler. David pensait sombre. Il menait une vie tout étroite, tout entière absorbée par l'argent, ou plutôt par l'argent qui lui faisait défaut. Il voyait la vie telle qu'elle était et plus loin, rien du tout... Il avait fini de penser à la vie telle qu'elle aurait dû être, ce qui l'avait, plus jeune, enchanté ; l'idéaliste, l'étudiant était devenu un propriétaire de bungalow et un travailleur syndiqué... Il était épuisé.

Sarah grondait : « Je me rappelle un adolescent avec une tête énorme. C'est ta faute. C'est à cause de toi. »

Elle ne se fâchait plus, il s'interrogeait et semblait essayer de comprendre ce qui s'était passé.

– Oui, c'est à cause de toi.

Mais lui protestait, impatient :

– C'est idiot ! Je n'y pouvais rien. Va donc savoir ce qui se passe dans la tête de ces grands enfants. Il avait presque 15 ans et il était encore aussi stupide que quand il avait sept ans. Et il ne

faisait que grimacer. Oh, j'en avais assez de lui. Rien ne pouvait adoucir ma colère.

Ils avaient déjà, tous deux, fait le tour de la question. Et les mêmes blâmes, les mêmes condamnations revenaient continuellement. Sarah avait appris la mort de son enfant avec une totale indifférence, jamais la fibre de la mère n'avait vibré en elle, elle n'avait pas tenu à voir le cadavre. Mais l'occasion était tentante de faire incomber la faute à son mari, elle ne pouvait laisser passer cette piètre joie. Elle reprochait par dessus tout à David de lui avoir donné un amour fade, alors qu'elle avait cherché de grandes passions, accompagnées de drames et d'éclats ; avec le temps, bien sûr, elle était redescendue sur terre, mais le désenchantement l'avait aigrie. « Peut-être ferais-je mieux de me réconcilier avec lui ? », se demandait-elle parfois. Mais elle ignorait pourquoi elle était fâchée contre lui et comment cela avait commencé.

Tous deux s'étouffaient avec lenteur dans une atmosphère de mesquineries et de détestation. David n'était pas conscient de l'enfer qu'il s'était créé, ni de l'enfermement où il s'était laissé

amener. Il y avait une voix dans sa tête qui le rabaisait tout le temps, lui interdisait de rester gai et de s'amuser franchement. Il essayait de se raisonner mais, trop souvent, il s'apitoyait sur son sort.

– Tu es vraiment quelqu'un de particulier, dit Sarah. Je ferais mieux d'avoir des préventions. Avec tes sourires imbéciles et tes airs simplement horribles, tu es capable de mille abominations. Mais comment as-tu pu faire ça ? Je veux savoir.

À mesure que David faisait le récit de son « petit crime », le visage de Sarah s'illuminait. Elle glissait dans les endroits sombres et dangereux de l'esprit de David et y prenait un plaisir singulier ; les détails exprimés sans ménagement, crus, choquants, suscitaient en elle une sorte de frémissement. « Moi aussi, je... », commença-t-elle. Elle était perdue dans ses pensées et sa figure, maintenant radieuse, contrastait avec celle, courroucée, qu'elle avait affichée quelques minutes auparavant.

– Beau travail ! finit-elle par dire.

– Il a galopé comme un veau, hé hé ! Je

m'amusais ferme.

On aurait pu croire que cette complicité joyeuse allait les rapprocher, mais Sarah craignait trop le rejaillissement d'une pareille affaire et affirmait haut qu'elle n'hésiterait pas à dénoncer David, pour sauver sa peau. Pour faire un effet et compenser pour la petite défaite qu'elle subissait, Sarah émit une opinion juteuse et mûre sur la tenue vestimentaire de son mari. Mais celui-ci resta insensible. Il bâillait, la tête vide. Il avait l'air las, hargneux.

Sarah avait envie de causer, mais David se taisait d'un air renfrogné ; tête basse, il marchait de long en large à travers la pièce. Il ne faisait rien pour être agréable. Il détestait toutes ces conversations, qui ne menaient à rien.

Dans la semaine qui suivit, Sarah disparut, confuse, fiévreuse, avec des étrangetés dans le regard. Elle avait quémanté une bonne parole. Mais elle avait été accueillie avec indifférence.

– Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui arrive ?

David la regarda s'éloigner ; frêle, vieillie, mais s'obligeant tout de même à relever la tête,

incapable d'abandonner, regardant devant elle, avec une moue grave. Une personne étrangère, ignorante des préoccupations et du caractère des autres ; incapable d'un attendrissement, autre que sur elle-même ; querelleuse, envieuse, haineuse, détestant elle-même et le monde entier, haïssant ce qu'il y avait d'humain en elle ; un être enfermé dans des excès de solitude.

David lui ressemblait.

– Qu'elle brûle en enfer à jamais !...

Il avait supporté les coups et des fardeaux terribles. Il avait manœuvré pour ne jamais avoir à affronter la solitude. Maintenant, rien ne comptait plus pour lui que de ne pas retomber dans cette sorte d'abattement où il allait s'engouffrer sans possibilité de retour. Il avait la tranquillité. Tant mieux... Mais il fut tout de même déçu de s'apercevoir que ce départ précipité ne lui avait procuré qu'un bien mince plaisir. Il aurait dû se rendre compte que le mal était plus insidieux, la colère et la détestation étaient imprimées au plus profond de son être. Rien ne pouvait plus extirper cette fureur, rien ne

pourrait plus l'assouvir.

Notre époque molle, floue, découvrait un niveau de courage très bas. Tout le monde semblait découragé, plus ou moins apathique, fermé de jour en jour davantage à la barbarie des rapports sociaux. Les gens dans la rue, à la mine renfrognée, revêche, n'avaient plus beaucoup de sensibilité morale ; il fallait les voir se réjouir de la déconvenue d'un tiers, faire un bon mot cruel, pousser les timorés, afficher un sans-gêne remarquable. David les considérait longuement, par fascination, mais aussi avec le souci de démonter le mécanisme de ces rapports dans le but avoué d'en tirer le meilleur parti. Il marchait dans la rue, comme un automate, rompu à l'art d'éviter les fripons et les importuns. Il vagabondait souvent, il était toujours armé et prêt à donner des coups. Par certains aspects, il pouvait paraître un être étrange, inquiétant ; et il est vrai que des gens, en l'apercevant, surtout la nuit, prenaient peur parfois.

David disait :

– Il se passe des choses étranges, j’entends des visiteurs chuchoter à l’autre bout de la maison, des figures hideuses et terrifiantes m’apparaissent et disparaissent aussitôt, des odeurs m’envahissent, si fortes, que je suis au bord de l’évanouissement... Je suis fou, je suis dangereux.

Et rectifiant, car l’idée lui était insupportable :

– Je ne suis pas plus fou qu’un autre.

Une heure durant, les souvenirs se succédèrent. Ce fut tout. Car, dans la soirée, il avait changé d’avis. Comme d’habitude, il trouva une dérobade, il s’échappa en établissant une comparaison entre sa vie et celle des gens qui l’entouraient, entre les gens eux-mêmes et lui, dans ses attitudes, ses gestes, sa situation sociale... Ce qu’il y trouva le consola un peu. « Est-ce que je fais horreur ? » Il ne sut que répondre. Ça n’avait pas d’importance. Il avait élevé la question à un diapason tel qu’il lui était impossible d’y répondre franchement.

– Tout de même, je suis encore debout.

Il lui suffit de prononcer ces mots pour être

détendu, apaisé. Il revoyait en esprit le type qu'il avait été, dix ans auparavant, et même s'il ne pouvait pas s'avouer que, depuis, il avait fait un si long chemin, il croyait cependant que sa vie était moins misérable. Mais il n'avait pas encore d'ouverture sur le monde, il se protégeait, il avait eu sa part, il redoutait un surcroît de chagrin.

Il n'était préoccupé d'aucune façon par les grands problèmes actuels, économiques ou de société. Son engagement social était totalement nul et ses rapports avec les autres étaient souvent empreints de confrontation. Donc, il resta seul avec son délire et ses pensées incohérentes.

Quelques mois passèrent, sans que les choses se renouvellent. David avait son existence en exécration mais la haine l'avait épuisé et il était comme un être qui porte un fardeau trop lourd et qui ne peut le jeter par terre. De toutes les façons, il avait souvent maudit sa vie. Et, les malheurs donnant des droits, il ne se faisait pas trop de scrupules. Il était totalement désespéré. Il essayait bien une chose ou une autre, mais, au bout du compte, c'était du pareil.

La situation aurait pu rester indéfiniment en plan, si, par un hasard sinistre, le journal où travaillait David s'apprêta à fermer ses portes en même temps que sa mère eut un arrêt du cœur, et, voilà, elle était bonne pour l'éternité ; David ricana quand on lui annonça la nouvelle, au téléphone. Il se garda bien de réclamer le corps et il ne sut ce qui en advint. Quelquefois, sa curiosité se réveillait : « On a dû en faire de la pâtée pour chiens. » Ces blagues sinistres le mettaient de bonne humeur. Mais ce n'était pas toujours au goût de ses interlocuteurs. Au journal, par ailleurs, ça pleurait beaucoup dans les coins, la plupart ne trouvait pas à se relocaliser ; où David se trouvait, ça criait et se lamentait.

– Je partirais bien, mais où prendre l'argent ? Je n'ai pas un sou. Il faut que je sois rendu à une extrémité. Où ai-je fait une erreur ? Les affaires allaient bien...

S'il gardait encore quelques illusions, il les perdit toutes quand sa maison fut placée sous le coup d'une saisie et qu'il se retrouva dans un petit logement sombre. Et, des appréhensions qui retiennent, David ne voulut pas revoir des gens

qu'il avait connus. En fait, il prenait des airs supérieurs ; il s'enrobait de sécheresse mais ne parvenait pas complètement à dissimuler un certain désarroi. Il ne cherchait pas les consolations. Il se raidissait. Il se morfondait en ne sachant que faire pour améliorer sa condition. Il était prisonnier de circonstances qu'il n'avait pas voulues aussi défavorables. Il avait eu une singulière déveine.

Mais il ne voulait pas, aussi, trahir ce désastre en lui, cet écroulement. Il espérait toujours que les choses s'arrangent à condition qu'il n'en parle pas, mais il y a des images qui ne s'effacent pas. Il s'efforçait tout de même de détourner sa pensée de ce que devenait sa désagréable vie, il n'arrêtait pas de se répéter :

– Trouve quelque chose, idiot !

L'hiver qui vint alors fut celui où David dut se défendre d'accusations d'avoir roué de coups un jeune garçon qu'il avait, dit-on, laissé pour mort. Il avançait dans cette affaire, mais sans précaution, et affectant de ne pas la prendre au sérieux. Il avait tort, cependant, car toute cette

histoire lui coûta énormément, et il dut, avec peine, se couvrir de dettes afin de s'en tirer. Quand on le questionnait, il parlait en l'air, du ton d'un homme résolu au silence. Il méprisait les gens et leurs grimaces, surtout ceux qui lui semblaient sans qualités, sans talents élevés, et qui réussissaient malgré tout, alors qu'il admirait volontiers les gens intelligents ou très doués qui se démarquaient de leurs concitoyens, se distinguaient avantageusement ; des premiers, il soupçonnait une injustice, car il n'avait pu bénéficier des mêmes privilèges. Aussi, il se contenta simplement de sourire quand son avocat, un petit homme vigoureux et batailleur, lui dit :

– Pour moi, les choses n'ont pas dû se passer comme ça...

– Non, n'est-ce pas ?

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le petit homme plissait le front. Il ne savait que penser. Dès le début, il avait eu des doutes sur la culpabilité de David, mais les affaires étaient mauvaises, et puis ce n'était pas la première fois qu'il faisait un accroc à ses

préceptes éthiques. Il se justifiait en se disant qu'un autre aurait fait le sale boulot à sa place. Il avait tout juste trente ans et déjà il était si arrivé...

– Alors, reprit-il, vous ne m'avez pas dit la vérité ? (Il ne pouvait cacher une certaine indignation.)

– Ça a de l'importance ? demanda David.

– Pour moi, oui.

David, qui considérait que « l'avocat » avait déjà été trop grassement payé, ne voulut pas lui être agréable, il se moqua du bonhomme, de sa petite taille tout particulièrement. Puis il déclara avec suffisance que, « pour un Italien », il n'avait pas trop mal mené l'affaire, mais que ses honoraires étaient exorbitants et qu'il verrait à les faire réviser à la baisse.

– Vous êtes de sacrés détrousseurs, vous, les Italiens, dit-il sans vergogne.

Choqué par l'accent que prenait cette conversation, l'homme s'enfuit, en maugréant. C'était l'heure où se vidaient les bureaux et les magasins. David se perdit au milieu de ces gens au visage hagard et soupçonneux. Un instant, il

pensa au jeune garçon se traînant en chaise roulante dans la salle d'audience. Il ne l'avait pas reconnu tout de suite. Puis des images qui revinrent, et sa haine, sa rancune aussi ; il était capable de couvrir une rancœur pendant des années. Au prononcé du verdict, il avait vu l'œil triste, le visage défait du jeune homme, et il avait un sourire monstrueux en le regardant droit dans les yeux, il avait une tête terrible.

– Je n'ai jamais voulu être tendre, jamais !

L'être renfermé, capable de recuire longuement sa colère, jusqu'à exploser, avait eu le temps de se durcir, d'affûter ses armes.

Souvent, il se baladait dans la rue avec les poings fermés dans ses poches. Il murmurait entre les dents, en voyant des jeunes types :

– Pourvu qu'ils me provoquent, pour que je puisse leur faire exploser la tête.

Un ami lui dit :

– Maintenant, il serait peut-être temps que tu regardes autour de toi et tente de découvrir ce qui

fait bouger les gens, les fait aimer, s'entraider, voir la vie d'une autre façon... Tu as quarante ans, tu as assez perdu du temps.

C'était le seul ami qui n'avait pas fui. Il n'avait pas une gueule très réjouissante et David l'avait repoussé, souvent, mais le type ne comprenait rien. Il le cramponnait, l'importunait. Mais, ces jours derniers, David avait été plus tolérant avec lui. Didier était tout de même un phénomène, un numéro. Il avait des prétentions... littéraires.

Les multiples peurs dont David s'était accablées ne l'abandonnèrent pas ; il connaissait une certaine torpeur, et il était constamment irrité, son humeur était horrible. Souvent, il s'en prenait à lui-même : « Tu es stupide, tu n'as aucun bon sens. » Il se faisait honte à lui-même. Mais son état, ses caractères, pouvaient changer brusquement, et il lui arrivait, parfois, de rire franchement, comme si une coulée de lumière l'envahissait. Il désirait par-dessus tout que les gens ne s'aperçurent pas de son malheur. Pendant plusieurs jours, il retint que son père qui ne lui avait jamais beaucoup parlé, sinon pour l'injurier

et l'admonester, lui ordonnait souvent de sourire devant les gens, d'afficher un visage serein et jovial. Mais le vieux était plus à l'aise avec la comédie des vilenies quotidiennes...

Parfois, cependant, une colère sourde venait l'assaillir, au moment même où, brusquement, il était submergé par des images du passé. Il s'était longtemps accoutumé à se faire des soucis, à se ressouvenir, à s'épuiser à réviser sa vie mais alors son humeur, son entrain, cela s'enrayait, l'aisance le quittait. Ainsi, un jour, en marchant dans la rue, par là-bas, il alla heurter un jeune garçon dont la balle avait roulé trop loin. Le petit, pour faire gentil, dit :

– Bonjour, monsieur !...

Mais David n'était pas du genre à distraire les enfants avec des gâteaux. Les mioches l'ennuyaient, il ne pouvait pas supporter les niaiseries.

– Qu'est-ce que tu veux ? Ah ! ces enfants, toujours là à embarrasser, à gêner. Mais ce qu'il est laid, celui-là ! Ce que t'es laid !

Et il s'en approcha, pour le gifler, mais

l'enfant s'enfuit avant. Le gosse ne manquait pas de ressources : quand il fut assez loin, il visa David et l'atteignit d'une pierre au front ; puis il détala. C'était un jeune gars, il pensait s'être lancé dans une sombre affaire. David sut bien dissimuler sa petite déconvenue.

– Mais j'ai de la patience, dit-il, je sais où le trouver et je le ferai souffrir.

Il aimait d'ailleurs tourmenter les tout jeunes enfants, dont les pleurs lui procuraient un apaisement inégalable. Il ne pouvait pas définir la jouissance qu'il éprouvait par ces petites expériences de sadisme.

Cette petite aventure eut, cependant, cette fois, un effet tout autre sur lui. Il essaya de comprendre comment un homme sensé pouvait agir d'une pareille façon et si peu humainement.

– Tu te crois intéressant avec tous ces malheurs qui te sont tombés dessus. Quel imbécile sentimental tu fais !

David ne s'était pas fait, il ne s'était pas forgé, il n'avait pas fait l'effort de se construire, c'était un être incomplet. D'ailleurs, il s'exprimait

difficilement, et il n'aurait pas su dire ces choses ; chez lui, l'effritement du langage correspondait à l'effritement de la pensée. Il tenait tout de même le coup. Il cherchait quelque chose, il tournait en rond, mais il était toujours là.

Les jours passaient, les affaires ne s'arrangeaient pas. N'était-il pas temps de songer à autre chose ? Pourquoi se torturer l'esprit avec des idées aussi noires ? Il suffisait de regarder autour de soi pour apercevoir des gens méchants et hostiles, qui ne savaient pas ce qu'ils éprouvaient, et, les diables, ils ne semblaient pas se porter plus mal. Ces réflexions n'apportèrent à David aucune consolation. C'était alors l'époque où David faisait des crises de haute réflexion angoissée et de repli sur soi. Anéanti, il cherchait à s'acquitter de différentes tâches, avec un succès inégal. D'ailleurs, ses manières cassantes ne jouaient pas pour lui.

Le temps passait et il n'y avait rien en vue.

Un jour, David mit le nez à la fenêtre et il nota

que le ciel était bleu au-dessus de la maison du voisin ; il ne vit pas le caractère paradoxal de cette simple observation. Longtemps, il avait surveillé ce costaud bonhomme, cet être tiraillé entre le travail et le chômage, confiné dans ses minuscules problèmes, sa famille, son existence minable, ses gestes routiniers, cet être plongé dans un univers étroit, froid, et que les enfants, horribles, ne respectaient plus.

– Je ne me sens pas en sympathie avec lui, dit David.

Pourtant, une curiosité étrange l'attachait à ce personnage insignifiant. Une impalpable émotion l'avait saisi quand ce type avait été abandonné avec ses trois enfants. Le temps s'échappait et jamais David ne lui avait adressé la parole ; au début, il avait même ignoré effrontément ses salutations. Maintenant les deux hommes se regardaient avec méfiance, c'était couru, ils étaient dévorés d'une rancœur complaisamment exagérée. L'un et l'autre participaient à la grossièreté générale et, avec des sarcasmes, chacun se régalaient des petits malheurs de l'autre.

Soudainement, David fut pris d'une envie très forte de faire une sottise à cet homme. Il était vraiment moche, ce gars ; il ne s'en tirait pas très bien, d'ailleurs. Il dégringolait, de temps à autre, puis il se raccrochait. Quand il ne passait pas son temps à rafistoler un vieux tacot, il beuglait des ordres à ses mioches éparpillés aux quatre coins du quartier. Quel type médiocre ! Il donnait des frissons. Un être peu décoratif, vraiment.

Quelques mois s'écoulèrent, et le pauvre David, cependant, n'osait tenter quelque chose. Il se contenta de se dégriser sur son compte, en maugréant et par des petites incessantes.

Or, le bonhomme était impétueux et bouillant ; un soir, il se mit, à lui tout seul, de fort mauvaise humeur, en sorte qu'il répondit hardiment à un geste de vulgarité de David. Hors de lui, il se précipita dans la rue et s'arrêta tout juste à la limite du terrain de son voisin, proféra insultes et imprécations, et invitant celui-ci à régler la question en jouant des poings. Fanfaronnades ! Il y eut seulement des cris et des injures, de part et d'autre. Seulement, le fameux gaillard, finalement, toucha une corde en David :

– Voilà ce qu'on dit dans le quartier : il est complètement fou. Il faut t'enfermer.

Plus tard, un frisson lui prit quand David songea à ces mots : était-il vraiment devenu la fable de ce quartier ignorant, qui ne demandait qu'on lui trouve un nigaud pour le harceler et sur qui passer sa bonne ou sa mauvaise humeur. Sur le coup, il n'avait trouvé rien à redire sur cette belle injure fort bien proférée. Mais en y repensant, l'homme blessé voulait une revanche ; il ne cherchait pas à aller au bout de son raisonnement, ça lui aurait été trop pénible, il se contentait de quelques réflexions sur l'époque actuelle, la société, les gens, les gens qui sont comme ils sont, voilà, il faut beaucoup de patience pour composer avec eux. Mais, bon, David n'avait pas des états d'âme précieux, ce qu'il dit, ce qu'il fit, et pensa, à la suite de cet éclair, furent des sottes choses. David allait son train.

Comment aimer cet homme ? Lui qui ne

pensait jamais aux autres, n'avait pas un mot pour eux, ni un geste, ni un sourire, jamais ; lui qui était cruel jusqu'à surprendre, qui aimait et haïssait dans un même moment. Qu'est-ce qui avait détruit la meilleure part de sa nature humaine ? Ses maigres efforts pour adopter une attitude moins intransigeante avec les gens n'apportèrent pas des résultats appréciables. Il n'était pas plus heureux et il était toujours à la merci d'une fureur soudaine et folle. Il prenait bien des conseils à droite et à gauche, mais il avait perdu ses repères et il ne voyait pas ce qu'il pouvait faire pour sortir de cette déchéance. Le plus souvent, il refusait même de se lever le matin, pour ranger le désordre dans son logement, et les accumulations étaient à la mesure de sa déprime. Ses lectures se résumaient à des bédés violentes, qui valorisaient les méchants et les grosses poitrines ; il était friand de scènes de carnage, à la télé ; il tuait le temps à regarder les gens passer dans la rue. Il n'y avait pas de ces instants plus malheureux où il s'abîmait dans les sombres réflexions de ce qu'était devenue sa vie. La perspective d'un

bonheur tranquille était loin derrière lui. Le vent avait tourné soudain. Il n'était vraiment pas tiré d'affaire.

La monotonie des jours fut brisée par une femme au regard étrange. Il l'avait rencontrée, par hasard, un soir, et depuis, elle s'était toquée de lui. Dans son dur langage, David lui avait signifié qu'elle n'avait rien à espérer, mais la fille n'entendait rien, elle croyait éprouver une passion dévorante. Pourquoi David aurait-il résisté à une tendresse si gratuite ? Il se méfiait un peu, mais il avait aussi bien besoin de contacts, de rapports chaleureux...

– Écoute, David, je t'en prie, ne va pas te faire des idées absurdes, disait France.

David était agacé de l'entendre répéter les mêmes sottises paroles de consolation ; il détestait ces entretiens à bâtons et idées rompus, qui ne menaient nulle part. Il commençait à amonceler les récriminations : croyait-elle avoir des droits sur lui ? Qu'importait si France, enfin, s'éloignait à jamais, fuyait le monstre qu'il était devenu. Mieux valait pour elle, d'ailleurs, de disparaître,

très loin. Il ne faisait pas bon de faire un bout de chemin à ses côtés : il traînait la mort avec lui. Mais France continuait tout de même à montrer des débordements de tendresse.

Cette fille était incroyable. Jusqu'à près de trente ans, elle avait dilapidé toutes ses économies pour des thérapies insensées ; elle avait été flouée, ridiculisée, rejetée. Et, pourtant, elle gardait encore gros d'illusions, sur les gens, la vie. Elle s'était déjà amourachée de 53 bonshommes et il lui restait des énergies pour découvrir en David des qualités que personne n'avait vues avant elle. C'était sa victoire d'avoir persisté dans ses recherches, et, palpitante de passion, elle croyait, par quel miracle !, que, cette fois, David répondrait à sa quête d'emballement. Dans son visage, il y avait parfois quelque chose de presque puéril ; on pouvait croire qu'elle était sotte, mais elle vivait plutôt avec tant de sentiment, et ces démonstrations avaient le don d'exaspérer les hommes qu'elle poursuivait et qui déguerpissaient, avant de suffoquer. Mais le détachement, l'indifférence qu'affichait David n'était pas vu comme une rebuffade ; il laissait

faire, il ne s'enfuyait pas ; dans ce théâtre d'imposteurs qu'est la vie, celui-ci bluffait avec les autres, mais toujours en semblant appartenir à un autre monde où nul n'avait accès. France prenait cela pour de la rêverie, ce qui ne la rebutait pas. Elle était tout à fait incapable de voir en cet homme une inadéquation au monde, qu'il avait la haine chevillée au cœur, qu'il était incapable d'extirper la barbarie de son être. Trop souvent, elle se complaisait à des chimères ridicules, ce qui empêchait la réflexion saine. Elle s'intéressait à tout, mais pas longtemps. Elle se conformait au goût général, elle pensait selon les indications des journaux, alors que David trouvait à redire presque à tout et, souvent, prononçait des réquisitoires contre l'humanité, cette humanité si méprisable ; il disait des vieux qu'ils étaient vieux, il pointait du doigt les laids, il riait des infirmes ; il adorait aider les aveugles à traverser les rues mais c'était pour les laisser en plan, au milieu, et les regarder se débattre par la suite, parfois aussi il les poussait ou volait leur parapluie. Ce n'était pas le type à s'accuser en long et en large. La sagesse, cette affaire de

vieux, ne le concernait pas.

David crut, enfin, ressentir une espèce de sentiment à l'égard de cette fille. Mais, bon, il n'était plus à l'âge de soupirer. C'était bien loin derrière lui la pétulance et la ferveur de la jeunesse.

– Pourquoi te tortures-tu ainsi ? continuait France. Avec des souvenirs tellement anciens...

Elle était naïve et un peu ridicule, avec son obsession de la gaieté et de la sérénité. Quelle importance ! Le discours de France, qui sonnait d'abord creux aux oreilles de David, prit bientôt une autre signification.

– Il faut apprendre à ne pas subir la douleur avec autant de passivité.

Une autre fois :

– Tu es dévoré par plus d'envies et de haines que tous les gens que j'ai connus. Parmi eux, il y en avaient plusieurs, des éclopés, des laissés-pour-compte, d'autres à qui on n'avait pas rendu justice... Tu te rends malheureux. Et tu dis des sottises. Je n'écoute plus les énormités que tu me dérites depuis quelques temps, pour me faire

enrager.

France avait pris l'habitude de chercher à s'immiscer dans la vie des autres, mais elle le faisait tout bonnement, sans deviner que son furetage pouvait agacer quelques fois.

De cette fille, David admirait tout de même sa rage de vivre sur fond de vexations et de privations. Il ne partageait pas la même attitude : il aurait dû regarder la vie autrement mais psychologiquement c'était trop difficile et trop tôt. Au lieu d'étudier cela avec d'autres, il gardait son expérience sur une base purement personnelle et essayait d'en tirer parti. Après vingt ans, il avait épuisé la sympathie de toutes les personnes qu'il avait côtoyées.

Pour lui, la vie était une vallée de larmes mais il comptait tout de même vivre vieux ; il y avait des petits plaisirs à prendre, ici et là. Que pouvait-il espérer de mieux ? Ça ne servait rien de boudier. Un jour, il avait crié, et pleuré, au milieu d'un bois désert ; que d'énergies gaspillées ! La même angoisse, le même désespoir ne l'avaient pas quitté ; il ne pouvait se

débarrasser de ses cauchemars. Il avait continué à vivre une vie aveugle, stupide, figée dans une routine à donner des vertiges. Alors il s'était exercé à se taire, assuré de ne jamais trouver aucune consolation parmi les idiots qui l'entouraient.

Ces petites discussions eurent tout de même un effet bénéfique sur David. Il perdit quelques idées noires. Et lorsqu'il retrouvait, le soir, son petit logement désert, il connaissait moins les mêmes inquiétudes sourdes et étouffées qui le faisaient tressaillir.

Mais France voulait le mariage, des enfants, et peut-être aussi, la gourmande, un bonheur tranquille. La jeune femme, jolie certainement, était née dans une famille très corsetée, où l'émotif était loin d'avoir la première place. Aussi, à vingt ans, elle avait connu un bref épisode de révolte mais, très vite, elle était rentrée dans le rang tracé par ses parents. Elle râlait toujours contre eux mais elle avait appris leurs méthodes et leurs tactiques, ses opinions étaient prudentes et particulières. Cependant, David vit plus loin que ce que la jeune femme

cherchait à laisser voir. France avait le même égoïsme, le même mépris des autres dès qu'il s'agissait de ses intérêts. Ainsi, elle disait :

– Non, je ne veux pas aider au centre communautaire, cette année.

Auparavant, elle s'était rempli les poches avec les dons des gens. Maintenant que l'on avait mis le holà aux manigances des soi-disant bénévoles, elle prétendait ne plus avoir assez de temps à consacrer à des gens « paresseux, mécontents, jamais reconnaissants ». Elle avait d'ailleurs toujours méprisé, considéré comme indigne d'estime, ces malheureux quémandeurs, mal partagés, qui ne réussissaient jamais à se sortir de leur misère et qui s'apitoyaient sur leur propre infortune.

Aussi, la susceptibilité de France était rapidement froissée ; elle entreprenait de longues bouderies, qui en fait ne fâchaient personne, ou alors elle exigeait réparation de quelques petites injustices obscures. Une petite scène, grotesque, ne manqua pas de mettre David dans une situation déplaisante. Lors d'une interminable et

ennuyeuse conversation, David, avec un sens de la maladresse tout particulier, fit remarquer que France n'écoutait pas ce qu'on lui disait et qu'il ne servait à rien de lui faire la conversation. Oh, comme il avait déjà assez entendu la voix de cette femme ! La violence de David allait souvent dans les petits détails et, avec lui, on pouvait comprendre que la cruauté a quelque chose de foncièrement humain, de tout à fait naturel ; il infligeait aux gens une violence aveugle, sauvage, qui anéantissait leurs idéaux et leur joie de vivre.

– Tu n'as pas le droit de me dire ça, criailla France, et ses yeux lançaient des éclairs et sa tête était pleine de pensées. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu veux ? N'ai-je pas été douce avec toi ? Une fois ? Non, non. Quand cela ? Pas du tout. Il ne faut pas inventer des horreurs. Tu es bizarre et cruel. Tu ferais mieux de regarder autour de toi. Il y a des gens qui n'ont pas arrêté de vivre et ils se conduisent avec de l'éducation. Mais je ne m'en soucis pas, ça ne me fait ni bien ni mal. Je suis trop âgée, maintenant, pour me perdre dans une passion folle, et même si ça se

faisait, je refuserais de le montrer. Je ne me souciais pas de toi.

– Au lieu de tourner comme ça, ne pourrais-tu pas t’asseoir ? dit David, lorsque France s’arrêta, pour reprendre son souffle, après ce long entretien moralisateur. Il avait bien d’autres choses à faire que d’écouter ces charabias.

– Non, je ne veux pas m’asseoir, je... je...

Elle eut un sourire gêné. La réplique de David l’avait désarmée. Son intelligence rabougrie lui interdit de se remettre sur pied. Elle se repentit là de s’être mis dans un état pareil. Elle recherchait une vie bourgeoise, dénuée de heurts et de bouleversements, donc elle savait qu’il faudrait faire avec sa susceptibilité froissée. Le plus souvent, elle ne pouvait que retourner des répliques faiblardes aux insinuations de David. Sur son visage rien qui ressemblât à de l’intelligence, de la malignité, de la finesse.

Les gens se sont mis à tourner plus vite et à se regarder avec haine ; on aurait dit que leur

intelligence, leur entendement n'allait pas plus loin. Ils se donnaient des coups en rugissant de satisfaction. Leur férocité venait de ce qu'ils avaient été outragés et humiliés. Ils avaient d'abord commencé par crier et se lamenter, mais, finalement, convaincus que leurs protestations n'amèneraient que des sarcasmes, ils avaient décidé de prendre leur revanche, de faire subir à d'autres ce qu'on leur avait fait. Leurs jugements tuaient. Ils n'éprouvaient aucune honte à dévoiler l'abject qui traîne au fond de chacun de nous. Ils passaient toute leur vie à justifier leurs actions et leur discours, ils avaient la certitude de n'avoir commis aucune faute, même si des pensées fugitives effleuraient parfois leur esprit obtus. Des personnages, vraiment, qui semblaient sortir d'un mauvais film, brossés au crayon gras et qui souffraient d'un vrai manque de substance. Ils s'énervaient, seulement pour se donner l'impression de vivacité. Personne n'écoutait personne, les blagues étaient réduites à leur expression la plus bêtifiante, sur des discours d'un vide profond. Les gens vivaient lamentablement, dans la vulgarité, l'insignifiance,

comme entre des parenthèses.

Et puis, David se mit à les espionner, à surveiller tous leurs gestes et à traquer leurs habitudes. Il se retrouvait souvent dans un parc sombre avec des ombres qui chuchotaient. Il n'arrivait plus à dormir. Il s'éloignait discrètement du monde. Mais il n'avait tout de même pas encore expérimenté la solitude jusqu'à la démence. D'ailleurs, il l'approchait, cette solitude, avec effroi, dans la crainte.

– Je suis un type assez ordinaire, répétait-il.

Il n'y avait pas de quoi à en être fier. Mais lui le voyait autrement. Et il commençait à se faire un avis :

– Je ne suis pas mieux qu'un autre, j'ai une bonne tête de citoyen ordinaire et, comme pour les autres, il suffit seulement, pour commettre un crime, que le petit moment du basculement.

Il suspendit ses raisonnements quand il vit un vieil homme se faire tabasser durement par deux grands gars, dans un coin sombre du parc, et, à n'en pas douter, avant longtemps, son compte serait bon. D'abord, David fut partagé entre

l'idée d'intervenir ou de laisser faire ; il évalua la situation et les risques à encourir. La décision qu'il prit fut purement d'ordre intellectuel ; il ne ressentait aucune sympathie pour cet homme. Mais alors il se jeta avec fougue sur les deux jeunes types, qui prirent peur rapidement et décampèrent. Cette petite audace mineure lui apporta un certain contentement.

Le bonhomme, gras et lourd, ouvrait de grands yeux curieux ; il avait une tête que faisait trembler une espèce de tic. Ce n'était pas un échantillon glorieux de notre belle société, loin s'en fallait, et on avait dû s'attaquer à lui pour le voler ou pour le plaisir. Il remerciait David, n'arrêtait pas de remercier. Il était affligé de quelques tics ridicules.

– Ça va, ça va, dit David, lassé. Et il partit.

Mais le drôle de type insistait encore, et réclamait que David l'accompagne au poste de police afin de faire une déposition. Ce que celui-ci refusa formellement. Il était raisonnable. Il voulait frayer le moins possible avec les policiers. Voyant cela, le vieux perdit la boule, il proféra

des imprécations et ne quitta pas David d'une semelle, jusque chez lui. David fut sur le point de le taper à son tour. Mais il s'arrêta quand il vit des larmes perler aux cils du vieil homme. Les cinglés courent vraiment les rues.

David ne se départit pas, pendant les jours suivants, d'une satisfaction nouvelle, impossible à définir. De petites émotions le saisissaient et le sentiment de fierté d'avoir agi correctement le rendait joyeux, content de lui-même. Mais cette satisfaction était passagère et les jours noirs n'étaient jamais très loin.

Aussi, il était tout à fait incapable de se trouver un nouvel emploi. Il collectionnait les refus à tous les étages. Et à force de voir des monstrueux qui rigolent ou qui ne prennent pas une seconde pour l'écouter, il avait envie, de plus en plus, d'écraser son poing sur leur grosse face où se lisait toute l'imbécillité du monde ; un jour, il avait dû, dans la rue, s'arrêter de marcher, car la tension en lui était trop forte. S'il avait porté une arme, il aurait sûrement fait un massacre.

Pourtant, après bien des tâtonnements

infructueux, il voyait tout de même une certaine lueur au bout de sa nuit. Il appréciait, par moments, enfin la vie, mais, surtout, ces instants bénis lui faisaient entrevoir qu'il pouvait connaître autre chose que le malheur, le ronchonnement, la colère et la cruauté.

David n'avait pas d'idées, pas d'opinions, il avait des doutes et des sentiments. Le tumulte dans sa tête lui ôtait la faculté de se concentrer, brisait son sommeil, heurtait sa santé mentale et il développait une angoisse irrépressible.

Mais la vie est trouble, obscure et embrouillée...

David n'était pas un être à se laisser enfermer dans un signalement précis, clair. L'âge l'avait sensiblement rassis, il manquait d'énergie, mais il ne ménageait tout de même pas ses efforts pour agir sur les événements et sur les êtres. Après seulement cinq mois, il avait déjà réussi à fomentier la discorde parmi tous les voisins. Il accumulait les fausses accusations, les

médiances, les mesquineries, les insultes et les airs navrés d'une victime qu'on achève. Il ne tirait rien de ce comportement, concrètement s'entend, car il jouissait certainement de ces petites méchancetés. On se méfiait de lui, non : on avait peur de lui. Il avait réussi, par quelques manigances et mensonges, à faire emprisonner deux jeunes gens, qui s'étaient moqué de lui ; bien sûr, il n'avait pas désiré que l'affaire aille si loin mais lorsqu'il alla tomber dans le sentimentalisme, il se secoua bien fort. Il méprisait les gens, il ne faisait pas dans la guimauve, tout le monde se rappelait qu'il avait déclaré la guerre à un petit vieux, sans le sou, qui avait eu l'audace de lui demander un peu d'argent.

– Je sais que vous mentez, dit-il un jour à une vieille femme, petite et sèche. Je sais que vous mentez, votre fils est en prison, et il y est pour un joli bout de temps.

Il n'en savait rien, c'était sûr. Mais ça l'avait amusé de le dire.

– Tu n'as pas honte ? lui demandait-on.

David ne se défendait pas : de quoi fallait-il avoir honte ? C'était insensé. Il ricanait de cela. Le misérable, il continuait de se moquer des gens. Il était hardi.

– Attends un peu..., disait l'outragé.

Qu'est-ce que David avait à s'agiter et à faire de l'esclandre ? On respirait largement. Et il y avait suffisamment d'air pour tout le monde. Mais on le savait bien : le trouble qu'il semait lui était plus précieux que son bonheur personnel. Il aimait voir les trognes dépitées des gens qu'il tourmentait.

– Démon ! lui lança une femme.

Il ne put s'empêcher de rire tant l'attaque lui apparut saugrenue, mais sans pouvoir s'empêcher de l'injurier. À ce régime-là, il fit le vide autour de lui. Il n'en fut pas peiné. Ça ne faisait rien. Il n'y avait plus en cet homme que de l'indifférence et de la cruauté. Il vivait avec peu de hâte, regardant froidement autour de lui, n'attendant rien, que le diable vienne le délivrer de cette existence, où, autrefois, il avait détenu certains pouvoirs et avait été respecté et craint. Il avait

tout perdu.

Mais quelque chose de bizarre se produisit.

Le vieil homme, à qui David avait peut-être sauvé sa pauvre vie, alerta selon sa promesse les policiers, les journalistes, les membres d'une association de personnes âgées, un organisme d'aide aux victimes d'actes criminels, etc. David eut son heure de gloire et sa photo dans le journal. Il éclata de rire.

– Regardez. Mais regardez donc.

Il aurait pu chercher à tirer vanité de cette affaire, à se vanter, mais il ne prenait pas cette histoire au sérieux et croyait fermement que tout serait oublié dès le lendemain. Ce fut certainement vrai pour le plus grand nombre de personnes mais des gens, dans le quartier, se mirent à le regarder d'un autre œil : peut-être s'était-on tromper sur le compte de cet homme. Un grand type, propriétaire d'une petite épicerie, se mit à lui taper sur l'épaule et un autre à le saluer, trois fois par jour. Les gens adorent les belles histoires à la sentimentalité fade et molle. David mit un certain temps avant de comprendre

qu'il pourrait tirer parti de cette affaire.

Sa petite renommée passagère lui permit de dégoter un emploi à un salaire beaucoup inférieur à ce qu'il était habitué dans un supermarché, au rayon des fruits et légumes. Trois ou quatre types, pas malins, pas jolis, tous à l'air las, hargneux, se traînaient d'un endroit à l'autre comme des âmes en peine, sans trouver quelque chose à faire ; et ils buvaient toute la nuit quelques saletés de café tout en affirmant fort qu'ils détestaient ça.

– Voyons, ce n'est pas une vie, c'est l'enfer, la mort, se disait David, jouant le même air plusieurs fois par jour. Mais il continuait tout de même à faire le même boulot idiot qu'on exigeait de lui. Évidemment, vu ces circonstances, il ne pouvait pas penser être heureux. Mais il persévérerait, voilà tout. Les gens s'habituent à tout. Ils arrivent encore à rigoler et ils sont toujours aussi bêtes d'une année à l'autre. Parfois ils se taisent et alors ils ont l'air de s'ennuyer.

Bientôt, une rivalité dressa David contre un autre homme. Les deux se mirent à s'injurier et une bagarre s'engagea. L'autre n'acceptait pas de

voir son pouvoir chanceler, un pouvoir bien mince par ailleurs, difficile à déceler, fait plutôt d'une certaine emprise sur les êtres. C'était un abruti, avec une tête de nazi. « Je ne supporte pas les gens, un jour je vais en buter un. » En plus, il n'arrêtait pas de répéter à sa femme qu'il traînait partout et qu'il tripotait tout le temps : « Arrête de te faire remarquer. » Il était toujours en retard et il puait, il exhalait une odeur infecte. C'était vraiment une punition d'endurer un type pareil, on se sentait mal seulement à le fréquenter. David lui ressemblait sur certains points : âge, corpulence, hargne, colère... Leurs yeux étaient secs et froids et ils se regardaient d'une façon très particulière. Avec le temps, leur relation atteignit un fragile équilibre.

Un premier mois s'acheva doucement.

Dégoûté, ivre de désespoir, David, un matin, se sauva au galop, sans savoir où il aboutirait. Il roula longtemps et termina sa course, enfin, dans un petit village, où il prit une petite chambre, au seul hôtel de l'endroit, et attendit deux, trois jours, que le ciel lui tombe sur la tête. Il regardait s'agiter les gens, sans prendre part à leurs

inquiétudes et essayait de mettre un peu d'ordre dans sa tête ; ainsi, il parcourait plusieurs fois par jour d'un bout à l'autre, ce village dont il ignorait tout, jusqu'au nom.

Malheureusement pour lui, David ne se distinguait ni par son intelligence, ni par son esprit, alors on le considérait comme un drôle de type, singulier et un peu poseur. Des êtres semblables doivent compter sur la chance pour se démarquer un peu. Or, elle cessa, la mauvaise chance, un jour, quand son père eut l'idée heureuse de mourir en lui laissant, contrairement à ce qu'il avait annoncé, une jolie somme d'argent. Au reste, le jour même où il apprit cette nouvelle, il se retrouva dans un grand restaurant, il ripaillait et riait. Il n'était aucunement surpris du revirement de décision de son père, qui l'avait d'abord déshérité ou avait prétendu l'avoir fait.

– Encore une de ces mauvaises blagues, dit David.

France le regardait d'un autre œil, maintenant.

Il avait semblé à David qu'elle était plus froide ces temps derniers. Mais il ne faut pas beaucoup de temps pour changer d'humeur. Et David avait autre chose à faire que d'étudier cette question. Du reste, c'était un sujet fastidieux. Il avait été jusque là un enterré vivant, et voilà qu'il renaissait, il avait été à bout de forces et de souffle et maintenant il pouvait se raccrocher à quelque chose, enfin.

Sa vie sembla d'abord sans aspérités mais David avait des ambitions, des idées commençaient à émerger. Si transporté d'avoir pu éviter de tomber dans une déchéance dont il n'aurait pu se relever, il parut un homme transformé, attentif aux autres, patient et honnête, quoique exposé à toutes sortes d'équivoques. Il chercha à éblouir, certes, et ses efforts étaient remarqués. Il se fit de nouveaux amis. Il acheta une nouvelle maison, presque en tous points identique à celle qu'il avait perdu. Il s'installa confortablement et fit des projets grandioses. Il n'avait plus besoin maintenant de voir petitement. Parfois, cependant, son visage prenait une expression amère. Ainsi, à propos de son

père :

– Comment cet énergumène a-t-il pu amasser tant de biens ? J'ai toujours pensé qu'il n'avait aucune envergure.

Il eut alors une moue dédaigneuse et haussa les épaules, mais il était tout de même ravi : oui, il était agréable d'être enfin libéré des tracasseries d'argent...

France et lui ne se parlaient plus beaucoup, parce qu'ils s'étaient déjà tout dit. Mais ça ne les empêchait pas de faire quelques projets : un mariage, deux enfants (un de chaque sexe), peut-être un chien aussi... La voilà bien, la vie... Quelque bêtise que pût dire David, France trouvait maintenant tout acceptable, raisonnable. Elle avait abandonné ses vains efforts pour le civiliser un peu, et semblait d'ailleurs ne plus y tenir beaucoup. La perspective d'une vie plus facile ne lui était pas étrangère. Elle devenait plus légère et distraite. Sur les gens, tout autour d'elle, on lisait l'ennui. Mais elle, elle semblait plutôt habitée par un souffle nouveau.

Par une combinaison du hasard, David fit la

rencontre, dans un bar, d'un homme plutôt âgé, frôlant la soixantaine, mais encore droit et vert, mis, vêtu d'un costume sévère, un peu cérémonieux, sur la fin d'une bouteille. Les deux buveurs fraternisaient bientôt. Rien n'était destiné à les rapprocher sinon des places assises voisines. La discussion s'engagea et l'homme se mit à enfileur des banalités dans un bon français. Il apparaissait qu'il avait des opinions politiques, ce qui ennuya un peu David, qui, lui, manquait de convictions. Mais l'homme fut bien jugé dès le départ, par sa prestance et une certaine autorité. Il expliquait qu'il n'y avait rien de plus simple que de se lancer en politique. Ah bon ! dit David, et il retint un bâillement, mais son intérêt fut vite réveillé quand il découvrit que l'homme pouvait peut-être lui apporter quelque chose.

– Alors, pourquoi ne vous êtes-vous pas lancés ? demanda David.

Le bonhomme vida un petit verre, et il éprouva le besoin de se confier.

– Eh bien, je l'ai fait, pour mon malheur. Je suis député. Mais pas pour longtemps. Je n'ai pas

joué le jeu. Alors on attend une occasion pour me jeter. Je ne me laisserai pas faire. Je me battraï. (Et il se mit à pleurnicher, l'imbécile. C'était dégoûtant. David songea un moment à déguerpir.) Oui, ça a été facile d'y entrer, en politique, mais par la suite... Vous aussi vous pourriez le faire, prenez ma place, elle sera bientôt vacante...

Était-ce une blague ? Ou de la poudre aux yeux ? En tout cas, David se vit devenir célèbre et les journaux parlaient de lui, et reproduisaient sa photographie, et ses amis le surveillaient avec un regard envieux...

Ce fut alors qu'un imbécile entra en scène. Il était saoul et importunait tout le monde. C'était un vieux débris et il titubait en essayant d'atteindre la porte. Au passage, il heurta notre homme politique qui, furieux, poussa durement l'ivrogne dont la tête alla heurter le coin d'une table ; puis le pauvre déchet resta là, inerte, sans pouvoir se relever.

– Ne reste pas ici, dit David, viens !

Et il tira son ami vers l'extérieur, tentant de le

rassurer :

– C'est rien du tout, le vieux n'en crèvera pas !

Mais il fallait tout de même éviter de se retrouver là à l'arrivée des policiers.

L'homme (il s'appelait Lucien et personne n'avait jamais entendu parler de lui), l'homme se fourra une cigarette dans la gueule et regarda de tous côtés. David l'invita chez lui. À quelques rues de là.

– Hum... Aide-moi un peu à enfiler mon manteau, dit l'homme.

Il était lourd et l'alcool le rendait bavard ; il connaissait à peine quelqu'un et il était prêt à lui déballer toute son âme. David flaira une bonne affaire. Cet idiot éméché lui semblait une proie facile pour un escroc comme lui. Il fallait voir David tourner autour de la chose, qu'il n'entendait pas abandonner. En attendant de trouver le meilleur moyen d'en tirer parti, il filait doux, il accumulait les prévenances et les attentions. Mais le vieux ne remarquait plus rien, trop ivre, rendu placide, écrasé et réduit complètement.

Un petit événement, pittoresque, imprévu, survint alors que les deux hommes étaient enfin arrivés à la maison de David. Le vieux s'affala dans un large fauteuil, au salon. David resta debout et ne cessa pas de faire le tour du bonhomme avec une bouteille de vin. « Encore un peu de vin... ? », demandait-il. Tout à coup, l'autre se fâcha :

– Va-t'en !

David lui jeta un coup d'œil perplexe.

– Mais je suis chez moi !

Le vieux regarda autour de lui et, découvrant sa méprise, voulut réparer sa bévue. Il sortit alors de son portefeuille un beau billet de cent dollars et l'offrit sans plus de cérémonies. Non, non, disait David. Et ainsi de suite. L'homme ne raisonnait pas, il était repu, il n'arrivait pas à tenir un discours, il était étonnant ; il se mettait dans un état, il ne savait pas travailler ni lutter, il était trop simple, il s'effondrait bêtement, il avait l'air de vivre depuis tant d'années.

– Ma vie est intolérable, réussit-il à dire.

Il y avait de quoi rire. Un grand type qui se

rendait compte, finalement, qu'il avait été dupé... Quelle banalité ! Il croyait encore attirer la sympathie : un incorrigible braillard. Il buvait, c'était tout ce qu'il pouvait faire. Il s'endormit bientôt, avec de gros ronflements.

En fait, David la mena si bien son affaire que, dans les mois qui suivirent, il fit son entrée dans le monde de la politique. Il apprit à se conduire en société, à lier d'utiles relations. Et il pensait même à déloger son ami Lucien à son poste de député. L'intérêt et l'ambition justifiaient toutes les trahisons. Celui-ci, d'ailleurs, sans rime ni raison, se suicida ; le drôle, pour faire un effet, le nota même dans son agenda : « Jeudi, 8 heures 15 : Suicide. Désespéré. » Ce qui facilita grandement le travail de David.

– Satisfait ? Oui, certainement. Seulement, bien entendu, pas un mot à qui que ce soit, pas une allusion.

Il n'y avait pas de quoi s'étonner. C'était une histoire banale. Un type blême, ravagé par l'alcool, cédait sa place à un autre, qui en voulait et était prêt à se battre. David n'avait pas d'idées

et de réponses, mais tout cela se trouve, et l'organisation du parti était tout disposée à lui fournir une idéologie clinquante et accrocheuse.

– On n'a qu'à bien se tenir, répétait souvent David, et le « on » qu'il employait embrassait, semblait-il, le monde entier.

France ne se lassait pas de l'admirer, ce qui avait pour effet de le fortifier. Elle riait doucement et ses yeux lançaient des flammes : « Je n'aurais pas cru... » Elle imaginait des choses. Elle abandonna son minable travail, cessa de racler son violon et envoya balader un type qui lui enseignait le yoga. Elle manigança un petit mariage, propre, vite fait. David n'y comprenait rien. La charmeuse ne le quittait pas. Et sa peau jeune et douce ne laissait pas de l'envoûter.

L'animation qui régnait autour de lui faisait tourner la tête. David adorait ça. Il jouait avec tant d'engouement que l'envie le prit, finalement, de tenter sa chance à une élection. Et il y réussit. Sans grand mal. Un mécontentement généralisé favorisait le parti qu'il défendait. David fit bonne figure dans cette société : d'abord spectateur

hébété, il apprit rapidement à tirer son épingle du jeu avec audace et adresse. Et sa médiocrité ne manquait pas de dignité. Bien sûr, il lui fallait faire quelques entourloupettes, des accrocs sérieux à la réputation de quelques-uns, tromper parfois la vérité... Mais ça ne le dérangeait pas du tout. Il ne s'agitait pas la cervelle. Il regardait le monde, maintenant, avec l'œil du carnassier et non plus celle de la victime.

Ainsi, il déambulait, la nuit, dans Montréal. Il rencontrait des hommes, des femmes ; il engageait une conversation avec eux, pour les tuer, quelques minutes plus tard, et cela en toute discrétion.

Il fallait que ça braille, que ça cogne, que ça déraile. Tout, plutôt que ce silence infernal. Et afin que tourne le manège des apparitions, des visions, des rêves...

Du vent et des abîmes

Nadine traversa un petit village et, plus tard, lorsqu'elle roulait sur une route de campagne, elle avait oublié complètement à quoi ressemblait ce patelin plongé dans l'engourdissement. Quelque chose l'absorbait. Elle n'avait qu'une idée en tête. Elle se regarda dans la glace du rétroviseur et se dit à elle-même : « Je me vengerai de lui, oui. » Et une vague de haine montait du plus profond d'elle-même. Elle tenta de se rappeler la conversation qu'elle avait eue, quelques jours auparavant, avec l'avocate qui la représentait. Le souvenir fut pour elle plein d'amertume. On lui avait laissé entendre que sa cause n'était pas très bonne mais, avec un peu de chance, il était encore possible d'arriver à certains résultats, pas nécessairement, cependant, ceux que Nadine escomptait et, évidemment, toute l'affaire coûterait beaucoup d'argent...

– Je ne le laisserai pas me prendre mon enfant.

C'était une petite femme ronde, dodue, grassouillette ; son visage n'exprimait aucun sentiment particulier, sinon qu'elle roulait des petits yeux méprisants et haineux. Elle avait un visage qui inspirait l'effroi.

– Je pense à des bêtises et je ne m'arrête pas. Pourquoi m'arrêter ?

Elle était particulièrement excitée.

La veille, elle avait beaucoup bu, trop, jusque tard dans la nuit. Le matin, sur un coup de tête, sans avoir dormi, elle avait pris la route, sans savoir où elle allait. Puis, elle avait eu cette idée saugrenue : rendre une visite impromptue à son père.

La route était à peu près déserte. De temps à autre, un énorme camion lourdement chargé venait vers elle, semblant vouloir s'emparer complètement de la route. Sinon, presque rien. Là, une petite maison isolée, comme abandonnée de ses occupants. Et puis les grands pins, les épinettes, cette forêt sans fin, tout autour d'elle. Elle cligna de l'œil. La fatigue la prenait maintenant, ses traits étaient ternes et presque

maladifs, elle ne réussissait pas à contenir le tressaillement involontaire de ses mains. Elle accéléra alors, et sa voiture prit une dangereuse allure, se mettant à zigzaguer, à aller de travers.

– Je jure... je jure que je n'accepterai jamais cela.

Depuis quelques temps, elle avait pris l'habitude de se parler haut et elle détestait cela, elle se promettait de ne plus recommencer, mais en vain. Chaque fois, une force la mettait hors d'elle-même, et elle était incapable de se maîtriser. Elle avait le cœur gros de vengeance.

– Qu'est-ce qui m'arrive ?

Alors elle éclata de rire :

– Oh ! oh ! mais tu es tout à fait cinglée, oui complètement. Seulement ne va pas t'imaginer que tu es originale pour autant.

Elle roulait très vite, sur la route déserte.

Un mois auparavant, pour se distraire de son ennui, il lui était venu à l'idée de faire un achat insensé, un superbe collier, qui lui prit toutes ses économies. Elle avait agi par légèreté, simplement. Mais elle ne cherchait pas à se

justifier. Elle ne regrettait rien non plus, même si après cela il n'en restait plus, l'argent glissait entre ses doigts et elle ne pouvait rien faire pour le retenir. Alors elle avait appelé des amis mais tous avaient refusé. Des discussions impétueuses s'étaient élevées, quelquefois. Des cris et des jurons s'étaient élevés de part et d'autre. À la fin, une grande colère avait monté en elle. Elle s'agita, ne dormit plus. Sa tête était remplie de pensées confuses. Cependant, il lui fallait trouver une solution. Elle était à bout de ressources. Elle refit le tour de ses amis mais en vain, aucun ne pouvait ou ne voulait lui prêter un peu d'argent. Comme dernière tentative et sans grand espoir de succès, elle avait décidé de sonder son père sur ses sentiments. Mais elle rageait d'être acculée à cette limite.

– Il faut que je réussisse, dit-elle. Pas d'autre solution.

Elle resta un instant à réfléchir :

– Ah, bah, je réussirai bien à lui soutirer tout l'argent qu'il me faut.

Nadine songeait : « Je dis parfois des choses

horribles. Je n'ai jamais rien dit qui puisse le remonter dans mon esprit. Je n'ai rien fait pour ménager sa sensibilité. Il ne pèse pas lourd pour moi. »

Elle reprochait beaucoup à son père. Et elle aimait provoquer sa colère. C'était un caprice étrange. Elle avait un rêve cruel dans la tête. Elle n'était jamais entrée très profondément dans la réflexion, le doute, la nuance ; alors elle ne se faisait pas de scrupules. Elle murmura quelque chose, en râlant, avec une colère qui ne demandait qu'à s'exprimer ouvertement. Et elle serrait les poings.

– Je montrerai du caractère. Je le hais.

Cette inquiétude, qu'elle croyait dépassée, rejaillissait en elle. Voilà qu'elle se voyait de nouveau entraînée au-delà de sa volonté de ne plus évoquer son passé, de le rejeter complètement. Et à mesure qu'elle y songeait, elle s'irritait davantage. Mais elle ne pouvait empêcher que les mêmes souvenirs tournent en rond dans sa tête. Et elle regardait autour d'elle avec ses yeux méchants et tristes.

Elle baissa la vitre de la portière de la voiture en espérant que l'air frais lui fouetterait le sang. Elle aspira profondément. Et soudain s'éveilla en elle le visage d'une femme grasse et laide, qui l'indifférait complètement ; elle imagina gratuitement que cette impertinente gêneuse s'affalait sans vie, devant elle, dans le bureau à la lourde atmosphère où elle travaillait. Elle pensa alors aux jours de besogne et pareils qu'elle avait vécus pendant la dernière année, puis à cette soudaine révolte, dénuée de sens, qui la prenait maintenant et la laissait abasourdie. Elle essaya de réfléchir à ce qui viendrait après, en vain. Alors elle regarda, encore une fois, dans la glace du rétroviseur, son visage décomposé, vit poindre dans ses yeux un insondable désespoir.

Le vieux Thomas marchait, la tête levée ; il regarda la voiture qui approchait, d'un air distrait et impatient. « Que vient faire ici ce curieux ? » fit-il en râlant. Il tournait autour de la maison, il allait et venait, il occupait son temps à de petits travaux. Il avait envisagé une promenade dans la forêt et cela se transformait en une sorte de

trotinement auprès d'une pauvre bicoque en très mauvais état. Il fourrait n'importe comment, à la hâte, dans de grands sacs, des branchages et des vieux papiers, qu'un vent très fort avaient amenés pendant la nuit.

La voiture s'arrêta sur la route sans issue, étroite, non revêtue, qui menait à la maison de Thomas. Celui-ci regarda la femme qui en descendait, sans se presser. Il se débarrassa d'une charge encombrante en laissant tout tomber par terre.

– C'est toi, fille ? dit-il, et il y avait dans sa voix un léger trouble. Il était à la fois contrarié et content.

Nadine haussa les épaules. « Qu'est-ce que tu grognes ? » dit-elle, bas. Elle s'avança d'un pas menu et traînant, s'approcha de l'homme avec douceur. Une crainte singulière paralysait toutes ses forces. Elle était incapable de réfléchir, elle était fatiguée, épuisée, elle était sombre. Elle dit encore quelque chose, comme pour saluer, puis vint se planter là, devant cet homme tout à fait vieux, et elle semblait attendre qu'il fasse une

déclaration ou bien encore une offre généreuse. Elle releva la tête et l'examina fort impertinemment, comme elle l'eût fait d'un passant qui n'aurait présenté aucun intérêt pour elle.

– Je suis content... content de te voir, dit Thomas, et il se tordait les mains, et il avait l'air de descendre du ciel. « Mais rentre... rentre donc. » Ces paroles précipitées n'étaient qu'une tentative de dissimuler son embarras.

En grimpant l'escalier, Nadine prit la résolution d'être aussi raisonnable que possible. Elle imaginait que, en étant froide et prudente, elle pourrait plus facilement arriver à ses fins. Mais elle doutait de sa capacité à ne pas montrer son humeur, finalement. Avec ses yeux, elle furetait partout, indiscretement, et, pour un moment, elle réprima un geste de dégoût. Elle se promena dans la pièce en étudiant le laisser-aller répandu. La cuisine était d'une saleté grise, la vaisselle s'entassait dans l'évier et sur la table, des chaises avaient été renversées, des débris de nourriture jonchaient le sol, les vitres étaient tachées de graisse. Toute la maison, d'ailleurs,

était sale, souillée, mal tenue. Elle examina particulièrement certains objets qui trahissaient des habitudes : une cafetière qui chauffait sur la cuisinière, des pantoufles et un journal abandonnés près d'un vieux fauteuil, un pain tranché et un pot de beurre d'arachide sur la table de la cuisine... En fouinant ainsi, elle espérait peut-être trouver une part des sentiments et peut-être quelque chose de la vie de cet homme.

Mais Nadine ne s'aventura pas plus loin que la cuisine, et, ainsi absorbée par ce qu'elle voyait, elle observait moins son père qui s'agitait, allait et venait nerveusement, se démenait inutilement afin de mettre un peu d'ordre dans la place, sans pouvoir, cependant, se démêler de cette difficulté. Elle restait debout, prête à déguerpir, pressée de régler son affaire. Elle tenta de rassembler ses idées.

– Je suis venue... il m'arrive une chose très désagréable à laquelle je n'aurais jamais pensé. Figure-toi que je suis complètement à court d'argent. Je ne sais pas ce qui est arrivé. Évidemment, comment pourrais-je sans argent continuer à vivre ? Tu ne refuseras pas cela.

Après, je partirai sur-le-champ. En venant, tout le long du chemin, je me mordais les doigts à l'idée d'être obligée de te faire une pareille demande. Je sais bien que tu n'es pas riche, du moins que tu n'as pas une grande fortune. Mais crois-moi, si j'avais entrevu une autre solution...

Thomas avait l'air de ne pas comprendre. Il était debout, aussi, à quelques pas de la femme en noir. Il pouvait l'entendre haleter, sentir son odeur d'animal traqué. Lui, dont le silence était la forme de commerce humain habituel, ne trouvait pas les mots qu'il aurait fallu dire. Il devinait l'hostilité de l'autre. Il n'était pas rassuré. Il était bien conscient de la distance si difficile à franchir qui le séparait de cet être en face de lui. Il fit un effort pour s'échapper de lui-même et murmura :

– Fâchée, tu es encore fâchée ?... Oui, je le sais.

Il la couvrait d'un œil interrogatif. Toute sa joie secrète s'en était allée. Sa tête était toute tournée vers une vieille plaie, une plaie secrète ; une trace avait été laissée dans son cerveau par un événement sur lequel il n'avait pas été en

mesure, en fait, d'exercer une influence quelconque. Un tas de petits secrets honteux pesaient sur lui.

– Tu es comique, dit Nadine, et elle tourna sur elle-même, regardant autour d'elle, désirant par dessus tout ne pas se laisser prendre dans une telle conversation bête et qui ne mènerait à rien. « Pourquoi te caches-tu ici, dans ce trou ? Oui, un trou, vraiment », demanda-t-elle. La réponse lui importait aucunement. Son visage était crispé. Elle voulait laisser voir que son père n'existait pas à ses yeux. Mais cette impassibilité n'était que la façade qui cachait un véritable désarroi.

Mais le vieux ne l'entendait pas de la même façon. Il voulait comprendre pourquoi leur dernière dispute les avait laissés irréconciliables. Cette idée le tourmentait. Il la ressassait, il l'examinait avec soin, constamment, mais il ne trouvait jamais une réponse satisfaisante. Il brûlait d'une souffrance muette.

– Tu ne veux pas en discuter ? demanda-t-il, tiraillé par des sentiments contradictoires.

– Non.

– C’était idiot de m’attendre à autre chose, dit Thomas, et il y avait comme un frémissement dans sa voix. Je sais bien que tu éprouves du mépris pour moi.

Nadine rit, et son rire avait quelque chose d’odieux. Non, elle ne se laisserait pas attendrir. Les haines sont souvent sans objet, pensait-elle. D’ailleurs, elle éprouvait, concevait des haines implacables pour plusieurs personnes, sans jamais réussir à les assouvir. Elle ne savait pas aimer. Elle avait horreur des bons sentiments.

– Oh, oh, mais tu es... touchant. (Elle rit encore et raila la susceptibilité de son père.) Je crois bien que tu vas te mettre à pleurnicher. (Et elle afficha par la suite un air, un visage rechigné.)

– Je n’ai pas d’argent, dit alors Thomas, qui se renfrogna.

– Je m’attendais à ce que tu te montres intransigent et bête. Que faut-il que je fasse ? Approche, je vais te faire une bise. Ou alors je pourrai aussi bien te dire que tu as toujours été mon petit papa adoré. Ça te va, maintenant ?

Et comme elle n'obtenait pas de réponse, elle dit, avec un mouvement d'impatience et avec la même violence d'attitude :

– Écoute, je n'ai pas beaucoup de temps. Je ne peux pas rester ici à écouter tes niaiseries.

Elle pensait : ce qu'il peut être ennuyeux et sombre et déplaisant. En fait, la conversation avec lui l'avait toujours ennuyée.

Thomas parut bouleversé, mais il resta muet devant cette rebuffade déplaisante. Il était comme un peu déshabitué de la sauvagerie des rapports humains. Il s'était toujours accusé d'être affligé d'une trop grande sensibilité.

– Mais alors il faut prendre des pincettes pour te parler maintenant. Quelle gueule tu fais ! Qu'est-ce que tu crois ? Pendant que tu moisis ici, dans ce coin perdu, dans ce trou provincial et parce que tu t'es exclu toi-même de la société, il faudrait que, moi aussi, je m'empêche de vivre. J'ai besoin de cet argent. Absolument. Comme nous ne comptons plus l'un pour l'autre, autant en terminer rapidement. Les embrassades, les épanchements, ce sera pour une autre fois.

Le ton de l'orgueilleuse Nadine, qui ne savait pas se taire, monta jusqu'aux cris. Elle imaginait maintenant que son père s'était arrêté à cette idée, s'y cramponnait, s'était fait la promesse de lui refuser tout argent, par obstination et par dépit. La situation était critique. Il lui faudrait manœuvrer avec plus d'intelligence. Nadine le comprit et, subitement, sa voix se radoucit. Elle fit de gros efforts pour taire sa colère.

– Tu arrives ici, dit Thomas, dépité, presque désespéré, et tu ne prends pas même le temps de t'asseoir. Tu me troubles énormément. Je ne veux pas simplement jouer les utilités. Il faut compter avec moi ou alors...

– Pas d'argent, termina Nadine.

Le vieil homme essayait de se justifier. Accablé, il réussissait mal à articuler des phrases sensées. Le regard impertinent et sarcastique de sa fille l'intimidait grandement. À cet instant, il aurait voulu l'étrangler lentement, en prenant tout son temps. Il savoura, un moment, la volupté de l'horreur.

Pendant que Nadine pensait : Comme tout est différent de ce que j'avais imaginé !, le vieux Thomas libérait la table, y passa un linge aussi, tira quelques chaises. Puis, il sortit d'une armoire une bouteille de cognac. Il trouva quelques verres d'une propreté douteuse. De temps à autre, il regardait en direction de sa fille et ses yeux lançaient une lueur de colère. Il avait d'autant l'air plus torturé que son visage n'exprimait pratiquement rien.

Or, le vent se mit encore à souffler très fort, par longues bourrasques, faisant craquer la maison, et les grands pins, tout autour, causaient un rare vacarme. Une rafale emportait parfois des branches, soulevait des tourbillons de poussière, chassait les feuilles de l'automne précédent. Puis une pluie lourde et soudaine se mit à tomber, à seaux, frappant les vitres.

Thomas levait la tête, parfois, regardait autour de lui, comme pour découvrir l'origine de tout ce boucan ; il était agité et oppressé, sous l'influence d'impressions désordonnées. Au milieu de ces événements, Nadine, au contraire, semblait calme. Sur son visage, un ennui non dissimulé

avait creusé ses traits. Elle ne craignait plus rien maintenant et elle respirait librement. Elle s'assit finalement à la table, prit le verre que lui tendait son père, et attendit qu'il dise quelque chose. Ainsi, elle ne pourrait plus se soustraire, elle avait fini par se résoudre à souffrir une longue discussion ennuyeuse et inutile.

Tout de suite, le vieux Thomas mit la conversation sur ce qui avait brisé en deux leurs vies, la sienne, sa propre vie, mais aussi toutes celles de son entourage immédiat. Cet accident épouvantable, ce jour de juin, où la plus jeune des enfants avait perdu la vie...

– Plus rien n'a été pareil par la suite. Ta mère et toi m'avez toujours tenu responsable de cet accident.

Nadine connaissait la rengaine. Elle avait entendu ces mots cent fois déjà.

– Mais tu l'étais, responsable. Tu étais ivre ! dit-elle sèchement, et ces mots-là faisaient encore partie des paroles de reproche cent fois lancées. – Tu as bien eu raison de venir te terrer dans ce trou perdu, ajouta-t-elle, en jetant un regard de

dégoût tout autour d'elle. – Un animal ! Elle le dit encore tout bas : – Un animal ! Puis : – Mais tu as eu tort. Ça ne servira à rien. Tu t'es sans doute mis dans la tête une singulière idée, que nous pourrions oublier, après un certain laps de temps...

Et, en disant cela, Nadine se reconnaissait une petite supériorité sur cet être, qui ne se montrait plus nulle part. Il avait, en effet, tout simplement disparu, il avait amené sa vieille carcasse légèrement voûtée qui irritait alors tous ses proches dans ce coin perdu, et il avait fallu des mois avant que l'on ne découvre où il se cachait. Autour de lui, ç'avait été un grand soulagement. On commençait à se demander comment on pourrait composer avec cet être qui inspirait maintenant du mépris.

À la suite de cet accident, Nadine avait coupé les ponts avec son père, ne le voyant plus que de loin en loin, que par absolue nécessité. Elle n'eut plus que les seules règles de conduite que lui dictait sa fantaisie effrénée. Elle n'essaya même pas de dissimuler une cruelle froideur. Elle agit et se comporta comme si elle s'était trouvée face à

un ennemi, malgré les protestations et les adjurations. En fait, elle avait condamné le bonhomme bien avant l'accident fatidique.

Elle le regardait maintenant avec un mélange de surprise et de colère. Elle le voyait vieilli prématurément, fatigué, usé ; même sa voix était éteinte et il refusait de combattre, les justifications qu'il avait toujours fournies n'étaient plus lancées avec force, avec vivacité. Il y avait longtemps qu'il avait perdu cet air de suffisance et de hauteur qui avait été sa marque. Nadine eut du plaisir à le découvrir ainsi anéanti, brisé. Elle s'enhardit jusqu'à se moquer de lui, et de sa mine déconfite. En fait, cela avait toujours été si facile de mépriser cet homme. Et dans les rares rencontres, Nadine n'avait employé que détachement et brusquerie, et elle avait coutume de répéter : « Ah, mais quelle tête !... » Elle débitait des grossièretés, ricanait salement, contente d'elle.

L'homme humilié, honteux, qui avait essuyé la haine de ses proches, l'homme chassé de sa maison, errant désormais dans la ville, avait fui finalement, s'était réfugié dans cette maison de

piètre apparence, au bout d'une route poussiéreuse. Il était seul enfin, avec, pour seule compagnie, des villageois grossiers et indifférents, qu'il ne pouvait s'empêcher de côtoyer, de loin en loin, mais qui heureusement n'exigeaient rien de lui. Il pouvait ainsi goûter à une espèce de bonheur. Malgré tout, il continuait à se délabrer. Il n'était pas doué pour la sérénité. Il avait plutôt l'habitude de tourner tout au pire. Il continuait, comme avant, de ressasser dans sa solitude les pensées les plus sombres et les souvenirs les plus insoutenables. Parfois, cependant, il laissait échapper un mouvement de révolte, comme s'il avait été vivant.

Des jours entiers, il ne faisait absolument rien, il restait là assis en silence, plongé dans des rêveries, se contentant de contempler par les fenêtres un paysage réduit : un petit bois, une route, une habitation plus loin... Il passait son temps à penser à des stupidités ou alors à revenir sur les mêmes souvenirs. D'autres fois, il sortait de sa maison, il errait au hasard en s'occupant à de petits travaux, qu'il abandonnait rapidement, pour aller se perdre dans les bois... L'oisiveté

continue dans laquelle il s'enlisait le rendait paresseux. Son unique source de quelque jouissance consistait à vider une bouteille de temps à autre.

Il voulut dire quelque chose, puis s'arrêta. Il cherchait en vain les mots qui atteindraient cette étrangère en face de lui. Mais le silence avait assez duré et il se crut obligé de dire quelque chose.

– Tu me crois ton ennemi ?

Nadine ne put retenir un petit rire, qui tourna vite en une grimace.

– Ne commence pas à faire le sentimental, dit-elle et son visage s'empourpra sous l'accent de la colère. Elle avait le regard insolent, ne voulait pas désarmer. En fait, cet homme en face d'elle lui faisait horreur. Et la déchéance où il était tombé n'était en fait que justice, tout simplement, pensait-elle. Mais elle songea encore une fois au but de sa visite et elle ne réussit que difficilement à contenir sa rage, alternant en des sourires et des grimaces dédaigneuses. À la fin, n'y pouvant plus, elle dit :

– Je ne veux pas entendre parler de cette histoire. Tu as été au-dessous de tout, pendant et après l'accident. Tu t'es traîné aux pieds de tout le monde, quémandant leur pardon et un peu d'affection. Tu as eu le mauvais goût de ne cesser de te plaindre de ne trouver de la sympathie nulle part. Tu ne nous auras pas épargné ce navrant spectacle de ta déchéance. Tu es risible, ridicule, inconsistant. Des hommes comme toi mériterait la *pleine* de mort... euh... la peine de mort, pardon.

Thomas frappa du poing sur la table, et ce qui s'y trouvait tomba par terre ou se renversa. Il était au bord de l'explosion. Mais l'homme cent fois humilié n'avait plus assez de force pour aller au bout de sa colère. Nadine le savait bien, puisqu'elle ne broncha pas, refusant de faire trêve à sa haine.

– Et, à part ça, incapable de montrer un peu de caractère. Tiens, tu me ferais pitié si je ne te détestais pas tant.

– Va-t-en, va-t-en ! cria Thomas.

– Mais lâche-moi donc !

Nadine n'insista plus. Aucun moyen d'arriver à ses fins. D'ailleurs, elle n'était pas prête à faire toutes les bassesses afin d'obtenir l'argent qui lui faisait défaut. Elle saurait bien, ailleurs, trouver, se disait-elle. Elle sortit. Le vent n'était pas tombé, au contraire il avait redoublé, violent et cinglant.

Contre toute attente, sa voiture refusa de démarrer.

Nadine restait là, devant la porte d'entrée, embarrassée de son manteau ruisselant, n'osant faire un pas, figée dans l'indécision. Elle semblait grelotter.

– C'est bête, dit-elle. Je vais téléphoner...

Elle était moins fière maintenant, plus humble. Elle ne réussissait pas à se donner une contenance.

Thomas la regarda. Il se demanda s'il avait remarqué un grand changement dans sa fille. Non, il la trouvait toujours aussi intransigeante, agressive, sombre. Il insista : elle semblait vieillie, cependant, tendue, encore plus irritable,

préoccupée par une idée, des soucis. Thomas avait flairé son anxiété et son inquiétude. Mais il ne s'émouvait pas à cette pensée. Il regardait sa fille avec sécheresse. Trop de temps avait passé. Maintenant, il vivait replié sur lui-même. Plus rien, ou presque, ne l'atteignait dans son retranchement. Il lui semblait qu'il était un autre homme, maintenant. Et la présence de sa fille n'excitait en lui que de l'agacement. Il résolut de lui opposer un silence glacial.

– Je n'ai pas le téléphone, dit-il enfin.

– Quoi ? Pas le téléphone ? C'est un comble.

Nadine fit une grimace de scepticisme, regarda autour d'elle. Elle se taisait. Son attention était reportée sur la solution à son problème. Le village était éloigné, et, avec la tempête, elle ne pouvait pas songer de faire à pied toute la route. Ce nouvel ennui lui arracha un mouvement d'impatience.

– Alors je vais emprunter ta voiture, dit-elle. Elle réfléchit : « Mais je ferai mieux d'attendre que l'orage passe. » Elle ne cessa de reluquer par la fenêtre.

Mais la tempête alors fit rage, commençant ses attaques, soufflant avec une grande force, la pluie crépitait, des trombes d'eau, poussées par le vent, frappaient les vitres. Puis un pin gigantesque s'abattit en travers de la route, dans un vacarme épouvantable. Et, malgré le soir qui tombait, obscurcissant tout, personne n'eut l'idée de faire de la lumière, pas tout de suite, et quand Thomas en eut l'idée, finalement, il se rendit à l'évidence qu'il y avait une panne d'électricité.

Pendant une heure, au moins, le père et la fille restèrent assis aux deux bouts de la table, dans la demi-obscurité, sans dire un mot. Les silhouettes indistinctes restaient comme figées, inertes. Le vent était par trop violent, et le bruit emplissait toute la maison. Impossible de fuir. La femme lorgnait, examinait l'homme, tentant de découvrir des traces de folie. Thomas était certes un être singulier mais il était, généralement, lucide et maître de lui-même. Quand il regardait par les fenêtres ouvertes sur du brouillard et de la pluie, il ne laissait rien transparaître, de ses inquiétudes ni de ses tracas. Nadine prétendait le connaître à fond et elle imaginait avoir la capacité de

découvrir ses peurs irraisonnées. En même temps elle aurait aimé surprendre les secrets de son père. Mais elle se trompait sur ce que signifiaient les mouvements d'impatience de celui-ci, son indifférence, son détachement. Elle interprétait ce comportement comme le résultat d'une sécheresse du cœur, au lieu de voir un homme qui s'était retranché en lui-même afin de moins souffrir, qui n'avait trouvé que cette solution pour parer aux coups portés par le mauvais sort.

Nadine écouta la pluie qui tombait, le vent qui soufflait ; elle ferma les yeux, concentra sa pensée sur sa propre situation, financière et amoureuse, mais cela la mit plutôt hors d'elle, l'idée qu'elle s'était mise dans une position où elle n'avait plus aucun contrôle la mettait tout simplement en colère. Elle chercha un moyen de se défouler, vit un être en face d'elle. Sur le point d'exploser, elle dit, finalement, et les paroles qu'elle lâcha étaient empreintes de ressentiment :

– Il ne servirait à rien que je te parle de mes problèmes. Un homme de ton espèce, que peut-il comprendre ? C'est réduit à la toute dernière extrémité que je me suis résolue à venir te voir.

Mais je vois que ça me sera tout à fait inutile. Alors je n'ai vraiment pas envie d'être gentille. Je ne suis pas une petite fille gentille, aimable, mignonne. Je déteste la gentillesse. C'est tellement insignifiant. Mais qu'est-ce que tu as à rire ? Je ne vois pas ce que cela a de drôle...

Thomas ne riait pas beaucoup, ou alors par dépit et à bout de nerfs. Il pensait à lui-même et à ce qu'avait été sa vie pendant ces dernières années. Il était mécontent de lui, de sa vie qui avait pris un mauvais tournant. Mais la partie était jouée maintenant, et perdue, et il n'y avait pas à revenir là-dessus. Pourtant il était arrivé à un certain équilibre même si, souvent, il était soumis à tous les vertiges.

– Mon opinion sur toi est faite depuis longtemps, dit encore Nadine, pressée d'en ajouter à toutes ses abominations.

– Qui veux-tu que ça intéresse ici ?

– Je sais bien que tu te fiches bien de ce que je pense de toi. Mais il faut que tu le saches. Oui, oui, je te déteste. Et je ne serai jamais assez vengée. Rien n'assoupira ma rancune.

– Mais pourquoi me détestes-tu autant ? Dis-moi-le enfin ! fit Thomas, harassé.

– C'est comme ça, je ne peux pas le dire. Il y a que tu as tué ma sœur mais il y a autre chose aussi, de plus profond. Ma haine, c'est ma colère. Je n'ai pas de haine particulière...

Elle s'arrêta, croyant en avoir trop dit. Elle aurait ajouté qu'elle était incapable d'amour. Mais cette confession, cette confiance était au-dessus de ses forces. Elle affichait un visage douloureux.

– Dépêche-toi de sortir de ma vie, dit Thomas. Et il maudit le temps qui l'obligeait à souffrir la présence de sa fille. Il trouva quelque chose à faire, maugréant, grognant de temps à autre et refusait de poser les yeux sur sa fille. L'agacement, une fois de plus, disparut de son visage pour reparaître quelques minutes plus tard, accompagnant des gestes brusques. Nadine venait de le houspiller durement, encore, le harcelant de reproches sur la conduite qu'il avait tenue avec sa mère.

– Ah, celle-là, dit-il, elle a toujours eu le talent

de présenter ses malheurs, d'amener les gens de son bord, à leur faire partager ses inimitiés. Ne me dis rien sur elle. Je ne veux rien entendre.

– Elle va mourir bientôt, dit Nadine. Encore ce vieux cancer.

Pour une fois, un sourire apparut sur le visage de Thomas. Mais il faisait trop sombre pour que Nadine le décela. D'ailleurs, elle expliqua toute l'affaire sur un ton monocorde, sans que l'on puisse découvrir ses sentiments, exactement comme si tout ça ne la concernait pas.

– Bien, dit finalement Thomas. Je vais trouver des chandelles. Il fait trop sombre dans cette maison.

Le vent n'interrompait pas son vacarme.

Elle disait : « C'était mon enfant, ma petite fille... », et : à cause de cette « histoire idiote », le juge avait préféré en confier la garde au père. Quelques mois auparavant, Nadine avait tenté de faire incriminer un jeunot mais des policiers perspicaces avaient découvert le secret de l'affaire et ce fut elle qui se retrouva aux bancs

des accusés. Par chance, elle put, de justesse, éviter un court séjour en prison. À partir de ce moment-là, sa vie commença à basculer. Elle se croyait victime d'une injustice et gardait de cette aventure le souvenir tenace d'une offense, d'un préjudice. Aussi elle ne dérangeait pas et désirait une vengeance.

– Les premières fois, ça avait été si facile. Mais il a fallu que je tombe sur des policiers malcommodes, qui détestaient les femmes.

Là elle crut entendre les protestations de son père.

– Il fallait voir ce garçon si laid, si vilain. Comment a-t-on pu prendre son parti contre moi-même ? Je ressasse cette affaire et je n'arrive pas à comprendre. Maintenant tout est foutu. Plus un juge ne me croira. C'est ma faute : j'ai été trop confiante.

Thomas se levait.

– Qu'est-ce que j'ai encore dit ? demanda Nadine. Toute de suite tu te raidis.

Mais l'autre faisait comme s'il n'avait rien entendu. Elle l'irritait, certes, mais pas de la

manière qu'elle croyait. Il détestait plutôt son bavardage et l'inflexion de sa voix. Il ne jugeait qu'insignifiante son aventure avec la justice et ne s'intéressait pas à la suite, qui vint pourtant.

– Et, évidemment, François a profité de l'aubaine, lors de notre divorce. Il a tourné cette histoire à son avantage. Et on lui a donné raison. Il a tout eu ce qu'il voulait, le salaud. Je lui ferai payer ça. Un jour, oui.

Les commissures de sa bouche s'abaissaient, elle jargonnait quelque chose encore, sans que l'on puisse en saisir le sens. Parfois, elle portait la main à ses yeux, elle ne pleurait pas, elle en était incapable, la lumière crue de la bougie l'incommodait.

– Pourquoi je te raconte ça ? À toi ? Je suis prisonnière dans cette baraque et, même si je suis épuisée, je ne pourrais pas dormir. Pas la peine d'essayer. Si ce maudit vent pouvait tomber ! Au matin, je partirai. Et je ne veux plus recevoir de tes nouvelles. J'ai été idiot de penser que tu pouvais me donner quelque chose. Je parierais que tu n'as pas un sou en poche. Parle-moi.

– Ne crie pas comme ça.

– Alors ne me regarde pas ainsi. Qui es-tu pour me faire des reproches ?

La voix de Nadine révélait un état de surexcitation, qu'elle essayait de réprimer et de maîtriser.

– Oh, mais ça t'est plus confortable d'essayer de tout oublier. La mémoire a flanché, hein ? C'est probablement ce que tu veux nous faire croire. Je serais curieuse de connaître les semblants d'excuse que tu as pu te trouver pour justifier ton acte.

– Écoute, je ne sais pas exactement ce que tu voulais en venant ici, et d'ailleurs je ne m'en soucie pas, mais dans tous les cas, tu n'obtiendras rien. Entends-tu ?

– Ne fais pas dévier la conversation.

– Je t'assure que je ne sais pas de quoi tu veux parler.

– Alors laisse-moi te rafraîchir la mémoire.

Thomas tournait dans la pièce ; il faisait mine de ne pas s'intéresser à ce qui se passait autour de lui.

– Un soir, continua Nadine, en l’observant, grave, sévère, un soir, j’avais peut-être dix ans, je me souviens bien, tu t’es servi de moi pour t’en faire un rempart, tu devais de l’argent à un gros type et tu avais peur de lui. Quand il a eu le dos tourné, tu n’as pas hésité à le poignarder. Il était là, dans la neige, gisant dans son sang et se lamentant. Il aurait pu être sauvé si... Après, en revenant à la maison, tu m’as fait jurer dix fois de ne jamais dire un mot de tout ça à personne. C’était tout de même une façon singulière de régler ses comptes.

– Ce n’est pas du tout comme ça que ça s’est passé. Je...

– Et après, tu t’es bien moqué des cauchemars que je faisais la nuit. Que t’importait à toi que je ne puisse jamais oublier cet instant de ma vie, que je ne puisse pas cesser d’y penser, sans pouvoir l’expliquer. Non seulement tu n’as jamais regretté le geste que tu avais posé mais, parfois, quand tu étais ivre, seul avec moi, bien loin d’en avoir honte, tu en tirais un sujet de satisfaction, je voyais bien le contentement sur ton visage. Tu n’as jamais pensé à ce que cette

histoire avait pu faire dans ma tête de jeune adolescente. Non...

Thomas continuait à l'observer, sans rien dire, se bornant à la regarder jusqu'à ce que, pour terminer, Nadine pousse un profond soupir.

– Il me semble qu'à cet âge-là, j'avais le droit de dormir la nuit.

Thomas sourit au moment même où il éprouvait une violente colère.

– Ce n'est pas exactement comme cela que ça s'est passé, répéta-t-il en tentant de se ressaisir. Mais... ça n'a pas d'importance. Je ne me soucie pas de réparer ou d'oublier. Même si je ne peux pas m'empêcher de penser, voilà bien la dernière chose qui me revient. Et j'ai bien aucune explication à te donner. Non, ce souvenir pourri ne m'a jamais hanté. J'ai toujours été incapable d'éprouver quelque culpabilité à propos de quoi que ce soit. Et ceux qui ont toujours ce mot à la bouche – culpabilité – me font hurler. Je crois qu'ils posent ou veulent se rendre intéressants. C'est de la frime. Personne n'a jamais eu de la

compassion pour un autre.

– Tu n'avais pas le droit, dit Nadine. J'ai pensé devenir folle d'angoisse et de détresse à la suite de ce jour-là.

– Qu'est-ce qu'il y a à dire là-dessus ? J'ai pris le droit. Voilà tout. Et je ne me suis pas tracassé pour ça aussi.

– Je te déteste, déclara Nadine.

– Voilà encore autre chose, fit Thomas.

Le vieux restait debout, en tenant à la main un verre rempli d'alcool. De temps à autre, il regardait autour de lui d'un air sombre, inquiet. À la faible lueur de la bougie, il revêtait une inquiétante silhouette.

– Je ne te donnerai pas d'argent. Pas cette fois. Je t'en ai trop donné, déjà.

– Oui. Afin que je me taise. Que je ne dise rien sur cette affaire. Tu achetais mon silence. Je t'ai vu, parfois, avoir une telle trouille que l'on fasse la lumière sur cette histoire que, en quelques secondes, tu étais trempé de sueur. Tu te souviens ?

– Je me souviens aussi que tu n'as jamais

refusé mon argent.

– Cette histoire, c'était une affaire, et l'argent c'en était une autre. J'avais droit à quelques petites compensations pour l'enfer que j'endurais. Voilà ce que je me disais.

Ils burent. Pendant un moment, ils écoutèrent le vent et la pluie sur les vitres. Nadine jeta un œil autour d'elle. Elle avait l'air de chercher quelque chose. Elle ne bougeait pas, cependant, les bras croisés.

– Ça te plaît, cette vie-là ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que tu attends ici ? La mort ? J crois bien qu'il y a pas autre chose à faire ici.

Et elle rit salement. Elle reprenait tout à fait sa mine coutumière, faite de hargne et de dédain.

– Vois-tu, je cherchais un peu de tranquillité. Quand j'ai envie de me saouler, je peux le faire. Et personne pour m'ennuyer. Ça m'a pris énormément de temps à comprendre cela.

– Quel idiot ! dit Nadine.

L'homme haussa les épaules. Il se leva et alla regarder à la fenêtre. Puis, sans se presser, sans dire un mot, il sortit sous la pluie très forte. Il

n'était vêtu que d'une chemise et d'un pantalon. Il alla tout droit vers l'arbre qui obstruait le chemin. Il tenta de le dégager mais en vain. Alors il regarda le ciel. Le vent glacé le fit frissonner.

– Bon dieu ! dit-il. Avais-je besoin de cela ?

Et ses paroles s'adressaient autant au ciel menaçant qu'à sa fille, qui, sans doute, le surveillait, à une fenêtre. Il alla à sa voiture, la fit démarrer, avança un peu mais, vite, il s'enlisa dans la vase. Il faisait nuit. Il n'y avait rien à tenter avant le matin. Alors Thomas vit un animal traverser la route, juste devant lui.

– Ce n'est qu'un renard, dit-il.

Il resta, assis, dans la voiture, à observer l'animal jusqu'à ce qu'il disparaisse. Il essayait de changer le cours de ses pensées, sans y réussir. Oui, il avait poignardé cet homme, un soir de janvier, dans une rue déserte. Mais il y avait si longtemps. Et il ne pouvait se remémorer, reconstituer avec précision, en sa mémoire, tous les détails de la scène. Il revoyait bien en esprit un gros bonhomme avec rien sur la noix et le front plissé, il se souvenait d'un froid cinglant, de

la rue déserte, d'un petit chien jaune qui traversait la rue en jappant...

– Mais Nadine n'était pas là. Elle ne pouvait pas être là. Pourquoi a-t-elle fini par me mettre ça dans la tête ?

Il tenta encore une fois de retrouver le cours des événements mais tout s'embrouillait, le temps avait englouti quelques souvenirs, et ceux qui lui restaient étaient brumeux et troubles.

– Je n'y arrive pas, je n'y arrive tout simplement pas.

Il n'arrivait pas à placer Nadine dans le décor de ce drame. Il n'avait jamais pu. Parfois il imaginait que Nadine mentait, contait des histoires, pour se rendre intéressante, après qu'il se soit confié à elle, un soir qu'il avait probablement trop bu. Il en avait fini presque par se convaincre de cette idée mais ses convictions étaient secouées chaque fois que Nadine revenait sur cette histoire.

Alors il sortit de la voiture et rentra dans la maison. Un instant, il laissa ses vêtements dégouliner sur le plancher. Puis il alla à la

chambre et mit des vêtements propres, essuya ses cheveux, se regarda dans le miroir, fixement, comme s'il pouvait découvrir des secrets sur son visage.

– Ça m'est égal, se dit-il. Je n'y penserai plus.

Finalement, il revint à la cuisine, se plaqua devant Nadine qui n'avait pas bougé, devant son verre.

– Maintenant, dit-il, je veux savoir ce que ça signifie, cette habitude de raconter des mensonges, de t'inventer des souvenirs. Qu'est-ce que ça signifie ?

Nadine ne dit rien. Un moment, elle parut décontenancée. Finalement, elle pouffa de rire.

– Je t'apprendrai, moi, continua Thomas. Je vais t'apprendre à qui tu auras affaire dorénavant.

– Lâche-moi.

– Tu as tout inventé. Tout, dès le début. Tu essaies de me faire avaler une histoire qui ne s'est pas passée. Tu m'as fait tourner comme une marionnette depuis ton adolescence.

Nadine rejeta la tête et, les yeux mi-clos, demanda :

– Tu te souviens d’une copine, que j’ai eue à l’école ? Elle s’appelait Sigrid.

– Elle s’appelait comment ?

– Sigrid.

– C’était une étrangère ?

– Oui. Elle avait fini par apprendre le français. À l’école, nous étions inséparables. Je lui racontais tout. C’est elle qui a eu l’idée de cette petite mise en scène. C’était une idée géniale, tu ne trouves pas ? Comme tu étais toujours saoul, ta mémoire flanchait parfois. Alors c’était tentant pour moi de te faire accroire des choses. Un jour, tu m’as confié cette histoire du type à qui tu devais de l’argent et que tu as poignardé dans le dos. Tu devait être ivre encore. Alors, comme, à ce moment-là, je voulais une nouvelle bicyclette, j’ai imaginé de monnayer mon silence. Et puis, j’ai combiné une toute autre histoire, afin qu’elle serve à mes fins de façon plus efficace. Tout ça, finalement, a pris de telles proportions, et je n’en ai plus eu le contrôle. Ça me faisait peur, parfois. Mais j’en ai profité aussi longtemps que j’ai pu. Voilà, tu sais tout. (Nadine regarda l’homme,

épia ses réactions sur son visage.) Tu en fais une tête ! On ne devrait pas avoir un air comme ça en public. Tu sais... c'est facile d'être méchante, et on le devient très vite, quand on a quelqu'un pour nous montrer comment s'y prendre.

– Ah oui. (La voix de Thomas tremblait un peu.) Je suppose que c'est bien fait pour moi. J'aurai été puni de mes actes, et surtout de ne pas m'en être repenti. (Il but.) Mais moi je ne crois pas à ça, la culpabilité. Je n'ai pas le sentiment d'avoir commis une faute. (Il but encore, il n'arrêtait pas de boire.) Je vais bien finir par t'en mettre un sur la gueule.

Après cela, ils se tinrent tranquilles un moment. Thomas revint à sa chaise. Ils recommencèrent à parler sans crier, sans se menacer. Nadine débitait un boniment pour mendier un peu d'argent. Elle racontait n'importe quoi, ne se souciant pas de se contredire. C'était une rude nuit. « Je ne sais pas quelle heure il est mais je n'ai pas encore dormi, pas depuis longtemps », se dit Nadine. Elle pensait qu'il lui arriverait quelque chose, elle en avait le vague pressentiment. C'était pourquoi elle ne devait pas

dormir. Thomas la regardait, menaçant. Son visage sombre inquiétait la jeune femme. « Il croit qu'il a été roulé, trompé », pensait-elle. « Je ne vais pas le laisser me tuer. »

– Pourquoi es-tu venu t'enfermer ici, dans ce coin perdu ? demanda Nadine, qui voulait savoir.

– Un homme a besoin d'un peu de paix, répondit Thomas. Il regarda sa fille. Il avait l'air fatigué. Et l'alcool n'arrangeait rien. Il était gros et gras, vaguement l'allure d'un chauffeur de camion. En le regardant, il était trop facile de s'imaginer que cet homme n'était capable que de sentiments également superficiels et de mouvements d'humeur.

– Oui, mais pas besoin de venir ici, fit Nadine, qui ne comprenait pas. Elle l'examinait, et remarquait les moindres altérations de sa physionomie. De temps à autres, aussi, elle jetait autour d'elle des regards furtifs, pourtant rien ne lui échappait. Mais les choses ne l'intéressaient pas. Elle regardait son père, froidement, et elle voulait le forcer dans ses retranchements. –

Pourquoi, ici ? Au milieu de nulle part ? Ah, mais je sais bien, je sais bien... Elle s'arrêta soudain, et, avec cette habitude qu'elle avait prise de cacher ses émotions, elle demanda, calmement cette fois : – Il y a encore des gens qui vivent par ici ? C'est à n'y pas croire...

– Voilà pas mal de temps déjà que je me promène d'un endroit à l'autre. J'avais l'idée d'aller jeter un coup d'œil à la campagne. Je cherchais un endroit où je pouvais aller sans que personne n'ait rien à y voir. Avant je rôdais en ville, j'errais au hasard, ne sachant à quoi tuer mon ennui, maintenant je me cache dans les bois, tout sale et mal habillé. Je n'essaie pas de défier le monde.

– Drôle ! dit Nadine, qui n'entendait pas céder aux niaiseries des confidences.

Le vent se mit à geindre plus fort. Le ciel roulait de gros nuages noirs et une pluie forte commença très soudainement à frapper les vitres. On avait les nerfs agacés par cette tempête qui menaçait d'éclater rageusement à tous instants. Malgré le jour, des ténèbres étaient tombés,

plongeant ces deux êtres dans la demi-obscurité.

Des pas approchèrent. On frappa à la porte. Nadine regarda son père. Elle essaya de découvrir ses traits à la faible lumière que rendait la chandelle. Mais le vieux ne bougeait pas. Il semblait ne pas entendre. On frappa encore à la porte, avec plus d'insistance cette fois. Personne ne bougea. Alors, à travers la porte, on put entendre la voix affolée d'un vieil homme, qui appelait au secours : sa femme avait ressenti un malaise, elle était maintenant inconsciente, il fallait un médecin. Nadine ne dit rien. Au bout d'une minute, il semblait clair que son père ne bougerait pas. Elle s'effara, la peur passa comme un éclair sur son visage. Les coups répétés à la porte se mêlaient au bruit du vent et de la pluie.

– Tu ne fais rien ? demanda finalement Nadine, ne pouvant y résister.

– Non.

– Pourquoi ? Cette femme va peut-être mourir. Et tu es médecin...

– Je l'étais. J'ai pris ma retraite.

Alors quelque chose, une ombre, apparut à la

fenêtre. On frappa contre la vitre. L'homme hurlait quelque chose maintenant. Thomas regardait vers la porte. Il attendait. Il semblait sur le point de se mettre à rigoler d'une bonne blague, il allait éclater d'un moment à l'autre. Mais rien n'arriva. Il savoura en silence le seul plaisir minuscule qui lui restait. Il respirait avec calme. Il chercha à tâtons son verre sur la table et but. L'homme, derrière la porte, finit par s'en aller. Alors Thomas laissa tomber sur sa fille un regard indifférent.

– Je ne suis pas bon, dit-il.

– J'avais tellement souhaité ne pas te ressembler, dit Nadine, avec un tremblement dans la voix. Non, je ne voulais vraiment pas.

Thomas ne répliqua rien. Pas la moindre étincelle dans son regard froid. Il ressentait une extrême lassitude, un désir de se retirer du monde. Il avait juste envie qu'il ne se passât plus rien. Il était assis dans une chaise défoncée, au milieu d'une baraque décrépite, il avait l'air d'une ombre, avec ses mains dans ses poches et son chapeau planté sur la tête. Il ne voulait rien, il

ne demandait plus rien à la vie. Il avait cessé de se débattre, il était fatigué du monde. Une fois, il avait entendu, à la radio, l'un de ces idiots d'écrivains qui, dans ses livres, avait voulu exprimer « la petite musique » à l'intérieur de lui. « Moi, se disait Thomas, ce serait plutôt la musique d'un violoncelle grinçant et mal accordé. » Mais il était encore en vie. Il traînait d'un endroit à l'autre sa gueule déplaisante.

Il se leva, alla se cogner contre le mur, puis dénicha une énorme bouteille de gin qu'il ramena sur la table. Il but. Il était encore en train de se saouler. Cela faisait la seconde fois cette journée-là. Nadine le regardait. « J'ai faim », pensait-elle. Elle se ramassa en boule sur sa chaise. Mais quelque chose remua derrière elle. Elle bondit. Un rat. « Où ai-je mis les pieds ? », dit-elle tout bas.

– Comment tu m'as trouvé ici ? demanda le vieux. Personne ne t'a demandé de venir ici. Je n'ai que faire de toi. Ne te figure pas que je te dois quelque chose.

Puis il se tut et regarda stupidement son verre.

La lumière qui émanait de la bougie faisait paraître sa figure d'une pâleur extrême. Il fit un mouvement, tenta de se lever, et s'en alla s'étendre lourdement sur le plancher. Après cela, il revint à sa chaise et se tint tranquille. Un arbre, quelque part, s'effondra. Le vent, furieux, continuait de tourner, par bourrasques violentes ; quand il faisait place à une paisible accalmie, on pouvait entendre la pluie sur les vitres et aussi la respiration haletante de l'homme, qui semblait s'être assoupi. Nadine avait la tête légèrement tournée en direction de la fenêtre, sans avoir l'air, pourtant, de regarder quelque chose. Elle serrait son manteau contre elle. Elle attendait la fin de la nuit.

– Il faut que je sorte d'ici, dit Nadine. Et elle tenta d'évaluer objectivement la situation. Son esprit s'embrouillait. Dehors, il y avait une voiture en panne et une autre enfoncée dans un bourbier. Impossible de faire un bout à pied. Il fallait attendre le matin. Pas d'autre solution. Alors elle regarda autour d'elle, afin de trouver un coin où elle pourrait dormir quelques heures. Mais son pied alla heurter la table, ce qui réveilla

l'homme, en un sursaut.

– Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il, et il fixait la jeune femme, en face de lui, avec un ahurissement hébété.

Nadine le regarda. Elle l'injuria tout bas, d'une voix hargneuse, pas plus forte qu'un soupir. Puis elle pensa à son travail, au bureau où elle tournait en rond, et où des faces blêmes, toujours, surveillaient tous ses gestes. Elle se dit que l'on aurait sûrement à redire sur les raisons qu'elle apporterait pour justifier son absence. Et elle évoqua les regards soupçonneux des femmes vieilles, rivées à leur table depuis des années, et qui se satisfaisaient amplement de leur vie étriquée et morne. Elle resta là un moment en retournant tout ça dans sa tête avec une sorte de désespoir.

– J'fous le camp, dit-elle. Mais elle ne bougea pas. Elle était là, assise, penchée légèrement sur la table, la tête dans ses mains, et essayant de mettre ses idées en ordre. Alors elle poussa un profond soupir. « Qu'est-ce qui m'arrive ? Il doit bien m'arriver quelque chose... Je ne peux pas

rester à ne rien faire quand... » Une rafale de vent, qui fit craquer toute la maison, la ramena à la réalité.

Puis il y eut encore des coups frappés à la porte. Nadine regarda dans cette direction, lorsque les coups redoublèrent. Elle ne broncha pas, il n'y avait, chez elle, aucune apparence d'inquiétude. Elle agissait machinalement, sans le pouvoir de sa volonté, c'était tout. Elle ne se souciait pas de ce vieux bonhomme, dont la femme allait mourir. Ça lui était égal. Elle se mit à compter les coups portés à la porte, tout en se frottant les yeux comme pour mieux voir, et elle sentait que ses jambes engourdies lui faisaient mal et elle répétait en elle-même, comme abrutie : « Qu'est-ce qui m'arrive ? » Et, tout en continuant de compter les coups, elle se mit à crier.

– Tais-toi donc, dit Thomas, qui avait bondi. Il semblait s'éveiller d'un rêve.

– Je l'ai vu ! murmura-t-elle. Je l'ai vu à la fenêtre. Il avait l'air d'un spectre.

– Qui ça ? dit Thomas. Il regarda vers la

fenêtre. « Qui as-tu vu ? »

– Lui... lui...

Sa figure pâle cherchait dans la demi-obscureté. Elle gémit encore d'une voix défaillante, puis se calma un peu et resta là, la bouche ouverte, sans plus rien dire.

– Bois, dit Thomas. Ça te fera du bien.

Alors on n'entendit plus que le vent et la pluie qui tombait.

Nadine s'aperçut que le vieux l'observait avec une discrète curiosité. Elle le dévisagea et dit avant qu'il eût ouvert la bouche :

– Pourquoi que je ne me soûlerais pas aussi, hein ? Pourquoi que je ne le ferais pas ? Cela devrait t'être égal. Où je vais, ce que je fais, tu ne t'en occupes pas.

– Depuis quand que tu voudrais que l'on s'occupe de tes affaires ? dit Thomas. Tu as toujours pensé que j'étais trop ignorant et sans ambition, que mon travail de médecin dans une petite ville éloignée était tout ce que je pouvais supporter.

– Non. Tu n’es pas du genre à me faire voir des choses que je n’ai encore jamais vues.

Elle empoigna son verre et le vida d’un trait. Puis elle le remplit, le vida encore une fois avec une sorte de joie. Elle regarda l’homme en face d’elle. Il a une sale gueule, pensa-t-elle bêtement. Elle le vit soudainement faire un visage complètement étonné, des yeux ébahis. Elle s’aperçut qu’elle avait la bouche ouverte et qu’elle avait dû dire quelque chose ou crier. Elle se rendait bien compte qu’elle était ivre. Ça lui plaisait. Thomas la regardait, et il se dit qu’il y avait quelque chose en elle qui n’était pas ordinaire. Il trouvait qu’elle avait les traits durcis et vides d’expression. Elle me ressemble, avoua-t-il.

– Je n’ai jamais aimé personne. Je n’en ai pas été capable.

Il avait parlé trop bas. Dans un bourdonnement confus. Mais il ne s’adressait à personne d’autre qu’à lui-même. Il avait continué, simplement, d’une voix à peine audible, son monologue intérieur.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Nadine.

– Je ne sais pas pourquoi tu es venue ici...

– Je te l'ai dit, déjà. J'ai besoin...

– Et qu'est-ce qui te figure que je pourrai te donner de l'argent ? Tu dois vraiment être à la dernière extrémité. Pourtant, tu n'as jamais manqué de ressources.

– J'ai pas eu de chance. C'est tout. Quand ça arrive, c'est sans prévenir. Ça m'est tombé dessus. Je n'ai jamais été en retard pour ça.

Elle ne le regardait pas en disant cela. Elle pensait : « Je sais exactement ce qu'il va dire. Je le sais, exactement. » Son visage était froid et irascible.

– Tu espérais me trouver ici, avec de l'argent plein les mains... et un sourire sur les lèvres ! C'est bien un petit rien risqué de partir comme ça sans se soucier de là où on arrive.

– Pour le sourire, je n'y comptais pas trop.

– Je ne me balade jamais en public, avec ça dans la figure. Je n'ennuie personne, et je crois bien que la plupart des gens m'ont oublié. Je reste assis, à ma fenêtre, sans rien faire, sauf quand je

fais de petits travaux autour de la maison.

Mais Nadine semblait ne pas écouter, tournée qu'elle était vers elle-même.

– Je en me suis pas couchée hier. Alors ça doit faire plus de trente-six heures que je n'ai pas dormi. Pourtant je n'ai pas sommeil... Qu'est-ce que j'ai donc ?

C'était un lundi matin, il y avait de cela deux jours. Elle s'était levée et avait vu, par la fenêtre, qu'il pleuvait. Et, pendant qu'elle cherchait à débrouiller ses vêtements, l'idée lui vint, claire, limpide, que, ce matin-là, elle ne pourrait affronter encore une fois les dizaines de paires d'yeux de ses compagnons et compagnes de travail, simuler la joie, rire à de sottes blagues, s'intéresser à un labeur monotone. Elle sortit tout de même, prit la direction du centre-ville, comme à son habitude. Au lieu, elle entra dans plusieurs magasins et dépensa tout le maigre argent qui lui restait. « J'ai fait quelque chose », dit-elle, le soir, lorsqu'elle se sentit fatiguée et que ses jambes lui firent mal. Elle avait l'air de ne pas se rappeler que son avocate, depuis plusieurs jours, déjà,

attendait un premier acompte afin d'entamer les procédures visant à recouvrer la garde de son enfant. Elle marchait dans la rue, froide, tendue, incapable de se soucier des gens. Enfin, elle était rentrée chez elle et elle avait bu jusque tard dans la nuit. Alors elle avait pris une douche, avait enfilé la même robe puis, alors que le matin se levait, elle avait pris sa voiture.

– J'ai dit que je ne pouvais pas t'aider.

Thomas s'était emmitouflé contre le froid et se dressait sur sa chaise. Il prenait un air de profonde indifférence. Nadine l'entendit peut-être, mais elle ne le regarda pas et elle ne lui dit rien.

– Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ?

– Non.

– Alors, pourquoi tu viens m'ennuyer ici ? J'ai seulement demandé qu'on me laisse en paix. Pour l'argent... tu n'as jamais eu de la peine à en trouver. Voilà que tu te fais des scrupules, maintenant !

– Oh, j'ai été stupide, vraiment, de penser que je pouvais attendre quelque chose de toi. Oui,

stupide et naïve.

Elle se leva, comme pour s'en aller. Elle titubait. Elle avançait à tâtons dans l'obscurité. Elle ouvrit une porte, s'avança, puis alors qu'elle cherchait la salle de bains, elle trouva un trou noir, dévala un escalier de bois et fut entraînée sur le sol de ciment, où elle perdit conscience.

– Nadine ! cria une voix.

Personne ne répondit.

– Viens, dit Thomas. Lève-toi. Te voilà réveillée.

Nadine ne bougea pas. Il l'aida à se relever. Elle était mal en point. Du sang avait coulé de son front en une coulée noirâtre. Mais ses yeux étaient ouverts et son visage était calme. Elle ouvrit la bouche mais elle semblait parler comme dans un rêve, sans que ses mots ne deviennent intelligibles. Soutenue par Thomas, elle grimpa l'escalier, péniblement, mais une nouvelle défaillance la fit tourner de l'œil encore une fois. Cette fois, Thomas put la retenir, il la prit dans ses bras et l'étendit sur un canapé dans l'angle du

salon. Le vieil homme s'affairait autour d'elle. « Nadine », dit-il. Elle ne bougea pas. « Nadine », dit Thomas. Il pouvait voir qu'elle avait l'air d'une morte, avec son visage blême, décomposé.

– Rien de cassé ?

– Je ne crois pas. Mais j'ai terriblement mal à la tête.

Il apporta une couverture chaude et l'en enveloppa. « Quelle idée d'aller donner sur le plancher de la cave. Être bête à ce point. » Il le dit avec une sorte de tendresse qui ne lui était pas coutumière. Ce silencieux soudain la grisait de paroles d'apaisement et de gestes rassurants ; l'inquiétude le rendait loquace. Nadine n'avait pas la force de résister. Elle éprouvait une douleur déchirante et alors elle pouvait à peine suivre le bruit de ses pas. Pourtant elle entendait bien les recommandations pressantes qu'il lui souffla presque à l'oreille. Nadine haïssait la voix de cet homme auprès duquel elle avait connu tant de pénibles moments et envers qui elle éprouvait des sentiments inavoués. Thomas la regardait avec un air un peu niais. Il voulait maintenant lui

faire avaler un comprimé d'aspirine mais elle refusa. « Je vais bien maintenant », dit-elle. Et : « Je crois que je vais un peu dormir. » Le vieux semblait attendri et souriait dans le vague.

– Qu'est-ce que je peux faire de plus ?

– Laisse-moi dormir.

Thomas revint à la table, où se trouvait son verre. Il éprouvait une sensation d'étouffement dans la poitrine. Il se força à boire pour être encore un peu ivre et afin, peut-être, de tuer quelques remords. Une heure passa. Nadine s'était endormie pendant que le vieux veillait, guettant la venue du jour. Il réfléchissait ou repassait dans sa tête des souvenirs, les mêmes souvenirs, pour la dix-millionième fois, et il y avait de la fureur, du vacarme, de l'agitation dans ses yeux et sur son visage. Il ruminait sa souffrance, et, à l'encontre de tout le monde, il n'avait pas besoin qu'on le rejoigne dans son désespoir.

Vers le matin, il se lava, se rasa et changea de vêtements. Puis il mit le nez à la fenêtre. Nadine apparut dans la pièce où il se trouvait. Elle le

regardait durement et d'un air de défi. Pourtant, elle ne lui donnait guère d'attention. Elle s'était résignée à cet abyme que le temps avait creusé entre elle et son père. Celui-ci se retourna et lui sourit, sans rien remarquer d'étrange dans l'expression du visage de sa fille.

– Je vais partir, dit-elle.

– La pluie a cessé, dit Thomas, et le vent souffle moins fort. Je vais pouvoir aller au village.

Puis il y eut un long silence. De ces silences dont tous deux avaient l'habitude quand ils se retrouvaient l'un en face de l'autre.

– Pourquoi ne pouvons-nous jamais discuter, toi et moi ? demanda enfin Nadine.

– Je suppose qu'il n'y a rien à faire pour cela. Comprends-moi : ne m'oblige pas à en dire plus qu'il ne m'est possible. Ne me demande rien. Je ne suis pas un homme avec lequel on peut s'entendre. Il est trop tard, maintenant.

Il s'arrêta. Il ne pouvait tout de même pas aller plus loin dans l'aveu. Celui-là lui avait déjà coûté gros. Il se racheta en proférant quelques jurons.

Nadine haussa les épaules. Elle n'avait jamais été cette petite fille que la présence de son père rassurait et apaisait. Elle se méfiait de lui. Elle le jugeait durement et ne cherchait pas à lui trouver des circonstances atténuantes.

– On t'a dit beaucoup de mal de moi, hein ? demanda Thomas.

– Mais c'est fini maintenant. Plus personne ne s'intéresse à toi. Le monde peut bien crouler... les gens ne s'intéressent qu'à leurs petites affaires maintenant. Je serais bien curieuse de voir s'il se trouvera quelqu'un pour s'affoler au jour de ta mort. Tu n'existes pas pour les autres. Mais c'est de ta faute. C'est toi qui l'as voulu. Tu ne peux faire incomber la faute à nul autre.

Thomas se rebiffa :

– Et toi ? Qu'as-tu fait de mieux que moi ? As-tu seulement regardé les autres, autour de toi ? As-tu seulement arrêté ta pensée sur eux ?

Il avait touché une corde sensible, il avait réussi à trouver le point qui la troublerait... Toujours Nadine s'était rassurée sur ce que cet homme ne lui ressemblait en rien. Et pourtant,

c'était son père, cet homme aux cheveux blancs, épuisés, assailli par la vie, ne comptant plus les coups. Elle prononça à mi-voix : « Mon père... » mais ces mots n'eurent aucune sonorité dans tout son être.

Thomas s'était ressaisi : rien n'arrivera cette nuit. Il s'appliqua à terminer de s'habiller. Mais Nadine ouvrait la bouche, elle parlait :

– Est-ce que tu crois que, en une seule nuit, la vie d'une personne peut basculer complètement, au point qu'elle devienne méconnaissable ?

– Oui, dit Thomas. La mienne a basculé en une nuit. Autrement, je ne crois pas aux illuminations, ni aux transformations soudaines.

Nadine, qui se débattait contre une honte obscure, approuva qu'il ait cette opinion. Elle, par contre, était plutôt d'avis qu'un lent cheminement de la pensée pouvait s'effectuer, peut-être inconsciemment, et déboucher finalement sur des lueurs de grande lucidité.

– Jusque là, j'ai utilisé toute la puissance qui m'est donnée pour empoisonner et pour corrompre. J'ai besoin de repos, moi aussi. (Elle

hésita un petit instant.) J'ai pris une décision cette nuit, très importante pour moi.

– Alors tu as renoncé à te battre pour le petit ? demanda Thomas, tout naturellement.

– Oui. François est meilleur que moi. Et il donnera plus d'attention à mon enfant. Tu ne peux pas savoir tout le courage dont j'ai besoin pour simplement admettre ce fait. Je n'ai jamais aimé personne, ni toi, ni ma mère, ou mon mari ou ma fille. Je crois que je suis incapable d'aimer. Qu'est-ce qui est arrivé, dans notre sacrée famille, pour que tous, nous soyons si incapables d'un véritable geste d'amour ? La contagion des haines a été trop forte.

Thomas la regarda comme un sauvage, comme un animal. Il allait parler. Mais sa langue était trop occupée à chercher les mots. Alors Nadine continua :

– Aussi longtemps que je puisse me souvenir, je me rappelle avoir pris un plaisir intense à harceler une petite fille très laide, lorsque j'étais enfant, à l'école. Pourquoi cela ? Qu'est-ce qu'il y a en moi ? Cela dépasse le simple contentement

de faire du mal à quelqu'un qui nous en a fait. C'est plus profond que cela. La haine m'habite tout entière et, parfois, elle me serre les tripes. Elle me détruit, comme je détruis toutes les personnes qui vivent autour de moi.

– De l'amour ? dit Thomas, et il fit une moue de dégoût. Pas besoin de ça. Tu n'as pas encore assez vécu pour t'apercevoir que l'on ne voit ça nulle part ou alors c'est seulement de la sentimentalité écœurante.

– Où allons-nous, alors ?

– Je ne sais pas où tu vas. Mais je sais que moi j'habite ici, j'ai une chambre mansardée sous le toit, et quand le temps le permet, je me balade dans la forêt, autrement je végète dans un état de complète oisiveté. Je ne demande rien et je n'ai besoin de rien.

– Je t'ai vu, déjà, avec beaucoup plus d'appétit. Je crois bien que tu t'abandonnes à ton désespoir avec une pure délectation et avec lâcheté. Cette façon de se laisser aller m'écœure, me dégoûte au plus haut point. Au fond, c'est triste à dire, mais tu as toujours tout ramener à

toi, à ton propre intérêt. Et là encore, aujourd'hui, tu te complais dans tes illusions et ton malheur.

– Quand je voudrai un bon psychanalyste, je te le ferai savoir, dit Thomas vexé.

Il remit le nez à la fenêtre. Il avait le dos voûté, il marchait lentement, il semblait fatigué, il haletait. Sa tête, son corps était comme une cage, dont il ne pourrait jamais se libérer. Nadine ne vit pas cela. Si elle vit quelque chose, ce fut l'homme qui s'était retiré loin du monde, qui refusait de se battre encore, s'enfermait dans une sorte de dureté, de suffisance, refusait la bonté parce qu'il se croyait condamner à en être la victime, toujours.

Nadine pensait : « Dans un instant, je vais disparaître. Et je serai de retour chez moi, comme si rien ne s'était passé, comme si rien n'était arrivé. » Le moteur de la voiture tournait. Elle attendit un instant. Le vieux la regardait. Il avait l'air de grelotter dans l'air frais du matin. Il lui expliqua, gauchement, avec les seuls mots qu'il connût peut-être, qu'elle ne devait plus revenir le

voir, ni chercher à lui parler. Et, comme elle disparaissait sur la route, elle put le voir, dans son rétroviseur, debout, immobile, le visage obstiné, comme attendant un malheur irrémédiable.

– Oui, je vais retourner chez moi, dit Nadine, tout bas. Et je vais dormir un peu.

Alors elle s’aperçut qu’elle pleurait. Elle ne se souvenait plus d’avoir déjà pleuré. Elle s’essuya les joues avec la paume de sa main droite, pensant : Je suis sotte. Son visage avait une expression de détermination et de calme désespoir. Il lui semblait qu’elle rêvait. Ses yeux étaient gonflés et rougis.

Et cependant, regardant fixement devant elle, elle avait l’impression que tout n’était pas terminé, que quelque chose, de nouveau, arrivait, et elle le croyait, et c’était cela qui lui donnait non pas tant du courage que la volonté tranquille de continuer.

Juste pour s'amuser

La grosse femme, avec son vieux fils pourri, dégringolait la rue, tellement en pente. Elle était énorme, on n'en revenait pas, et lui, le garçon, même s'il n'avait pas encore dix ans, tout le monde avait envie de le taper, c'était en lui, il réveillait les instincts sadiques chez les gens. Juste au milieu de la pente, il y a eu un type, dans une énorme bagnole, qui a donné un coup, juste comme ça, pour rigoler, et il a bien failli renverser le gamin. Alors la grosse femme s'est mise à râler. Mais il était bien trop tard. C'était toujours des trucs de ce genre qui lui arrivait. Elle était mariée à un alcoolique, et, comparativement, chez elle, elle devait trouver que c'était le paradis. Le gamin avait pissé dans son pantalon. Il était vraiment dégoûtant.

– Hé, où vous allez comme ça ? demanda une commère, qui avait vu la scène, et que ça amusait.

Le malheur des autres, c'est ce qu'il y a de plus comique. Trop incapable de se contenir, la femme a ajouté : « C'est vraiment un beau petit garçon que vous avez là. » Et elle a pouffé de rire et ses gros seins se baladaient dans tous les sens, sous sa robe, et elle avait la gueule toute cramoisie.

La grosse femme hurlait encore. Et puis tout à coup elle s'est arrêtée tout net. On aurait dit qu'une lueur s'était faite dans sa tête d'abrutie. Elle a regardé autour d'elle, sans s'arrêter sur rien. Et alors, subitement, alors qu'elle l'avait toujours protégé, elle est tombée à coups de poings et de pieds sur le gamin. Quand elle en a eu fini, il gisait là, par terre, comme une vieille chaussette ; la grosse femme est partie en le laissant là.

Des gens qui avaient collé leur gros nez à leurs fenêtres restèrent stupéfaits. La nouvelle fit le tour du village plus vite que les policiers se pointèrent.

– J'ai honte de lui, avoua la grosse femme, par la suite.

C'est tout ce qu'elle savait dire. On avait beau lui répéter que ce n'était pas une raison suffisante pour tuer un marmot, elle avait l'air de ne pas comprendre, ou bien alors de ne pas être tout à fait d'accord avec cette assertion. De toute façon, elle n'avait rien à dire et elle avait l'air de se demander pourquoi on s'intéressait à elle. Et, quand on l'emmena, elle n'arrêta pas de faire des recommandations sur la nourriture et les soins à apporter à son chat.

– Quelle cinglée !

Ce fut l'avis général qui eut cours dans le village. Il n'y a pas eu deux personnes dans ce trou à rats pour exprimer une idée un peu plus complexe. Les gens levaient la tête et prenaient un air navré pendant trois secondes, puis ils allaient voir plus loin, si quelqu'un ne s'était pas cassé la gueule, quelque chose d'amusant, quoi ! Mais ça n'arrivait pas tous les jours. Alors ça allait jusqu'au bout du village, et quand ça était arrivé au bout, ça s'en revenait, le pas pesant, reluquant partout, la bouche toute prête au mépris. Déjà, que ce village, perdu au milieu d'énormément de blanc, avec quelques arbres

chétifs ici et là, était d'une mocheté sans égal, avec ces fantômes qui se baladaient continuellement les choses ne s'arrangeaient pas.

Parfois, dans ce foutu village, il y avait aussi une femme, un peu plus vieille que les autres, qui vous arrêtait et commençait à dire :

– J'adore par exemple faire le marché.....

Elle pouvait jacasser ainsi longtemps sans s'arrêter. Elle avait autant de sensibilité qu'une cacahouète. Pourtant, quand elle parlait de son enfance, ses yeux se voilaient :

– Mon père me donnait des coups de bâtons, qu'elle disait, juste pour s'amuser. C'était comme ça, dans le temps !

Elle se perdait dans une songerie pendant un petit moment, puis elle répétait :

– Ça l'amusait, oui ça l'amusait.

– Il n'y avait personne pour l'arrêter ?...

– Oh, les gens, ils étaient différents. On ne faisait guère attention aux enfants, alors ! Et, croyez-moi, ce qui s'est passé dans ce village, c'est malheureux.

Il y avait quelque chose qui lui trottait dans la

tête :

– Pour ce qui est arrivé... nous sommes tous un peu coupable, non ?

Alors l'autre vieille folle à qui elle s'adressait lui est tombé dessus :

– Coupable ? Coupable ! Mais de quoi ?...

Elle haussait le ton, elle allait avoir une attaque.

– D'accord, j'ai jamais rien fait pour empêcher ça. Mais je ne l'ai jamais frappé, ce garçon. Non, vous avez vu sa gueule ?... Moi, si j'avais eu un marmot pareil, et qu'il avait eu une égratignure, ça m'aurait pas embêté. Faut savoir : on n'est pas tous égaux dans la vie.

Elle fit un geste large avec sa main.

– Pourquoi je dis ça ? J'aime pas bien les enfants. J'arrive pas à m'y intéresser. Je préfère les chats. Un petit chat, par exemple, ça quémande pas tout le temps, c'est autrement plus attachant...

– D'accord, d'accord, dit la première. Mais moi tout ce que j'ai à en dire, c'était qu'il fallait pas mépriser ce garçon sous le seul prétexte qu'il

avait une gueule épouvantable...

– Oh, vous savez, les gens voulaient seulement rigoler... Et je vais vous dire, maintenant qu'ils ont disparu, avec leur affreux marmot, ce sera entièrement différent.

– Qu'est-ce qui sera différent ? demanda encore la première.

L'autre était vraiment dans tous ses états.

– Vous savez bien... vous savez... Tout le monde, ici, est content de ce qui est arrivé. Soulagé. On en avait assez de la figure de ce garçon. Moi, à le voir, je vous le jure, il me donnait des frissons, je sais pas pourquoi. Il avait quelque chose en lui qui faisait qu'on se mettait à le détester tout de suite. Ça arrive. Il y a des gens qui sont comme ça. Et lui, c'était un enfant, d'accord, mais il faisait le même effet... Je vous dis, c'est pas mal que l'on en soit débarrassé. Quel horrible enfant c'était !

– C'est vrai. Il faisait peur, dit la première, se raccrochant finalement à cette idée.

Et puis il y a eu le vent qui s'est mis à charrier le chapeau de l'une des vieilles, celle qui était

maigre et très ratatinée. Alors les voilà, ces deux cadavres, à galoper dans toutes les directions, à essayer d'agripper ce vieux chapeau défraîchi, et quand elles ont eu mis la main dessus, voilà que l'une des deux dit, en essayant de retrouver son souffle :

– Je vous dis, vraiment, il y a comme quelque chose de plus gai dans l'air depuis que ce garçon est mort...

Elle huma l'air. Effectivement, en la regardant bien, on pouvait s'imaginer qu'elle avait pris un petit coup de jeunesse. Mais ça pouvait être aussi le printemps qui faisait ça. Et ça ne pouvait être qu'un petit répit. On l'enterrerait bien vite celle-là aussi. Et chacun retournerait à ses affaires.

Il n'y a rien à voir

Le tueur au couteau courait toujours. Il y avait d'abord eu deux femmes poignardées derrière un entrepôt. Puis une vieille qu'il avait laissé agoniser dans un bois après lui avoir tranché la gorge. On soupçonnait un Américain. Les télévisions avaient diffusé un portrait-robot. Alors il y a eu un bon citoyen qui s'est empressé d'aller dire à la police :

– Je l'ai vu, je l'ai reconnu...

Ils y sont allés, le policier teigneux et son compère, un obèse qui suait par tous les temps, mais avant ils ont fait un détour par le quai, juste pour voir et aussi pour avaler quelques bières. Plus tard, ils ont enfoncé la porte de la chambre du motel et le brave touriste qui n'avait rien à voir avec le tueur a pris deux balles dans le ventre. Le tueur courait toujours. Du moins celui des femmes.

– J'ai cru qu'il avait un couteau dans la main,

dit le policier qui avait tiré. C'était le maigrichon, celui qui était moins saoul, et qui, sans doute à cause de cela, commençait à perdre les pédales, il avait les yeux exorbités. L'autre avait juste hâte de partir.

– Formidable, les gars ! dit le directeur, qui avait rappliqué aussi. Vous avez fait du beau travail.

À le voir, on ne pouvait pas savoir s'il pensait ce qu'il disait, ou s'il se permettait des sarcasmes.

Il y avait aussi une foule qui commençait à se former. Ça venait reluquer. Tout le monde semblait croire qu'on les avait débarrassés d'un dangereux bandit. Ça rigolait. Il fallait voir les faces sournoises et les nez cramoisis. C'était aussi stupides les uns que les autres.

Quelqu'un s'est hasardé à mettre le nez à une fenêtre, mais il a été repoussé violemment par un policier, qui ne savait que gueuler et donner des coups. Les autres se tinrent à distance, avec des airs de crétins comme à leur habitude.

– Il va pleuvoir, dit quelqu'un

– Ouais, dit un autre.

Il n'était pas tard, il avait commencé à faire sombre, cependant, et quand on a emmené le corps, les gens se sont mis à ricaner, ils riaient, comme ça, on leur aurait demandé pourquoi, ils n'auraient pas su dire. Ils reluquaient, ils levaient leur gros nez sale, ils faisaient des commentaires, portaient des jugements expéditifs, et tout ce cirque les rendait hilares et contents. Il y avait même une grosse femme, affreusement laide, au nez tout dégoulinant, et qui pouffait de rire, sans pouvoir s'arrêter, manquant de s'étouffer...

Dans ce lieu pauvre, terne, sans couleurs, on ne voyait rien qui pouvait avoir une beauté quelconque : les gens dans les rues avaient des regards apeurés et des gestes mesquins, les maisons à peu près toutes identiques étaient comme des prisons où on s'enfermait pour se protéger du dehors, même les enfants chuchotaient avec des petits rires. Et puis il n'y avait rien d'autre que la neige salie, les flaques d'eau, le temps gris et froid, la pluie qui menaçait de tomber... Tout était d'une mocheté incroyable. On la sentait bien, cette mocheté, on la voyait, et quelques personnes plus sensées la ressentaient

bien, même s'ils ne pouvaient spécifiquement la nommer.

Mais, pour dire vrai, cette petite ville perdue ne se distinguait vraiment en rien des autres. Les gueules sont partout pareilles. À quoi ça peut servir de se balader dans tous les endroits du monde ? Il n'y a rien à voir.

Bibliographie

Les temps assassins. Les Saisons littéraires, été 1997.

Une affaire sans importance. Ad Hoc, avril 2000.

Fin de la vie. Les Saisons littéraires, automne 2000 / hiver 2001.

Au bord du gouffre. XYZ. La Revue de la nouvelle, automne 1997.

Au village. Les Saisons littéraires, hiver 1998.

Un vieux. Les Saisons littéraires, hiver 1998.

Le chemin des écoliers. Les Saisons littéraires, hiver 1998.

Secrets. Les Saisons littéraires, hiver 1998.

Un grand malheur. Les Saisons littéraires, hiver 1998.

Le bonheur. Les Saisons littéraires, hiver 1998.

Voyages. Les Saisons littéraires, hiver 1998.

Souvenirs. Les Saisons littéraires, hiver 1998.

Vieillesse. Les Saisons littéraires, hiver 1998.

Le petit enfer. Les Saisons littéraires, semestre
automne 98 / hiver 99.

Les voix. Mœbius, no 13 (1981).

La galerie. Urgences, no 5 (1982).

Indifférence. Les Saisons littéraires, hiver
1997.

La rage. Les Saisons littéraires, hiver 1997.

Éclats de voix. Ad Hoc, vol. III, no 1, juin
1999.

L'horreur, l'horreur. Les Saisons littéraires,
semestre printemps / été 1999.

La petite bête. Les Saisons littéraires, semestre
printemps / été 1999.

La petite. Les Saisons littéraires, semestre
printemps / été 1999.

Haines. Les Saisons littéraires, printemps / été
2000.

Loin ! Les Saisons littéraires, printemps / été
2000.

Table des matières

Les temps assassins.....	3
Une affaire sans importance.....	22
Fin de la vie.....	44
Au bord du gouffre.....	59
Au village.....	70
Un vieux.....	74
Le chemin des écoliers.....	77
Secrets.....	80
Un grand malheur.....	83
Le bonheur.....	86
Voyages.....	89
Souvenirs.....	92
Vieillesse.....	95
Le petit enfer.....	98
Les voix.....	111
La galerie.....	114
Indifférence.....	117

La rage	125
Éclats de voix.....	133
L'horreur, l'horreur.....	136
La petite bête.....	142
La petite	147
Haines	154
Loin !.....	168
Fracas et furie.....	177
Des histoires qui courent.....	187
Prières	196
Un bel après-midi.....	199
Un petit trou très loin	202
Une vengeance	205
La fureur.....	208
Du vent et des abîmes	351
Juste pour s'amuser.....	414
Il n'y a rien à voir.....	421

